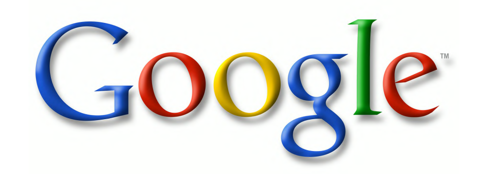

Google


HISTOIRE
Amoureuse
des
GAULES
Par le Comte
DE BUSSI RABUTIN
Tome II.
M.D.CC.LIV.

Romi Lang
Parke Bernet
7-10-41
43685

LE PALAIS ROYAL.

OU

LES AMOURS *DE MADAME* LA VALIERE.



LAISSONS un peu les intrigues des particuliers, pour nous entretenir de plus relevées, & de plus éclatantes : voyons le Roi dans son lit d'amour avec aussi peu de timidité que dans celui de justice ; & n'oublions rien, s'il se peut, de toutes

les démarches qu'il a faites, ni des ſoins du Duc de S. Agnan, que nous appellerons déſormais Duc de Mercure, comme celui qui par ſes peines a accouplé nos Dieux malgré la jalouſie de nos Déeſſes. Commençons par le fidele portrait du Roi, qui eſt grand, les épaules un peu larges, la jambe belle, danſant bien, fort adroit à tous les exercices du corps; il a aſſez l'air & le port d'un Monarque, les cheveux preſque noirs, marqué de petite vérole, les yeux brillans & doux; la bouche rouge, & avec tout cela il n'eſt aſſûrément pas beau. Il a extrêmement d'eſprit, ſon geſte eſt admirable avec ce qu'il aime, & l'on diroit qu'il réſerve le feu de ſon eſprit, comme celui de ſon corps pour cela. Ce qui aide à perſuader qu'il en a infiniment, c'eſt qu'il n'a jamais donné ſon attache qu'à des perſonnes qui en euſſent: il a avoüé que rien dans la vie ne le touche ſi ſenſiblement que les plaiſirs que l'amour donne, & c'eſt

là

là son penchant. Il est un peu dur, beaucoup avare, a l'humeur dédaigneuse & méprisante, avec les hommes assez de vanité, un peu d'envie & pas commode s'il n'étoit Roi : mais beaucoup de courage, infatigable, variable, plein d'honneur, gardant sa parole avec une fidélité extrême, reconnoissant, plein de probité, estimant ceux qui en ont, haïssant ceux qui en manquent, ferme à tout ce qu'il a entrepris. Quoique j'aye dit que son foible étoit pour les femmes, il n'en a jamais aimé grand nombre : sa premiere amourette fut pour Mademoiselle de Mancini, laide, grosse, petite, & l'air d'une Cabaretiere, mais de l'esprit comme un Ange, ce qui faisoit qu'en l'entendant on oublioit qu'elle étoit laide, & l'on s'y plaisoit volontiers. Comme elle aimoit le Roi, ils passoient, dit-on, de bonnes heures, & souvent Madame de Venelle les surprenoit comme ils s'apprêtoient à goûter de grands plaisirs : mais il

faut dire la vérité, que leurs joies n'ont été qu'imparfaites. Le Roi l'auroit épousée sans les oppositions du Cardinal, qui étoit persécuté de la Reine, qui lui fit promettre un jour qu'il souhaita d'elle des marques de son amour, qu'il empêcheroit la chose. Ce que je vous demande, lui disoit-elle, n'est pas une si grande preuve de votre passion que vous pensez ; car enfin si le Roi épouse votre Niéce, assurément il la repudiera & vous exilera, & je vous jure que cette derniere chose m'inquietera davantage que le mariage, quoique je voie absolument mes desseins ruinés pour la paix, si le Roi n'épouse la fille du Roi d'Espagne. Le Cardinal donna dans le panneau, promit tout à la Reine pour avoir tout : tant il est vrai que chair d'autrui ne nous est rien. Cette fois il ne fut pas Italien ; car le Roi a aujourd'hui marqué une aversion invincible pour les démariages, & il le déclare si souvent, qu'il donne bien lieu

lieu de croire, qu'il ne se seroit pas voulu servir de cet infame usage. Le Cardinal maria sa Niéce au Duc de Colonna. Notre Prince pleura, cria, se jetta à ses pieds, & l'appella son Papa, mais enfin il étoit destiné que les deux Amans se sépareroient. Cette Amante désolée étant pressée à partir, & montant pour cet effet en carosse, dit fort spirituellement à son Amant, qu'elle voyoit plus mort que vif par l'excès de sa douleur: Vous pleurez, vous êtes Roi, & cependant je suis malheureuse, & je parts effectivement. Le Roi faillit à mourir de chagrin de cette séparation: mais il étoit jeune, & à la fin il s'en consola selon les apparences. Il ne se consoleroit pas aujourd'hui si facilement: il est vrai qu'il aime plus que jamais on n'a aimé; c'est Mademoiselle de la Valiere, fille de la Maison de Madame. Quoiqu'elle ne soit pas selon l'ordre de Melchisedec, vous me dispenserez de raconter sa Généalogie, n'y ayant rien de si

illuſtre que ſa perſonne : je dirai ſeulement en paſſant que le Duc de Montbazon avoit promis au Pere de cette fille de lui faire donner ſa Nobleſſe, mais il mourut avant que Monſieur de Montbazon eût exécuté ſa parole ; ſa Veuve épouſa Monſieur de Saint Remi. Enfin tout ce qu'on en peut dire, c'eſt que la Valiere qui n'étoit pas Demoiſelle il y a cinq ans, eſt préſentement noble comme le Roi. Il faut un peu dire comment eſt faite une perſonne, qui a ſi fortement pris le cœur d'un Roi fier & ſuperbe. Elle eſt d'une taille médiocre, fort menue, elle ne marche pas de bon air, à cauſe qu'elle boite, elle eſt blonde & blanche, marquée de petite vérole, les yeux bruns, les regards en ſont languiſſans, & quelquefois auſſi ſont-ils pleins de feu, de joie & d'eſprit, la bouche grande aſſez vermeille, les dents pas belles, point de gorge, les bras plats, qui font aſſez mal juger du reſte de ſon corps ; ſon eſprit eſt bril-
lant,

lant, beaucoup de vivacité & de feu. Elle dit les choſes plaiſamment, elle a beaucoup de ſolidité & même du ſavoir, ſachant preſque toutes les hiſtoires du monde, auſſi a-t-elle le tems de les lire : elle a le cœur grand, ferme & généreux, déſintéreſſé & tendre, & ſans doute qui veut que ſon corps aime quelque choſe. Elle eſt ſincere & fidele, éloignée de toute coquetterie, & plus capable que perſonne du monde d'un grand engagement, elle aime ſes amis avec une ardeur inconcevable, & il eſt certain qu'elle aima le Roi par inclination plus d'un an avant qu'il la connût, & qu'elle diſoit ſouvent à une Amie, qu'elle voudroit qu'il ne fût pas d'un rang ſi élevé. Chacun ſait que la plaiſanterie que l'on en fit, donna la curioſité au Roi de la connoître ; & comme il eſt naturel, à un cœur généreux d'aimer ceux qui l'aiment, le Roi l'aima dès-lors. Ce n'eſt pas que ſa perſonne lui plût. Car comme il n'eut

que de la reconnoiſſance, il dit au Comte de *Guiche*, qu'il la vouloit marier à un Marquis qu'il lui nomma, & qui étoit des amis du Comte, ce qui lui fit repartir au Roi, que ſon ami aimoit les belles femmes. Hé, bon Dieu! dit le Roi, il eſt vrai qu'elle n'eſt pas belle, mais je lui ferai aſſez de bien pour la faire ſouhaiter. Trois jours après le Roi fut chez Madame qui étoit malade, & s'arrêta dans l'antichambre avec la Valiere, à laquelle il parla long-tems. Le Roi fut ſi charmé de ſon eſprit, que dès ce moment ſa reconnoiſſance devint amour, il ne fut qu'un moment avec Madame; il y retourna le jour ſuivant & un mois de ſuite, ce qui fit dire à tout le monde qu'il étoit amoureux de Madame, & l'obligea même de le croire. Mais comme le Roi chercha l'occaſion de découvrir ſon amour, parce qu'il en étoit fort preſſé, il la trouva; il lui auroit été bien facile, s'il n'eût conſidéré que ſa qualité de Roi: mais il regardoit

gardoit bien autrement celle d'Amant. En effet il parut si timide, qu'il toucha plus que jamais un cœur qu'il avoit déja assez blessé. Ce fut à Versailles dans le Parc qu'il se plaignit que depuis dix ou douze jours sa santé n'étoit pas bonne. Mademoiselle de la Valiere parut affligée, & le lui témoigna avec beaucoup de tendresse. Helas! que vous êtes bonne, Mademoiselle, lui dit-il, de vous intéresser à la santé d'un miserable Prince, qui n'a pas mérité une seule de vos plaintes, s'il n'étoit autant qu'il est à vous. Oui, Mademoiselle, continua-t-il avec un trouble qui charma la Belle, vous êtes maîtresse absolue de ma vie, de ma mort & de mon repos, & vous pouvez tout pour ma fortune. La Valiere rougit & fut si interdite, qu'elle en demeura muette : elle voyoit un grand Roi qu'elle aimoit à ses genoux, tout passionné, peut-on pas s'embarrasser à moins? A quoi attribuerai je ce silence, Mademoiselle, reprit-il?

Ah! c'eſt un effet de votre inſenſibilité & de mon malheur, vous n'êtes pas ſi tendre que vous paroiſſez ; & ſi cela eſt, que je ſuis à plaindre, vous adorant au point que je fais? Non, Sire, repliqua-t-elle, je ne ſuis point inſenſible à ce que vous ſentez pour moi, je vous en tiendrai compte dans .mon cœur, ſi c'eſt véritablement que vous m'aimez : mais auſſi ſi parce que l'on m'a voulu tourner en ridicule dans votre cœur, à cauſe de l'eſtime particuliere que j'ai eue pour votre perſonne, & qu'il ſemble que l'on ne doit regarder en un Roi que ſa Couronne, ſon Sceptre & ſon Diadème, qu'il eſt preſque défendu de le louer par ſa perſonne, que cependant je me ſuis ſi peu ſouciée de l'uſage, que j'ai loué ce qui véritablement eſt à vous : ſi par cette raiſon vous croyez qu'il ſera facile de flatter ma vanité, & de m'engager à vous répondre ſerieuſement ſur ce chapitre, Ah ! Sire, que Votre Majeſté ſache qu'il ne vous ſeroit

roit pas glorieux de faire ce perſonnage, & que votre ſincérité & votre honneur eſt une des choſes qui me charme le plus en vous. Je prendrois la liberté de vous blâmer dans mon cœur tout comme un autre homme, ſi je n'avois pas dans toute la France une perſonne aſſez à moi pour lui dire en confidence que votre vertu n'eſt pas parfaite. Que j'eſtime vos ſentimens, repliqua le Roi, de mépriſer les vices juſques dans l'ame des Monarques : mais que j'ai lieu de me plaindre de vous ſi vous pouvez me ſoupçonner du plus honteux de tous les crimes! Vrai Dieu ! quelle gloire y a-t-il de paſſer pour habile fourbe ? Quand on ſaura par toute la terre que j'ai abuſé la fille de France la plus charmante, l'on dira auſſi qu'infailliblement je ſuis le plus grand de tous les trompeurs, eſt-ce là une belle choſe pour un Roi? Non, Mademoiſelle, croyez que je ſuis né ce que je ſuis, graces à Dieu, j'ai de l'honneur & de la vertu, & que

puiſque je vous dis que je vous aime; c'eſt que je le fais véritablement, & que je continuerai avec une fermeté que ſans doute vous eſtimerez. Mais helas! je parle en homme heureux, & peut-être ne le ſerai-je de ma vie. Je ne ſai pas, répliqua la Valiere: mais je ſai bien, que ſi le trouble de mon eſprit continue, je ne ſerai guere heureuſe. La pluie qui ſurvint en abondance, interrompit cette converſation, qui avoit déja duré trois heures; on remarqua beaucoup de triſteſſe ſur le viſage de la Valiere & d'inquiétude ſur celui du Roi, qui la fut revoir le lendemain, & eut avec elle une converſation de même nature, après laquelle il lui envoya une paire de boucles d'oreilles valant 50000. écus, & deux jours après un crochet & une montre d'un prix ineſtimable avec ce Billet.

BILLET.

Voulez-vous ma mort, dites le moi sincérement, Mademoiselle, il faudra vous satisfaire. Tout le monde cherche avec empressement ce qui peut m'inquieter, l'on dit que Madame n'est point cruelle, que la fortune me veut assez de bien: mais on ne dit pas que je vous aime & que vous me désesperez. Vous avez une espece de tendresse qui me fait enrager; au nom de Dieu changez votre maniere d'agir pour un Prince qui se meurt pour vous, ou soyez toute douce, ou soyez toute cruelle.

Le Roi qui est le plus impatient de tous les hommes, lorsqu'il aime, & qui a pour maxime, que plus une femme a d'esprit & de sagesse, & plus elle donne son cœur, & que losqu'elle l'a donné, il n'est plus en son pouvoir de refuser rien à son Amant, se résolut enfin de savoir où il en étoit avec sa Maîtresse. Elle a avoué elle-même

que toute sa fierté l'abandonna, & qu'il ne l'aborda qu'en tremblant : il s'étoit mis le plus magnifique qu'il eût jamais fait, & l'alla voir chez Madame, que le Comte de *Guiche* entretenoit ; alors les filles qui étoient avec la Valiere, se retirerent par respect, si bien qu'il demeura seul avec elle. Il lui dit tout ce qu'un amour tendre & violent peut faire dire à un homme qui a de l'esprit & de la passion, l'assura que sa flamme seroit éternelle, qu'il ne lui demandoit point cette faveur par un sentiment que les hommes ont d'ordinaire, que ce n'étoit que pour avoir la satisfaction de se dire mille fois le jour, qu'il n'avoit plus lieu de douter que son cœur ne fût absolument à lui : elle de son côté lui fit comprendre que ce n'étoit qu'à la seule tendresse qu'elle accordoit cette grace, que la grandeur ne l'éblouïssoit pas, qu'elle aimoit sa personne & non pas son Royaume, & enfin après avoir dit, ayez pitié de

ma

ma foiblesse, elle lui accorda cette ravissante grace pour laquelle les plus grands Hommes de l'Univers font des vœux & des prieres. Jamais fille ne chanta si haut les abois d'une Virginité mourante : elle redoubla son chant plusieurs fois. Le Roi étoit plus brave qu'on ne peut penser, & avec raison il eût pû défier mille . . . & mille Saucourts. Il sentit après la faveur reçûe, de ces grands redoublemens d'amour : il lui jura, si elle lui demandoit sa Couronne, qu'il la lui donneroit de bon cœur, il la retourna voir le jour suivant, elle le pria qu'ils cachassent leur commerce, & lui dit que Madame le croyoit amoureux d'elle. Il est certain qu'il lui dit qu'il ne pouvoit avoir le cœur assez perfide pour aider à la tromper : mais si je vous en priois, dit la Valiere : Ah ! que vous m'embarrasseriez, dit le Roi, mais enfin je vous l'ai dit, je suis tout à vous. Ils continuerent encore quinze jours ce commerce secret : mais le hazard le

fit

fit découvrir, ce qui obligea le Roi & Mademoiſelle la Valiere de ne plus rien diſſimuler. On ne peut exprimer les dépits, les emportemens de Madame, & combien elle ſe croyoit indignement traitée ; elle eſt belle, elle eſt glorieuſe, & la plus fiere de la Cour. Quoi ! diſoit-elle, préférer une petite Bourgeoiſe de Tours, laide & boiteuſe, à une fille de Roi faite comme je ſuis ? Elle en parla à Verſailles aux deux Reines, mais en femme vertueuſe, qui ne vouloit pas ſervir de Commode aux amours du Roi. La Reine Mere réſolut qu'il en falloit parler à la Valiere ; en effet toutes trois lui en parlerent avec tant d'aigreur que la pauvre fille réſolut de s'aller camper le reſte de ſes jours dans un Convent, & de mortifier ſon corps pour les plaiſirs qu'elle avoit pris. Elle y alla deux jours après, & d'abord qu'elle y fut entrée, elle demanda une chambre, & s'y alla fondre en larmes. En ce tems-là il y avoit des Ambaſſadeurs

pour

pour le Roi d'Espagne à Paris, dans la salle, où on les reçoit d'ordinaire: plusieurs personnes de qualité y étoient, entre lesquels se trouva le Duc de S. Agnan, qui après s'être entretenu avec le Marquis de Sourdis qui parloit bas, reprit assez haut d'un ton étonné, Quoi! la Valiere en Religion? Le Roi qui n'avoit entendu que ce nom, tourna la tête vers eux tout émû, & demanda: Qu'est-ce, dites-moi? Le Duc lui repartit, que la Valiere étoit en Religion à Chaillot. Par bonheur les Ambassadeurs étoient expédiés; car dans le transport où cette nouvelle mit le Roi il n'eût eu aucune considération; il commanda qu'on lui apprêtât un carosse, & sans l'attendre il monta aussi-tôt à cheval. La Reine qui le vit partir, lui dit, qu'il n'étoit guére maître de lui. Ha! reprit-il, furieux comme un jeune lion, si je ne le suis de moi, Madame, je le serai de ceux qui m'outragent. En disant cela il partit, & courut à toute

bride

bride à Chaillot, où il la demanda ; elle vint à la grille. Ha, lui cria le Roi de la porte tout fondu en larmes, vous avez peu de soin de la vie de ceux qui vous aiment. Elle voulut lui répondre : mais ses larmes l'empêcherent, il la pria de sortir promptement ; elle s'en défendit long-tems, alléguant le mauvais traitement de Madame. Enfin dit-elle, en levant les yeux au Ciel, on est bien foible quand on aime, & je ne me sens point la force de vous résister, elle sortit & se mit dans le carosse que le Roi avoit fait amener, voilà, dit-elle en y montant, pour tout achever. Non, reprit son Amant couronné, je suis Roi, Dieu merci, & je le ferai connoître à ceux qui auront l'insolence de vous déplaire. Il lui proposa sur le chemin de lui donner un hôtel & un train : mais cela lui sembla trop éclatant, elle l'en remercia fort civilement. Enfin le Roi en arrivant dit à Madame, qu'il la prioit de considérer Mademoiselle de

la Valiere comme une fille qu'il lui recommandoit plus que ſa vie. Oui, reprit Madame en ſoûriant, je ne la regarderai plus que comme une fille à vous. Le Roi parut mépriſer cette ſotte pointe, & continua ſes viſites avec plus d'attachement qu'auparavant, il lui envoya continuellement à la vûe de Madame des préſens très-magnifiques. Cependant le Roi la preſſoit inceſſamment de vouloir prendre une maiſon à elle, & enfin elle y conſentit afin de le voir, diſoit-elle, plus commodément. Il lui donna le Palais Biron, qu'il alla lui-même voir meubler des plus riches meubles qui ſoient en France, elle en change quatre fois l'année. Il a honoré ſon frere qui n'eſt pas honnête homme d'une belle Charge, lui a fait épouſer une héritiere qui étoit aſſez conſidérable pour un Prince. La Reine en a penſé mourir de jalouſie, car elle aime le Roi, & le Roi aime la Valiere. Sur ces entrefaites il tomba malade à Verſailles:

ſailles : pendant ſa maladie il rêva continuellement à ſa maîtreſſe, qui ne vouloit pas le voir de peur de le mettre en péril. Après qu'il n'y eut plus rien à craindre, Monſieur de S. Agnan par l'ordre du Roi l'alla querir : mais comme ils arriverent, la chambre étoit toute pleine de monde ; de ſorte qu'il fallut qu'elle reſtât dans la prochaine, & d'abord que le Duc parut dans celle du Roi, à qui cela fit connoître que la Valiere étoit proche, le Roi ſe voulant défaire de la Compagnie, fit civilité à Monſieur le Prince, en lui diſant qu'il étoit néceſſaire qu'il vît & qu'il fît réponſe à un paquet qu'on venoit de lui apporter, & par ce moyen ne différa pas un moment la vûe de la Valiere. Helas ! lui dit-elle en entrant, d'un ton le plus tendre du monde, la fortune me redonne mon cher Prince. Oui, mon bel Enfant, pour vous aimer avec plus d'ardeur que jamais. Il lui montra ſon billet qu'il portoit ſur ſon cœur,
qui

qui étoit conçû en ces termes.

BILLET.

Tout le monde dit que vous êtes fort mal, peut-être n'est-ce que pour m'affliger, l'on dit aussi que vous êtes inquiet de ce dernier bruit : dans ces troubles, je vous demande la vie de mon Amant, & j'abandonne l'Etat & tout le monde même. Pourquoi si vous m'aimez, comme l'on dit, ne me vouloir point voir ? Adieu, envoyez-moi querir demain, c'est-à-dire, si mon inquiétude me permet de vivre jusques à ce jour-là.

Le Roi baisa cette lettre devant elle mille & mille fois, lui dit qu'il lui devoit la vie & sa joie : mais quelques excès que son Amante lui fit faire, le firent retomber malade presque comme devant. Cependant ils ne furent pas sans effet, puisqu'au bout de neuf mois Mademoiselle de la Valiere paya ses plai-

plaisirs par des douleurs, en mettant au monde une petite fille faite comme le pere. Mais pour en revenir à la maladie du Roi, qui fut plus violente que longue, il faut savoir qu'au retour de sa santé il n'y eut pas de femme à la Cour qui ne travaillât à lui donner de l'amour. Madame de Chevreuse dont la personne est le tombeau des plaisirs, après en avoir été le temple, ne pouvant plus rien pour elle, produisit Madame de Luynes, qui est une des plus belles femmes de France, mais peu ou point d'esprit. Madame la Duchesse de Soubize, dont les yeux vont tous les jours à la petite guerre, n'y réussit pas mieux que la Princesse Palatine & Madame de Soissons; mais en vérité le Roi en fit confidence à la Valiere & s'en divertit avec elle, aussi alla-t-elle voir sans façon la Princesse Palatine, & lui fit beaucoup de civilité, & d'amitié. Le Roi le sût & en eut du chagrin. Quoi, lui dit-il, si peu de jalousie? Ah! Mademoiselle, il y a peu d'amour.

mour. Excuſez-moi, lui répondit-elle, jai le cœur plus jaloux en amitié que qui que ce puiſſe être : mais j'ai trop bonne opinion de votre eſprit, pour croire que vous aimaſſiez une grande ſtatue & une grande maſſe de neige. Cela ne ſatisfit point le Roi, qui eſt le plus incommode de tous les hommes ſur ce chapitre, de maniere que ſans avoir nulle bonne raiſon, il piquota cette fille un mois durant, elle en ſouffrit quelque tems avec une patience extrème : mais enfin elle le traita mal à Vincennes, il le ſouffrit aſſez patiemment, quoi qu'il lui parût un déſeſpoir dans les yeux. Il vit Belfonds à qui il dit qu'il étoit le plus heureux de tous les hommes de n'aimer que la gloire. Ah Sire! repliqua ſpirituellement Belfonds, la gloire eſt une maîtreſſe plus difficile à ſervir qu'une femme, & plût au Ciel m'avoir donné un cœur auſſi ſenſible à l'amour, comme il eſt à cette autre paſſion, je ſerois bien plus heureux.

Le

Le Roi soûpira & ne lui répondit rien ; mais le jour suivant il vit Mademoiselle de la Motte, qui est une beauté enjouée, fort agréable & qui a beaucoup d'esprit, il lui dit beaucoup de choses obligeantes, il fut toûjours auprès d'elle, soûpira souvent, & en fit assez pour faire dire dans le monde, qu'il en étoit amoureux, & pour le persuader à Madame sa mere, qui grondoit sa fille de ne pas répondre à la passion d'un si grand Monarque. Toutes les amies de la Maréchale s'assemblerent pour en conférer, & après être convenues, que nous n'étions plus dans la sotte simplicité de nos Peres, où une simple galanterie passoit pour une injure, & où une fille n'entendoit parler d'amour que le jour de ses nôces, qu'aujourd'hui le monde est plus fin & plus raisonnable, & que par une heureuse vicissitude, l'amour & la galanterie se sont introduitspartout ; enfin elles querellerent à outrance cette aimable fille,

fille, qui dans son cœur avoit une secrette attache pour M. de Richelieu, ce qui faisoit qu'elle voyoit sans joie la passion du Roi, & reçut mal les avis de ses parens. Cependant le Roi continuoit d'aller tous les jours chez la Valiere, mais il y rêvoit & lisoit, ou sortoit sans lui avoir presque parlé. Il n'y eut que M. de Vardes & de Bussy qui ne s'y tromperent point, & qui dirent toûjours que ce n'étoit qu'un dépit amoureux. En effet, le Roi devint jaune, n'alla plus à la chasse, rioit par force, & se donnoit mille maux à plaisir. Il s'en ouvrit au Duc de S. Agnan en des termes qui faisoient bien connoître qu'il étoit pris pour sa vie. Oui, disoit-il au Duc, si jamais homme fut à plaindre, c'est moi : je ne fais rien qui ne me coûte & qui ne me gêne, & la couronne en de certains momens m'incommode ; j'aime, S. Agnan, autant qu'on peut aimer, & ne connois que trop que l'on ne m'aime point, ou si

foiblement que je ne ferai jamais content : cependant que n'ai-je point fait pour me bien faire aimer ? Parle, S. Agnan, mais parle sincerement, suis-je indigne d'être aimé ? Ne vois-tu pas que tous ceux qui ont aimé de cette Cour, sont incomparablement plus aimés que je ne le suis. Le Duc qui a de l'esprit, connut bien que le Roi n'étoit en cet état que par son extrème passion, & parla si obligeamment pour la Valiere que le Roi l'en aima encore mieux, & lui dit, qu'il prétendoit avoir pour sa Maîtresse une foi inviolable, mais qu'il vouloit en être aimé. C'étoit sur les deux heures que le Roi disoit tout ceci au Duc, & sur les sept heures, il fut pris d'étranges maux de tête & de vomissemens furieux. Le Duc alla trouver la Valiere, & lui raconta mot pour mot tout ce que le Roi lui avoit dit. La Valiere lui répondit que le caprice du Roi l'avoit affligée, mais qu'après tout elle n'étoit pas d'humeur à lui demander

par-

pardon pour un mal qu'elle n'avoit pas fait, qu'elle avoit lieu de se plaindre de lui, & qu'il n'en avoit point de se plaindre d'elle, & que ce n'étoit point parce qu'il étoit son Roi qu'elle avoit pris soin de lui plaire, qu'elle en auroit usé tout de même pour un autre qu'elle auroit aimé.

Cependant le Roi passa une fort méchante nuit, & toute la Cour le fut voir le lendemain; de Vardes lui dit mille équivoques sur son mal fort spirituellement; enfin ce malade amoureux, pria son Confident d'aller trouver de sa part sa Maîttesse, & de lui apprendre la cause de son mal. Elle le reçut avec une mélancolie extrème, & lui avoüa qu'elle souffroit des maux inconcevables, & qu'il lui feroit plaisir de porter ce billet au Roi, dont voici les paroles.

Si l'on savoit la cause de vos maux, l'on y apporteroit du remede quand il en devroit coûter la vie : mais mon

Dieu! qu'il est inutile de vous dire ce que je vous dis, ce n'est pas moi qui donne à Votre Majesté ses bons ni ses mauvais jours.

Le Duc fut promptement porter ce billet au Roi, la jeune Reine étoit pour lors sur son lit, & d'abord qu'il le vit, il s'écria, S. Agnan, je suis bien foible, & je le suis plus que vous ne pouvez penser. La Reine se retira, & le Roi relut vingt fois ce billet, il fit admirer au Duc cette maniere d'écrire: mais il ne pouvoit souffrir ce cruel terme de Votre Majesté. Il en parloit encore quand Mademoiselle de la Valiere entra dans sa chambre avec Madame de Montausier, à laquelle cette visite aux flambeaux a servi de toute sa faveur; elle se retira par commodité & par respect au bout de la chambre avec le Duc. Mademoiselle de la Valiere se mit sur le lit du Roi, elle étoit en habillement négligé, & le Roi qui prend garde à

tout,

tout, lui en fût bon gré. Elle le regarda avec une langueur passionnée propre à lui faire entendre que son cœur seroit éternellement à lui. Le Roi fut si transporté qu'après lui avoir demandé mille pardons, il baisa un quart-d'heure ses mains sans lui rien dire que ces trois paroles : Et que je serois misérable, Mademoiselle, si vous n'aviez pitié de moi ! Enfin ils se parlerent & se conterent leurs raisons, & furent cinq heures à dire, que je vous aime, que vous aviez de tort, votre cœur est hors de prix, que nous avons lieu d'être contens, aimons-nous toujours. Ils s'en tinrent aux paroles tendres, & ma foi je le crois : mais je ne sai pas si le Roi qui le lendemain se leva pour passer tout le jour avec la Valiere, le passa aussi sagement. Après ce raccommodement, il n'y a jamais eu de vie plus heureuse que la leur, ils ont pris tant de peine à se persuader de la fidelité & de la tendresse l'un de l'autre qu'ils

n'ont plus de lieu d'en douter. La Valiere a pris avec elle Mademoiselle d'Attiny, fille de haute qualité, belle comme un Ange, qu'elle a toûjours fort aimée, c'est sa chere confidente: ils ne font point de façon devant elle, Dieu l'ayant doüée d'un esprit fort commode. Madame de Soissons qui a cru être autrefois aimée, a supporté avec une étrange impatience la faveur de la Valiere, de sorte que la voyant un jour passer devant la fille d'un Avocat du Parlement, duquel Madame de Soissons faisoit ses délices, elle dit assez haut à Madame de Ventadour, j'avois toujours bien cru que la Valiere étoit boiteuse, mais je ne savois pas qu'elle fût aveugle. La Valiere qui entendit cela, le sentit sensiblement, & ne pût s'empêcher d'en faire ses plaintes au Roi, avec les paroles du monde les plus piquantes pour Madame de Soissons. Le Roi en parut si épouvantablement irrité, qu'il lui dit en partant de chez elle, parlez

librement, Mademoiselle, que voulez-vous que je fasse contre ceux qui vous outragent? & pensez fortement qu'il ne me sera jamais impossible de vous satisfaire. En sortant de chez elle: il rencontra le Duc de S. Agnan, qu'il fit monter dans son càrosse: mais quand il y fut, il ne lui dit rien seulement qu'en descendant: Hé bien, parce que j'aime une fille, il faut que toute la France la haïsse: mais ce n'est pas aux plaintes que je m'en veux tenir, je veux que vous alliez tout présentement dire à Madame de Soissons, que je lui défends l'entrée du Louvre. Le Duc lui demanda s'il avoit bien songé à cet ordre: Oui, reprit le Roi, si bien que je veux que vous l'exécutiez tout à l'heure. Mais si j'osois, répliqua le Duc, vous faire ressouvenir que vous avez eu autrefois quelque considération pour Madame de Soissons. Je vous entends, repliqua le Roi, c'est que vous voulez dire que je l'ai aimée.

Non, croyez, que je ne l'ai jamais fait, elle n'a pas assez d'esprit, pour m'avoir jamais rien inspiré sinon à l'âge de quinze ans, où elle m'entretenoit des couleurs qui me plaisoient le plus ; aussi je ne me priverai de rien qui puisse être un obstacle à la vengeance que je dois à Mademoiselle de la Valiere. Je le veux croire, répondit le Duc : Mais, Sire, n'avez-vous point égard à toute une grande famille, & à la mémoire de son oncle ! Que vous me connoissez peu, S. Agnan, lui dit-il, si vous croyez que la considération de ce que l'on aime puisse le céder à celle d'une famille ! Quoi il sera permis à Monf. celui-ci, à Madame celle-là d'insulter une personne que j'honore ? Est-ce avoir du respect que d'en manquer pour ce que j'aime ? Peut-on pousser une insolence plus loin que de mépriser ce que son Roi estime ? Après tout une Valiere ne vaut-elle pas bien une Mancini ? Je m'étonne que de Vardes qui

qui ſait ſi bien aimer, n'a appris à Madame de Soiſſons, que l'on ſent incomparablement davantage ce qui s'adreſſe à ce qu'on aime, que ce qui touche ſoi-même. Ma foi ces petites gens ici regleront bientôt ce que je dois aimer. Parbleu c'eſt être bien miſérable, il n'y a pas un petit Gentilhomme qui ne faſſe reſpecter ſa maîtreſſe par ſes amis & ſes vaſſaux, & un Roi n'en peut venir à bout? Je proteſte pourtant qu'en quelque maniere que ce ſoit, j'y réuſſirai, & je commencerai par Madame de Soiſſons. Mais, lui dit le Duc, Votre Majeſté a-t-elle bien penſé aux intérêts de Mademoiſelle de la Valiere? Ne croyez-vous point que les Reines vont être ravies d'avoir prétexte de crier contre elle, & de pouvoir dire qu'elle ne cauſe que des déſordres? Ha, reprit le Roi, le plus affligé du monde, c'eſt aſſez, je n'ai plus rien à dire, ſinon que je ſuis le plus malheureux de tous les hommes. En effet

y a-t-il quelqu'un pour chétif qu'il soit qui ne venge ce qu'il aime? & moi je ne puis. Vous avez raison, les Reines feroient rage contre cette pauvre fille, & l'on n'a désormais qu'à l'insulter, qu'à la piller, & qu'à la maltraiter: Mesdames le trouveront bon, tant elles ont d'amitié pour moi. En disant cela, les larmes lui tomberent des yeux de chagrin & de rage. Le Duc alla faire un fidele récit de tout ceci à la Valiere qui écrivit par lui ce billet.

Que je vous aime, & que vous méritez de l'être, mon cher, mais il me fâche de troubler vos plaisirs par mes malheurs. Pourquoi appeller malheur ce qui ne l'est point? Non je me reprends, tant que mon cher Prince m'aimera, je n'en aurai jamais, rien ne me peut affliger que sa perte. Voila mes sentimens, conformez-y les vôtres; & nous mettons au dessus de ceux qui ne sauroient nuire. Adieu, mon illustre Amant.

Amant, venez ce soir plutôt qu'à l'ordinaire.

Le Roi n'eut pas plutôt reçû ce billet, qu'il partit sur le champ ; & l'on ne sait s'ils se dirent & se firent des amitiés. Cependant le Roi vit Madame de Soissons dans les jardins de Saint Cloud, & lui fit mille incivilités. Quinze jours après le Roi qui avoit passé depuis midi jusques à quatre heures après minuit avec la Valiere, vint se coucher, il trouva la jeune Reine en simple juppe auprès du feu avec Madame de Chevreuse. Comme le Roi se sentoit encore mécontent contre elle pour la Valiere, il lui demanda avec un froid horrible, pourquoi elle n'étoit pas couchée : je vous attendois lui dit-elle tristement. Vous avez la mine, lui répondit le Roi, de m'attendre bien souvent. Je le sai bien, lui répondit-elle ; car vous ne vous plaisez guere avec

moi, & vous vous plaisez bien davantage avec mes ennemis. Le Roi, la regarda avec une fierté qui approchoit bien du mépris, & lui dit d'un ton moqueur : Helas ! Madame, qui vous en a tant appris ? & en la quittant, couchez-vous, Madame, avec vos petites raisons. La Reine fut si vivement touchée, qu'elle alla se jetter aux piés du Roi, qui se promenoit dans sa chambre. Hé bien, Madame, que voulez-vous dire ? lui dit-il. Je veux dire, répondit la Reine, que je vous aimerai toujours, quoi que vous me fassiez. Et moi, lui dit le Roi, j'en userai si bien que vous n'y aurez aucune peine, mais si vous voulez m'obliger, vous n'écouterez plus Madame de Soissons, ni Madame de Navailles : car celle-ci avoit aussi causé de la Valiere ; & comme elle continua, & que la Valiere n'avoit jamais eu d'inclination pour elle, avant même qu'elle fût en crédit, le Roi se défit d'elle & de son mari. Deux

mois

mois après, le Roi se mit en tête que la Valiere fût reçu des Reines, & souhaita qu'elles la vissent de bon œil; pour cet effet il en parla à Madame de Montausier, qui alla par ordre du Roi dès ce moment à la chambre de la jeune Reine. Madame, lui dit-elle, c'est un Roi qui veut que je m'acquitte d'une commission que je doute qui vous soit agréable, il n'a pas été en mon pouvoir de m'en dispenser. C'est, Madame, qu'il souhaite que Votre Majesté reçoive Mademoiselle de la Valiere, qui veut vous rendre ses respects. Je l'en quitte, répliqua la Reine : il n'est pas besoin. Si j'osois, ajoûta Madame de Montausier, dire à Votre Majesté, que cette complaisance que vous aurez pour le Roi le touchera sans doute, & qu'au contraire votre refus l'aigrira ; enfin, Madame, si le Roi aime cette fille, votre froideur pour elle ne le guérira pas ; ainsi Votre Majesté feroit quelque chose de plus heureux pour Elle,

ſi elle vouloit ſurmonter cette petite repugnance qui s'oppoſe aux volontés du Roi, & ſi Elle vouloit ſuivre l'exemple de tant d'illuſtres femmes, qui en ont dignement uſé avec ce que leurs maris aimoient. Mais, Madame, interrompit la Reine, le moyen de voir cette fille, j'aime le Roi & le Roi n'aime qu'elle. Le Roi qui étoit aux écoutes, entra bruſquement: ſa vûe ſurprit ſi fort la Reine, qu'elle en rougit & ſaigna du nez, de maniere qu'elle ſe ſervit de ce prétexte pour ſortir. Trois jours après elle accoucha d'une petite Moreſſe, dont elle penſa mourir; toute la Cour fut en prieres, la Reine Mere fondoit en larmes auprès de ſon lit, le Roi en parut triſte, mais il ne diſcontinua point de voir la Valiere en ſecret, & de lui donner mille & mille marques de ſon amour. Cependant la jeune Reine le pria en préſence de ſa mere & de ſon Confeſſeur de vouloir marier la Valiere. Le Roi qui ne ſau-

roit être fourbe, ne pût se résoudre à le leur promettre, & ne leur fit que dire tout interdit, que si elle le vouloit, il ne s'y opposeroit pas, & qu'ils pouvoient lui chercher parti. Ils penserent à Monsieur de Vardes, comme l'homme de la Cour le plus propre à se faire bien aimer: mais de Vardes étoit amoureux à mourir de Madame de Soissons; ainsi quand on lui en parla, il se mit à rire, disant, qu'on se moquoit, qu'il n'étoit pas propre au mariage. Madame, qui savoit la passion de Vardes pour Madame de Soissons, alla voir la Comtesse, comme la plaignant si son amant consentoit à ce mariage; & lui offroit ses services en cette occasion, en le faisant détourner par le Comte de Guiche intime ami du Marquis. Voilà nos deux admirables, qui lient une grande amitié & s'ouvrent leurs cœurs de leurs amours: de Vardes vint voir la Comtesse, à laquelle il fit valoir le refus de la Valiere avec un

un million ; car, lui dit-il, ce n'eſt point par délicateſſe, je me moque de ſon commerce avec le Roi ; feu le Comte de Moret mon pere, qui étoit un des plus honnêtes hommes de France, épouſa bien une des maîtreſſes de Henri IV. de laquelle je ſuis ſorti ; jugez ſi j'en ferois de la difficulté ; d'ailleurs, ne l'aimant point, le Roi me feroit un extrème plaiſir de la divertir. Mais, Madame, reprit-il avec un air charmant & paſſionné, ce ſont vos yeux qui m'en empêchent, qui ne voudroient plus me regarder avec douceur, ou pour mieux dire, c'eſt la poſſeſſion de votre illuſtre cœur, de laquelle je me rendrois indigne, ſi je pouvois conſentir à vous déplaire : ainſi je vous jure par vous-même, qui eſt une choſe ſacrée pour moi, que jamais je ne penſerai à aucun engagement, quelque avantageux qu'il puiſſe être. La Comteſſe charmée de voir des ſentimens ſi tendres & ſi honnêtes à

ſon amant, ne ſavoit que lui dire, pour lui exprimer ſa joie. Madame ſurvint ſur le point de leur extaſe, accompagnée du Comte de Guiche, auquel ils ne firent myſtere de rien. Voilà l'établiſſement d'une agréable Société, chacun ſe promettant de ſe ſervir utilement. Cependant nos deux couples d'amans réſolurent de faire rompre un commerce plus honnête & plus ſpirituel que le leur. Pour cet effet, ils écrivirent une lettre à la Segnora Molina, que le Comte tourna en Eſpagnol, par laquelle ils lui mandoient le mépris que le Roi faiſoit d'elle, l'amour qu'il portoit à la Valiere, & mille choſes de cette nature: car il eſt à remarquer que le dépit de Madame duroit toujours contre la Valiere, & que la Comteſſe enrageoit qu'on lui vouloit ôter ſon amant pour elle. La Segnora Molina fut montrer cette lettre au Roi, qui la fit voir à de Vardes, & s'en plaignit à lui comme à un fidele

ami. En vérité il faut que l'amour foit une violente passion pour faire changer les inclinations en un moment; car il est constant que de Vardes est de bonne foi & la probité même, cependant il eut quelques remords de cette perfidie envers son Roi, ils ne furent que depuis le Louvre jusques à l'Hôtel de Soissons, où il trouva sa maîtresse & ses confidens, lesquels railloient le Roi avec beaucoup de liberté, ils le traiterent de fanfaron, qui prétendoit que l'amour ne devoit avoir de douceur que pour lui, ils s'en écrivoient souvent en ces termes, le Comte & Madame, parce que le Roi avoit apporté quelques obstacles à leurs visites. Ce fut en ce tems-là, qu'il se déguisa en fille, où il fut vû dans la chambre par la Reine d'Angleterre; & ce fut aussi peu après que le Roi lui ordonna d'aller à Marseille, & de partir dans le même jour sans aller chez Madame. Dieu sait s'il observa cet ordre; il y fut

fut dans la même heure tout botté. Hé bien, Madame, s'écria-t-il de la porte, pour vous voir, je brave le Roi & les Puissances Souveraines; trop heureux, si vous seule qui me tenez lieu de tout, m'assûrez qu'en quelque lieu, que ma misérable fortune me porte, vous me voudrez du bien. Oui, Madame, dans la douleur qui me transporte, ni la colere du Roi ni celle des Reines ne m'est point redoutable, j'appréhende la rigueur qu'apporte une longue absence. Non, répartit Madame toute fondue en larmes en l'embrassant, non, non, cher Comte, rien ne détruira jamais l'affection que je vous ai promise, & aussi bien que vous, je mépriserai toutes choses; mais, mon cher, aimez-moi & ne m'oubliez jamais; & après bien des pleurs & des embrassemens il fallut se séparer. Peu de tems après on trama de furieuses malices contre la vie de la Valiere, & le Roi qui l'aimoit avec plus d'ardeur que jamais,

mais, & qui avoit connu la grandeur de sa passion à la proposition qu'on lui avoit faite de la marier, l'alloit voir trois fois par jour avec une assiduité qui marquoit bien son amour. Ce n'est pas qu'elle ne l'eût extrèmement grondé de l'avoir mise en liberté, devant les Reines, de se marier. Etes-vous, lui dit-elle, celui même que j'ai vû me jurer, que la mort la plus cruelle ne l'est pas à l'égal de voir ce que l'on aime entre les bras d'un autre ? Etes-vous celui qui disoit que dans ces occasions on se devoit servir des poignards & des poisons ? Non, vous ne l'êtes plus, mais pour mon malheur je suis encore ce que j'étois, je vois bien cependant qu'il est tems que je travaille à trouver dans mon courage de quoi me consoler de la perte que je ferai bientôt de votre cœur. Mais, lui disoit le Roi, mettez-vous en ma place, & au nom de Dieu apprenez-moi ce que vous auriez répondu. Que pouvois-je

moins

moins dire voyant une Reine à l'extrémité me conjurer de vous marier? le moyen d'avoir la dureté de lui dire aussi cruellement que vous voulez, que je n'en ferois rien? N'est-ce pas assez de dire que je ne m'y opposerois pas, en cas que vous le voulussiez? Est-ce que je devois encore douter de votre tendresse pour ne m'y pas fier? Non: je vous faisois plus de justice en m'assûrant de la fidélité de votre cœur. Combien y en auroit-il eu qui n'ayant pas tant d'aversion, pour la trahison, que moi, auroient tout accordé à une pauvre Reine mourante? Mais graces à mon amour & à ma sincerité, je ne pus jamais obtenir sur moi que j'y travaillerois. Après cette scrupuleuse vertu vous fierez-vous à moi, croirez-vous pas à mes paroles comme à vos yeux? Il est certain, répliqua la Valiere, que je vous crois beaucoup de vertu. Hé! s'il se peut, mon cher Prince, ayez autant d'amour; car enfin je vous déclare aujour-

jourd'hui qu'il m'eſt facile de mourir, mais qu'il m'eſt impoſſible de me retirer d'un engagement auſſi puiſſant que le vôtre, & que je renoncerai plutôt à la vie, qu'aux charmantes eſperances que vous m'avez données : ainſi aimez-moi, ſi vous ceſſez, je ſens bien qu'après la perte de votre cœur, il n'y a plus rien à faire en la vie pour moi. Quelle indignité ! s'écria le Roi, en lui embraſſant les genoux, ſi après ce que je viens d'entendre, je pouvois vivre pour une autre que pour vous. Après qu'il l'eut aſſûrée d'une conſtance éternelle, il luit dit adieu jusqu'au lendemain. C'étoit, comme j'ai déja dit dans ce temslà, que le Roi paſſoit preſque toutes les nuits avec elle, il ne la quittoit qu'à trois heures, il n'en venoit que de partir, elle commençoit à s'endormir, quand ſa petite chienne l'éveilla par ſes jappemens, elle entendit du bruit à ſes fenêtres & marcher dans ſa chambre, elle courut dans celle

celle de ses Filles, tous les gens de la maison virent des échelles de cordes. Cela fit grand bruit, dès le matin le Roi le sut, qui alla la voir pour être éclairci de la vérité. Quand il l'eut sû par elle-même, il en fut épouvantablement troublé, il lui donna cette même semaine des Gardes, & un Maître-d'Hôtel pour goûter tout ce qu'elle mangeroit. Chacun en philosopha à sa mode: mais les habiles gens jugerent bien de qui ce coup venoit. Depuis cet accident, l'amour du Roi augmenta, & la peur de la perdre le fit pâlir mille fois en compagnie. Madame, qui n'est pas tout-à-fait de cette trempe, ne laissoit pas de se divertir, quoi que le Comte de Guiche fût absent. Un jour qu'elle causoit avec le Roi, & tâchoit encore à le séduire, en tirant un mouchoir de sa poche, elle laissa tomber une lettre que Monsieur de Vardes avoit écrite, laquelle disoit positivement toute la lettre qu'on avoit écrite

à

à la Segnora Molina, de l'amour du Roi pour la Valiere, & le traitoit comme à son ordinaire de jeune fanfaron. Jamais surprise ne fut si grande que celle qu'eut le Roi en lisant cette lettre, & connoissant que de Vardes à qui il s'étoit confié, étoit complice de cette malice. Il en parla à Madame sans aucun emportement, mais avec une extrème douleur qui faisoit connoître la bonté de son cœur. Elle qui ne se soucioit de rien, pourvû qu'elle pût justifier le Comte de Guiche, avoüa au Roi toute la menée de Madame de Soissons & de Vardes. Le Roi envoya querir ce dernier, & après lui avoir fait de sanglans reproches de son infidélité, l'exila. On ne peut s'imaginer le déplaisir de Madame de Soissons à cette nouvelle, que de Vardes lui apprit par un billet que voici.

Je vous représenterois, Madame, quelle est ma douleur, si je ne craignois de vous envelopper dans mon malheur, que

que je recevrois avec beaucoup de courage, s'il ne me ſeparoit pas de vous pour jamais. J'attends de mon déſeſpoir une prompte mort, qui finira mes infortunes, & qui me donnera le repos qu'il y a ſi long-tems que j'ai perdu. Au nom de Dieu, Madame, ſouvenez-vous quelquefois de moi, comme d'un aſſez honnête homme, que l'amour rend miſérable, & par un généreux effort, ne vous abattez point de toutes les traverſes que vous aurez à ſouffrir. Ah! Madame, ſi je vous voyois dans ce moment, j'ouvrirois mon cœur à vos piés.

Madame l'alla voir & tâcha de la conſoler, l'aſſûrant que M. de Vardes, reviendroit bientôt. Cela la remit un peu: mais enfin ne voyant pas l'exécution de ſes promeſſes, & après lui avoir bien recommandé ſon Amant, & reproché ſes trahiſons, elle perdit patience, & alla dans un de ſes emportemens trouver le Roi, à qui elle

découvrit tout, ne se souciant pas de se perdre, si elle perdoit le Comte de Guiche. Elle réussit, car le Roi donna ordre à son exil: mais elle & son mari prirent la peine d'en tâter, il n'y eut que Madame qui s'en sauva, & depuis tout ceci le Roi ne l'aima ni ne l'estima. Pendant tout ce désordre, le Duc Mazarin qui faisoit le dévot, demanda au Roi une audience particuliere, laquelle le Roi lui accorda, durant laquelle il l'entretint d'une vision qu'il avoit eue, comme tout le Royaume alloit se bouleverser s'il ne quittoit la Valiere, de quoi il lui donnoit avis de la part de Dieu. Et moi, repartit le Roi, je vous donne avis de ma part, de donner ordre à votre cerveau, qui est en pitoyable état, & de rendre tout ce que votre oncle a dérobé. Le Duc lui fit un très-humble salut, & s'en alla. Le pauvre Pere Annat confesseur du Roi, soufflé par les Reines, l'alla aussi trouver, & feignit de vouloir quitter la Cour,

faiſant entendre finement que c'étoit à cauſe de ſon commerce. Le Roi en riant lui accorda tout franc ſon congé. Le Pere ſe voyant pris voulut raccommoder l'affaire : mais le Roi en riant toujours lui dit, qu'il ne vouloit déſormais que ſon Curé. L'on ne peut dire le mal que tout ſon Ordre lui voulut, d'avoir été ſi peu habile. Deux ou trois mois après la Reine Mere voulut faire ſon dernier effort : elle prit un ton de maternité & des termes de tendreſſe, après quoi elle ſupplia le Roi de penſer au ſcandale que ſon amour public faiſoit. Le Roi qui n'entend point raillerie ſur ce chapitre, & qui eſt ferme, lui repartit ; Hé ! quoi, Madame, doit-on croire tout ce que l'on dit? Je croyois que vous deviez moins que perſonne prêcher cet Evangile : cependant comme je n'ai jamais gloſé ſur les affaires des autres, il me ſemble qu'on en devroit uſer de même pour les miennes. La Reine prudente ſe tut. Le ſoir au ca-

binet le Roi ſe ſouvenant de cette converſation, dit tout haut qu'il ne pouvoit ſouffrir ces créatures, qui après avoir vécu avec la plus grande liberté du monde, veulent cenſurer les actions des autres: parce que les plaiſirs les quittent, elles enragent qu'on ſoit en état d'en goûter, & quand nous ſerons las d'aimer & de vivre, nous parlerons comme elles. Voyez Madame de Chevreuſe, dit-il, rien n'eſt plus hardi que cette femme à parler contre la galanterie des femmes, encore une Ducheſſe d'Aiguillon, une Princeſſe de Carignan, & généralement toutes celles de la Cour. Enſuite ſe tournant vers Roquelaure, ma foi, la galanterie a toujours été & ſera toujours; les femmes dont on ne parle point, c'eſt qu'elles font leurs affaires plus ſecrettement & avec quelque mal-honnête homme, ſans conſéquence, & que l'on ne penſe point à elles. Comme le Roi étoit en belle humeur, il parla un peu de toutes

nos

nos Dames, de Madame de Chastillon & Monsieur le Prince, Madame de Luynes avec le Président Tambonneau, la Princesse de Monaco avec Pegelin, Mesdames d'Angoulême, de Vitri, de Vinne, de Soubise, de Brezy, pour les désirez la Feuillade, de Vivonne, le Tellier, d'Humieres, & rioit de tout son cœur. Le jour suivant sa joie se changea en douleur par un accident assez fâcheux; car comme il étoit avec sa maîtresse, propre, beau comme un Adonis, qu'il étoit dans un de ces momens où on ne peut souffrir de tiers, la pauvre créature fut prise de ce mal qui fait tant crier, mais en fut prise avec tant de violence, & des convulsions si terribles, que jamais homme ne fut si embarrassé que notre Monarque. Il appella du monde par les fenêtres tout effrayé, & cria qu'on allât dire à Mesdames de Montausier & de Choisi, qu'elles vinssent au plûtôt, & une Fille de la Valiere cou-

rut à la Sage-femme ordinaire. Tout le monde vint trop tard pour empêcher que la veste en broderie de perles & de diamans, la plus magnifique qui se soit jamais vûe, ne portât des marques du désordre. Les Dames arrivant, trouverent le Roi suant comme un bœuf, d'avoir soûtenu la Valiere dans les douleurs, & qui avoient été assez cruelles pour lui faire déchirer un collet de mille écus, en se pendant au cou du Roi; elle ne pouvoit souffrir que d'autres mains approchassent d'elle, que celles qui sont destinées à manier des Sceptres & des Couronnes. Enfin le Roi fit des choses en cette occasion, sinon propres, du moins passionnées. Il est constant qu'il faillit à mourir, lorsque Madame de Choisi cria comme une folle, elle est morte: Madame de Montausier le crut aussi, elle eut une syncope violente. Au nom de Dieu, s'écria le Roi fondu en larmes, rendez-la moi, & prenez tout ce que j'ai. Il étoit à

genoux au pié de son lit, immobile comme une statue, sinon dans de certains momens, qu'il faisoit des cris si funestes & si douloureux que les Dames & les Medecins fondoient en larmes. Enfin elle revint & regarda où étoit le Roi; Madame de Montausier le fit approcher de son lit, elle lui serra les mains quoique très-foiblement: mais la douleur du Roi augmenta, on l'en arracha par force, & l'on le mit sur un lit. Ce fut un petit garçon qui donna tant de peine à nôtre Maître, qui fut soulagé quelque peu après par des remedes souverains que les Medecins y apporterent. D'abord qu'elle eut quelque soulagement de ses douleurs, elle demanda à Madame de Montausier ce qu'il lui sembloit de l'amour du Roi: mais elle le lui demanda, comme en étant charmée elle-même. Madame de Montausier, qui fut véritablement surprise de ce qu'elle venoit de voir, lui dit sincerement, qu'on ne pouvoit trop aimer un Prin-

ce qui aimoit si passionnément. On ne peut dire avec quelle ardeur il remercia nos Dames, il les assûra qu'il auroit des reconnoissances Royales des services qu'elles lui venoient de rendre, & en effet on voit assez qu'elles les ont eues. L'on ne peut assez faire valoir à la Valiere les marques d'amour que le Roi lui avoit données, étant certain que naturellement il a un cœur qui ne sauroit souffrir les ordures d'un accouchement, & l'on a toûjours vû qu'il a témoigné des répugnances horribles d'entrer dans la chambre de la Reine quand elle est en cet état, & cependant il étoit tous les jours cloüé au chevet du lit de la Belle, lui faisoit lui-même prendre ses bouillons & mangeoit auprès d'elle. Cependant quelque soin qu'il ait pu prendre, la Valiere est demeurée presque percluse d'un côté, qui est bien plus foible que l'autre, avec une maigreur épouvantable, qui sent son bois, de maniere qu'il n'y a plus que l'es-

prit

prit qui fait aimer. le corps. Il eſt vrai que c'eſt tous les jours de plus en plus ; & que ſelon les apparences ces deux perſonnes s'aimeront éternellement. La Valiere ſera toûjours la grande paſſion du Roi, qui lui occupera le cœur & l'eſprit : pour les autres, ce ne feront que de petits feux folets, qui ne feront ſeulement que pour ſatisfaire ſon corps, & qui n'auront pas de durée. Je penſe auſſi que le Comte de Guiche aimera toûjours Madame : mais je ne dis pas que Madame aimera toûjours le Comte ; car cette belle Princeſſe n'aime pas les vieux ſoûpirs, & ſi elle ne donne rien à faire, je ſuis ſûr qu'elle donnera bien à penſer. Cependant le Comte a écrit à ſon pere, & le ſupplie d'employer ſon crédit pour faire donner ſes charges au Comte de Louvigni ſon frere, qu'il renonce pour jamais à venir en France, qu'il fuira plus que la mort cette terre ingrate & malheureuſe, qu'il n'aime ni n'eſtime ſon Roi, qu'il n'a

que des amis sans vertu ; qu'il n'a aucun engagement agréable, parce que la femme qu'il a épousée par son ordre est peu aimable pour lui, qu'il vivroit toûjours mal avec elle comme à son ordinaire, que c'est une foible raison d'en alléguer la beauté, puisqu'elle n'a rien de touchant pour lui ; qu'aussi il le conjure de vouloir vendre son bien, qu'il saura bien le remplacer, qu'il n'y eut jamais un si beau pays, que celui ou l'on s'aime. Le Maréchal a eu de la douleur : mais il s'est armé de résolution. Le chagrin de Madame a été bien plus violent, elle a choisi pour sa confidente, Madame la Duchesse de Crequi l'une des plus aimables femmes qui soient à la Cour. Elle est grande, brune, elle a les yeux pleins d'éclat & de langueur, la bouche belle & de l'esprit infiniment, un peu mélancolique. Elle a voulu être dévote : mais chez elle la nature surmonte de fois à autres la grace, bonne Catholique,

encore

encore meilleure Romaine, je ne ſai ſi le Saint Pere lui pardonnera d'avoir entrepris juſques ſur ſes terres, & d'avoir partagé avec lui ſon Empire. C'eſt nôtre beau Légat, dont j'entends parler, chacun ſait que c'eſt la plus belle mine d'homme qu'on puiſſe voir, & qu'il n'y a que les Anges qui lui puiſſent diſputer l'avantage de la beauté, & même de l'eſprit; il en à extraordinairement, il eſt doux, inſinuant & flatteur, ſon cœur eſt tendre pour les femmes, il eſt de la meilleure foi du monde, il aime Madame de Crequi paſſionnément, elle ne lui eſt pas ſans doute ingratte, l'Egliſe & la Cour retentiſſent de ſes coups. Car le Comte de Fourlay eſt auſſi fort amoureux; mais à le voir, on diroit que l'amour ſeroit le Dieu des malades ou des enragés, tant il faiſoit de cris & de plaintes. Mais laiſſons le là pour écouter Madame, qui ſe plaint à la Ducheſſe du peu de ſoin que le Comte a de lui donner de ſes nouvelles. Hé

bien, ma chere, dit-elle, que pensez-vous de cet ingrat, qui après avoir reçû mille & mille marques de ma tendresse, m'a quittée sans espoir de retour, & m'abandonne à des chagrins épouvantables. Je sai que le misérable qu'il est n'est éloigné que par les ordres du Roi. Je l'avoue, ma chere: mais aussi avouez que s'il m'aimoit autant comme il m'a toûjours fait paroître, il travailleroit à appaiser le Roi. Mais hélas! il fait trop bien voir que l'aversion qu'il a pour lui, & ses ressentimens contre ses ennemis, viennent du peu d'amour qu'il a pour moi. Après qu'elle eut essuyé ses beaux yeux, elle fit ces deux couplets de chanson qu'elle chanta tristement.

Iris au bord de la Seine,
Les yeux baignés de pleurs,
Disoit à Celimene,
Conservez vos froideurs,
Les hommes sont trompeurs.

Ils vous diront peut-être,
Qu'ils aiment tendrement,

Mais

Mais si-tôt que les Traîtres
Sont quinze jours absens,
Ils deviennent inconstans.

Voilà, ma chere, dit-elle à la Duchesse, ce que je pense en général de tous les hommes : ce n'est pas que je ne connnoisse bien qu'il est quelque commerce secret, où il se trouve de la fidélité & de la constance. Ah, Madame, reprit la Duchesse, que vous avez de raison, & qu'il est de gens heureux dans le monde qui ne font point de bruit, qui ne veulent qu'eux-mêmes pour être les témoins de leur fidélité ! & sans doute qu'elle est grande, mais j'avoue que je ne me puis persuader que l'amour à tambours battans, soit tendre & sincére, non, elle ne l'est jamais : les hommes n'ont qu'une certaine envie de débusquer leurs rivaux, & ce n'est que par vanité que les femmes retiennent leurs esclaves ; elles seroient bien fâchées si l'on ne disoit en Cour : Monsieur le Duc, Monsieur le Comte, Monsieur

le Chevalier eſt amoureux de Madame une telle : elle aime bien mieux l'éclat & la dépenſe que des ſoûpirs & des larmes ; ainſi il ne faut pas s'étonner ſi ces commerces ſe rompent. Comme l'on trouve par-tout des belles, on en retrouve autant que l'on en perd : mais, Madame on ne trouve pas aiſément des perſonnes qui ayent l'eſprit éclairé, & au-deſſus des bagatelles, dont le cœur ſoit tendre & délicat, qui n'aiment leur Amant que pour ſa vertu, ſon amour & ſa fidélité. Jamais, interrompit Madame, jamais je n'avois ſi bien compris le plaiſir qu'une amour ſecrette peut donner : mais en vérité, Ducheſſe, je vois bien que notre beau Légat a rendu votre cœur merveilleuſement ſavant, vous m'en direz des particularités à Saint Cloud, où je vous prirai de venir paſſer quelques jours avec moi. Elle le lui promit & elles ſe ſéparerent à cette condition. Allons retrouver le Roi, qui cauſe bien plus à ſon aiſe, que ces Dames ici,
de

de la joie qu'il a d'aimer & d'être aimé, c'est avec le Duc de Saint Agnan & Madame de Montausier qu'il s'entretenoit pour lors; & sur une contestation qu'il y avoit entre le Duc & la Dame, des effets d'une prompte inclination. Le Roi écrivit ceci sur ses tablettes par un effet de sa mémoire ou de son esprit, j'ignore lequel, mais toûjours est-il certain qu'il leur montra ces quatre vers.

Ah ! qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit aimer ;
Aussi-tôt qu'on le voit prend droit de nous charmer,
Et qu'un premier coup d'œil n'allume point les flammes,
Où le Ciel en naissant a destiné nos Ames !

L'on doit bien penser combien cela est divin, combien cela est ravissant. Il voulut que Madame de Montausier, qui fait tout ce qui lui plaît, écrivît aussi quelque chose de son amour, elle s'en defendit tout autant qu'elle put, & à la fin elle fit aussi ceux-ci, sur ce que le Roi dit, qu'il étoit bien résolu de

de satisfaire son cœur, & qu'il se railloit de ces gens qui passoient leur vie à blâmer ce que les autres faisoient.

L'on ne peut vous blamer des tendres mouvemens,
Où l'on voit qu'aujourd'hui penchent vos sentimens;
Et qu'il est mal aisé que sans être amoureux,
Un jeune Prince soit & grand & généreux!
C'est une qualité que j'aime en un Monarque,
La tendresse d'un Roi est une belle marque.
Et je crois que d'un Prince, on doit tout présumer,
Dès qu'on voit que son cœur est capable d'aimer.

Le Roi rendit bien les éloges que Madame de Montausier lui avoit donnés, & obligea le Duc à invoquer aussi sa Muse, qui lui dicta ceux-ci.

Oui, cette passion de toutes la plus belle,
Traîne dans un esprit cent vertus après elle,
Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
Et tous les grands Héros ont senti ses ardeurs.

Madame de Montausier étoit trop spirituelle pour manquer une si belle occasion de faire sa Cour au Roi, en lui faisant connoître que sa joie ne seroit

roit pas parfaite, si la Valiere ne voyoit cette petite conversation en vers. Le Roi lui en sut bon gré, & dit qu'il seroit bon de l'embarrasser, en les lui envoyant par un inconnu, ce qu'ils firent, & voyez ce qu'elle ajoûta ensuite.

Est-il rien de plus beau qu'une innocente flamme?
Qu'un mérite charmant allume dans notre ame,
Et seroit-ce un bonheur de respirer le jour,
Si d'entre les Mortels on banissoit l'amour?
Non, non, tous les plaisirs se goûtent à le suivre;
Et vivre sans aimer n'est pas proprement vivre.

Le même qui lui porta les tablettes les rapporta. Le Roi marqua autant dimpatience de voir la réponse, & ouvrit les tablettes avec autant de désordre, qu'il en eût eu des nouvelles du gain ou de la perte d'une grande bataille; tant il est vrai que la moindre chose de la part de ce que l'on aime est de conséquence aux véritables Amans. Il fut ravi d'y trouver des vers d'un caractére si passionné, qu'il

les

les crut faits pour l'encourager à son amour, aussi ne tarda-t-il pas longtems à lui en aller donner des preuves. Il fut aussi-tôt chez elle, mais s'il la trouva avec sa tendresse ordinaire, il la trouva aussi en une mélancolie extrème, qui ne venoit, lui disoit-elle, que de la peur qu'elle avoit qu'il ne l'aimât pas toûjours avec autant d'ardeur; car continua-t-elle, ne croyez pas que mon miroir ne m'apprenne bien que ma personne désormais n'est pas trop agréable. J'ai perdu presque ce qui peut plaire, & enfin je crains avec raison que vos yeux n'étant plus satisfaits, vous ne cherchiez dans les beautés de votre Cour de quoi les contenter. Cependant j'ose dire que vous ne trouverez jamais ailleurs ce que vous trouvez en moi. J'entends, j'entends tout, repartit le Roi avec une passion extrème, oui je sai que je ne trouverai jamais en personne ce divin caractere qui m'enchante, & que je ne trouverai ja-

mais qu'en vous cet esprit admirable & charmant, qui fait qu'auprès de vous dans les déserts effroyables, on pourroit passer sa vie sans chagrin, & au contraire avec beaucoup de plaisir. Cessez donc d'outrager par vos injustes soupçons un Prince qui vous adore, & croyez que je sai que je ne trouverai jamais en personne ce cœur que j'estime tant, sur la bonne foi duquel je me repose, & de qui je m'imagine qu'il n'y a que lui qui aime comme je veux être aimé. Quelle peine aurois-je à discerner si ces Coquettes aimeroient ma personne ou ma grandeur, si la joie de voir un Roi à leurs piés ne leur donneroit pas plus de plaisir que l'excès de mon amour leur donneroit de tendresse? mais pour vous, je suis persuadé que votre esprit est au-dessus des Couronues & des Diadèmes; que vous aimez mieux en moi la qualité d'Amant passionné que celle de Roi grand & puissant; qu'il est même des momens où vous voudriez

que

que je ne fusse pas né sur le Trône, pour me posséder en liberté. Jugez donc si connoissant en vous des sentimens si vertueux & si héroïques, je pourrois jamais changer en faveur de quelque beau petit visage, que la moindre maladie pourroit détruire? Non, non, Madame, croyez que je ne me suis point donné à vous par l'éclat de votre teint, & par le brillant de vos yeux : ç'a été par des qualités si belles que vous ne me perdrez jamais qu'avec la vie; en un mot, ç'a été par votre ame, par votre esprit & par votre cœur, que vous m'avez fait perdre la liberté. Que vous avez de bonté, mon cher Prince, d'employer toute la force de votre éloquence pour assûrer un cœur qui ne craint trop, que parce qu'il aime trop! que je suis heureuse d'aimer un Prince, qui connoît & qui pénetre si bien mes sentimens! Oui, continua-t-elle en l'embrassant, vous avez raison de croire que votre grandeur ne m'éblouit point,

que je n'ai point regardé votre couronne en vous aimant, & que je n'ai envisagé que votre seule personne; elle n'est, croyez-moi que trop aimable pour se faire bien aimer sans le secours des thrones ni des sceptres, & plût au Ciel, ai-je dit mille fois en moi-même, que mon cher Prince fût sans fortune & sans autre bien que ceux que la vertu lui donne, & pouvoir passer ma vie avec lui dans une condition privée, éloigné de la Cour & de la grandeur. Mais mon amour ne m'a pas fait faire long-tems un souhait si injuste: je connois trop bien qu'aucun des Mortels n'est aussi digne de nous commander; que le Ciel n'en pouvoit mettre un autre au-dessus de nous sans injustice; que des vertus aussi illustres que les vôtres ne doivent être entourées que de poupre & de couronnes. Quoi que la modestie, répliqua le Roi, m'ait fait entendre toutes ces loüanges avec confusion, j'avoue cependant que je vous ai écouté avec un plaisir

plaisir sans égal : car enfin rien dans le monde n'est si doux que de se voir estimé de ce que l'on aime, & peut-on s'imaginer une plus grande satisfaction que celle-là ? Mademoiselle de la Valiere réitera encore que quand elle ne seroit plus aimée du Roi, elle prendroit le parti de la retraite, en cas qu'il diminuât sa tendresse pour elle, & on ne peut s'imaginer avec quelle passion le Roi lui répondit. Après que le Roi fut parti, la Valiere alla chez Madame la Princesse, où il y avoit une bonne partie des Dames de la Cour, & grand nombre d'hommes bien faits. Quelque tems après le Roi y arriva, sur le visage duquel il paroissoit une grande satisfaction. Madame la Duchesse de Mazarin y dit deux ou trois grandes naïvetés à Monsieur de Roquelaure ; le Prince de Courtenai qui en étoit amoureux, en eut tant de honte qu'il en rougit, & que le Roi s'en apperçut. Il se leva avec un emportement de rire d'auprès du

Prince de Conti, & dit à Mademoiselle de la Valiere à demi bas, qu'il la remercioit de ne dire que d'agréables choses, & qu'il mourroit s'il lui étoit arrivé la même chose qu'au Prince de Courtenai. La Valiere en riant tout de même lui dit qu'elle avoit aussi à le remercier d'avoir autant d'esprit qu'il en avoit, & qu'elle sentoit bien qu'elle ne se consoleroit pas non plus que lui, si un tel malheur lui étoit arrivé. Il est vrai que Monsieur de Bussy qui les entendoit, dit qu'on ne peut traiter plus agréablement & plus malicieusement un chapitre, qu'ils firent celui-là. Cependant Madame de Crequi alla trouver Madame au jour qu'elle lui avoit marqué pour leur partie de S. Cloud : elle y trouva Chison qui étoit venu voir une des filles de Madame qui étoit malade, c'est le Medecin de la Valiere, lequel a de l'esprit & du facétieux. Après qu'il eut entendu le mal de cette Demoiselle, courage, lui dit-il, j'ai des remédes pour tout, même

même pour le cœur des Amans. Hé! bon Dieu, reprit Madame, enseignez les moi promptement pour dix ou douze que j'ai, que je voudrois bien guérir, pourvû qu'il ne m'en coûtât que quelques herbes du jardin. Ha Madame, reprit-il, il m'en coûte bien moins que des herbes, il ne m'en coûte que des paroles. Enfin Chison qui sacrifioit tout pour le divertissement de Madame, lui conta que le Roi l'avoit envoyé querir, & qu'il lui avoit démandé avec une extrème émotion, si effectivement Mademoiselle de la Valiere pouvoit vivre, & si sa maigreur n'étoit pas un mauvais présage. Et que lui avez-vous répondu, reprit Madame? Quoi, reprit-il, Votre Altesse pouvoit-elle en être en doute? je vous assure que je l'ai assuré avec autant de hardiesse de la longueur de ses années, comme si j'avois eu lettre de Dieu; j'ai parlé en homme savant de la vie, de la mort, des destinées, il ne s'en est presque rien fallu

fallu, lors que j'ai vu la joie du Roi, que je ne lui ai promis une immortalité pour cette fille. Vrai Dieu! s'écria Madame, quels charmes secrets a cette créature pour inspirer une si grande passion? Je vous assûre, reprit Chison, que ce n'est pas son corps qui les fournit. Madame en congediant Chison, le pria de lui faire part de toutes ses petites nouvelles, & une heure après nos deux Dames montérent en carosse pour St. Cloud. En y allant elles rencontrerent Madame de Chevreuse avec son mari secret Monsieur de l'Aigles: mais comme elles n'avoient alors que le bonheur de la Valiere en tête, elles ne s'arrêterent pas à parler de celui de ces deux personnes, quoique je n'en connoisse pas de plus grand. Elle demanda donc à la Duchesse si elle connoissoit rien de plus heureux que cette fille. Oui, Madame, reprit hardiment la Duchesse, je me crois encore plus heureuse qu'elle, lors que je vois le Légat,

car il eſt certain qu'il eſt mille & mille fois plus charmant que le Roi. Ha ! reprit Madame, que le Roi eſt pourtant aimable pour cette créature, & qu'il y a peu de gens qui lui puiſſent rien conteſter ! Mais Madame, répliqua la Ducheſſe avec du dépit, vous demeurez toûjours d'accord, que Monſieur le Cardinal Légat eſt incomparablement plus beau, & a plus de douceur, & je penſe plus d'eſprit que le Roi ; pour de la tendreſſe, mon cœur en eſt bien content. Il eſt certain ce que vous dites, répliqua Madame, que le Légat a plus de mine & de douceur que le Roi : mais pour de l'eſprit, il faut que vous ſachiez qu'on n'en peut pas avoir plus que le Roi en a avec ce qu'il aime, ni plus de reſpect ; encore une fois, Madame, vous ne ſavez pas combien le particulier du Roi eſt agréable avec une perſonne, pour qui il a de la paſſion. Imaginez-vous que l'on diroit, qu'il n'y a que cette ſeule perſonne en tout l'Uni-

l'Univers ; qu'il la regarde avec tout autant d'amour & de passion dans le dernier moment d'une visite de sept ou huit heures, comme dans le premier ; il lui sacrifie toutes choses, & paroît ne dépendre que d'elle ; il a mille & mille petits soins, enfin si tout ce que Mademoiselle d'Attigat disoit à une de mes amies, ces jours passés, étoit vrai, comme je le crois, je ne connois personne qui aime si bien que le Roi. Quoi, Madame, reprit la Duchesse, même le Comte de *Guiche* ? Il est bien aimable, reprit Madame : mais il n'est pas si passionné que le Roi. Après cela la Duchesse la pria de lui tenir la parole qu'elle lui avoit donnée, de lui conter un peu comme elle découvrit que le Roi étoit amoureux de la Valiere : Madame le lui accorda & la satisfit en ces termes.



HISTOIRE
De l'Amour feinte
DU ROI
POUR
MADAME.

HISTOIRE
De l'Amour feinte
DU ROI
POUR
MADAME.

VOUS m'avouerez, ma chere, qu'il est plaisant qu'une Princesse de mon rang ait été le joüet d'une petite fille comme la Valiere : cependant c'est ce qui m'est arrivé, & que je vais vous apprendre, puisque vous n'étiez point à Paris dans ce tems-là. Vous saurez que peu de tems après que je fus mariée à Monsieur, lequel je ne pus jamais bien aimer, le Roi, qui je pense étoit de même pour la Reïne, me venoit voir assez souvent, & se plaignoit peu galamment de l'inutilité de son cœur,

& que depuis le départ de Madame de *Colonne*, il étoit bien des momens dans la vie qui lui sembloient longs. Il nous disoit souvent cela en la présence de tout-à-fait belles femmes ; & quoique nous ne le trouvassions pas obligeant, c'étoit à qui le divertiroit le mieux. Un jour qu'il étoit bien plus ennuyé qu'à l'ordinaire, Monsieur de Roquelaure pour le tirer de sa rêverie, s'avisa malheureusement de lui faire une plaisanterie, de ce qu'une de mes filles étoit charmée de lui, en la contrefaisant, & disant qu'elle ne vouloit plus voir le Roi, pour le repos de son cœur, & mille choses de cette nature qu'effectivement la Valiere disoit. Comme vous savez qu'il donne l'air guoguenard à tout ce qu'il dit, il réussit fort à divertir le Roi & toute la compagnie. Il demanda qui elle étoit : mais comme il ne l'avoit pas remarquée, il ne s'en informa pas davantage ; seulement il prit grand plaisir

aux bouffonneries du Sieur Roquelaure. Trois jours après le Roi ſortant de ma chambre vit paſſer Mademoiſelle de Tonnecharante, il dit à Roquelaure, je voudrois bien que ce fût celle-là qui m'aimât. Non, Sire, lui dit-il : mais la voilà, en lui montrant la Valiere, à laquelle il dit en notre préſence à tous d'un ton fort plaiſant, & venez, mon illuſtre aux yeux mourans, qui ne ſavez aimer à moins qu'un Monarque. Cette raillerie la déconcerta, elle ne revint pas de cet embarras, quoique le Roi lui fit un grand ſalut, & lui parlât le plus civilement du monde. Il eſt certain qu'elle ne plut point ce jour-là au Roi : mais il ne voulut portant point qu'on en raillât. Six jours après il avint mieux pour elle ; car elle l'entretint fort ſpirituellement deux heures durant, & ce fut cette converſation fatale qni l'engagea. Comme il eût eu honte de venir voir cette fille chez moi ſans me voir, que fit-il ? Il trou-

va moyen de faire dire à toute sa Cour qu'il étoit amoureux de moi, il en parloit incessamment, il loüoit mon air & ma beauté, & enfin je fus saluée de toutes mes amies de cette nouvelle. Cependant il ne m'en donnoit point d'autres preuves que d'être continuellement chez moi, & dès qu'il voyoit quelqu'un, d'être attaché à mon oreille à me dire des bagatelles, & après cela, il retomboit dans des chagrins épouvantables. Il me mettoit souvent sur le chapitre de la Belle, en m'obligeant de lui dire jusques aux moindres choses; & comme je croyois que ce n'étoit que parce que l'on lui en avoit dit, & que d'ailleurs j'étois bien aise de le divertir, je l'en entretenois autant qu'il vouloit. Il la voyoit souvent en particulier, & prenoit quelquefois un ton de raillerie pour autoriser ses conversations: mais pour peu que je continuasse, je voyois bien par la mine qu'il faisoit, quand quelqu'un la cho-

quoit, qu'il n'étoit pas content. Il la faisoit venir souvent, & effectivement il étoit bien plus agréable & fournissoit bien davantage à la conversation que lors qu'elle n'y étoit pas. Cependant concevez que j'en étoit la malheureuse, ne voyant presque plus personne par la peur qu'on avoit de lui déplaire. Il n'y avoit que le pauvre Comte de Guiche qui venoit toûjours hardiment me voir. Bon Dieu, que j'étois aveuglée ! Il me souvient qu'un jour que Mademoiselle de Tonnecharante avoit la fiévre, que la Valiere étoit auprès d'elle, d'abord que le Roi le sut, il en fut tout émû, & se leva pour l'aller quérir. Le Comte me dit, Ah ! que le Roi, Madame, est honnête homme, s'il n'a point d'amour ! je vous avoüe que je ne le croyois pas; quoique chacun le crût certain. La jeune Reine même me le persuadoit bien mieux que les autres par sa froideur pour moi, qu'elle prétendoit venir de ce que j'avois ri un

lutions oppofées l'une à l'autre, je me déterminai enfin à lui écrire ce billet.

Le Comte de Guiche A MADAME.

C'eſt vous que j'aime, Madame, le portrait que je vous fis hier de vous-même, ne vous l'a que trop fait connoître. Si vous trouvez que cet aveu ſoit trop hardi, vous vous en prendrez à votre curioſité, & vous vous ſouviendrez que je n'ai pas dû déſobéir à la plus belle perſonne du monde. La crainte de vous déplaire me feroit encore balancer à me déclarer, s'il étoit quelque choſe de plus funeſte pour moi, que le déplaiſir de vous taire que je vous adore. Pardonnez-moi, divine Princeſſe, ſi je vous dis que je ne penſe point à tous les malheurs dont vous me pouvez accabler pour me punir. Je n'ai l'eſprit rempli que de la joie de vous faire juger, que ma paſſion eſt infinie par la

grandeur de votre mérite, & par celle de ma témérité.

Après avoir relû ce billet, que je trouvai assez conforme à mes intentions, je le cachetai le plus proprement que je pus; & le lendemain étant à Versailles, où le nombre des Courtisans étoit médiocre, je pris mon temps de m'approcher de Madame, & lui dis assez bas pour n'être entendu que d'elle: Je parlai hier à la Dame, mon intention étoit de vous satisfaire en toutes choses; mais ayant prévû que je ne le pouvois facilement en ce lieu; j'ai mis ce qu'il faut que vous sachiez dans un billet, que je vous donnerai avant que de sortir d'ici. J'ose vous le recommander, Madame, il y va de ma fortune & de la perte de ma vie, si vous le montrez. Il me semble, me repartit-elle, que je vous en ai assez dit pour vous assûrer. Elle ne m'en dit pas davantage : un quart d'heure

après elle ſe leva pour aller voir les ouvrages de Filigranne, & je pris une de ſes mains pour lui aider à marcher. J'étois dans une émotion ſi grande qu'il m'en prenoit des treſſaillemens de moment en moment : toutefois comme j'avois pris ma réſolution, je lui coulai doucement dans la main le billet que je vous ai dit, & je remarquai que m'ayant lâché la main, ſous prétexte de prendre un mouchoir, elle le mit doucement dans ſa poche, & ſe rappuya ſur mon bras. De tout le reſte de la journée je ne lui parlai que haut, & devant tout le monde. Je retournai à Paris avec la gaieté d'un homme qui s'eſt déchargé d'un peſant fardeau. Auſſitôt que je fus dans mon lit, je fus affligé de nouvelles inquiétudes qui ſe repréſentoient à mon ſouvenir par cent biſarres images, & ne fis que me tourmenter, en attendant que je pourrois ſavoir le ſuccès de mon billet. Le jour arriva que je ne ſavois

encore

encore si je suivrois le Roi au Palais Royal, lorsque vous vintes me dire qu'il y avoit grande collation chez Monsieur, où les hommes & les Dames seroient parés. Cela me fit resoudre à prendre l'habit le plus magnifique que j'aye jamais porté, & aller recevoir de bonne grace tout ce qui m'étoit préparé par ma destinée. Le Roi mena la Valiere sur le soir chez Monsieur, où nous trouvâmes la Comtesse de Soissons, Madame de Montespan, près de laquelle Monsieur faisoit fort de l'empressé, & plusieurs autres Dames de la Cour. Madame y arriva un moment après si parée de pierreries & de sa propre beauté, qu'elle effaça toutes les autres. Je m'avançai pour me trouver sur son passage; je la regardois avec des yeux qui marquoient quelque chose de si soûmis & rempli de crainte, que me voyant en cet état, elle me fit un petit signe de tête si obligeant, que j'en fus

une demi-heure hors de moi, tant les grandes joies ſont peu tranquilles. L'on dança, l'on joüa, & pendant tout ce temps je me trouvai le plus ſouvent que je pouvois en vûe de Madame ſans l'approcher. J'aurois toûjours fait la même choſe pendant la collation, ſi Montalet ne ſe fût approchée de moi, laquelle voyoit par mes yeux dans le fond de mon cœur, & ne m'eût averti de prendre garde à moi, & à ce que je faiſois. Elle y ajoûta l'ordre de ne pas manquer de me trouver chez Madame le lendemain au ſoir, & quelque queſtion que je lui fiſſe, elle ne me voulut rien dire davantage, ni même m'écouter. Vous pouvez croire que je ne manquai pas de me rendre au Palais Royal avec une exactitude extrème. Montalet me vint recevoir dans un petit paſſage, d'où elle me mena dans ſa chambre, où nous nous entretînmes quelque temps. Je la conjurai de me dire ſi elle ne ſavoit

point

point ce qu'on vouloit faire de moi; lorsque Madame entra elle-même, elle étoit en robe de chambre, mais propre & magnifique. D'abord je lui fis une profonde révérence, & après que je lui eus donné un fauteuil, elle me commanda de prendre un siége, & de me mettre auprès d'elle. Dans le même temps Montalet s'étant un peu éloignée de nous, elle parla ainsi.

Comte, votre malheur a pris soin de me venger de vous: je le trouve si grand, que je veux bien vous en avertir, afin que vous vous y prépariez. J'ai lû votre billet, & comme je le voulois brûler, Monsieur l'a arraché de mes mains, & lû d'un bout à l'autre. Si je ne m'étois servi de tout le pouvoir que j'ai sur lui, & de toute mon adresse, il auroit déja fait éclater sa vengeance contre vous. Je ne vous dis point ce que la fureur lui a mis à la bouche: c'est à vous à penser aux moyens de

ſortir du danger où vous êtes.

Madame, lui dis-je, en me jettant à ſes piés, je ne fuirai point ce mortel danger qui me menace : & ſi j'ai pû déplaire à mon adorable Princeſſe, je donnerai librement ma vie pour l'expiation de ma faute. Mais ſi vous n'êtes point du parti de mes ennemis, vous me verrez préparé à toutes choſes, avec une fermeté qui vous fera connoître que je ne ſuis pas tout-à-fait indigne d'être à vous. Votre parti eſt trop fort dans mon cœur, reprit-elle en me commandant de me lever : & me tendant la main obligeamment, pour me ranger du côté de ceux qui voudroient vous nuire. Ne craignez rien, pourſuivit-elle en rougiſſant, de tout ce que je vous viens de dire de votre billet ; j'en ai eu ſoin, & perſonne ne l'a vû que moi : j'ai voulu vous donner d'abord cette alarme pour vous étonner. Croyez que je ne ſaurois vous trahir ſans être infi-

dele

dele aux sentimens de mon cœur les plus tendres. J'ai remarqué ce que votre passion & votre respect vous ont fait faire, & tant que vous en userez comme vous devez, je vous sacrifierai bien des choses, & je ne vous livrerai jamais à personne. Est-il possible, lui dis-je, Madame, en me jettant à ses piés, que Votre Altesse ait tant de bonté, & que la disproportion qui est entre nous de toute maniere, vous laisse abaisser jusqu'à moi ? C'est à cette heure, Madame, que je connois que j'ai de grands reproches à faire à la nature & à la fortune, de ce qu'elles m'ont refusé de quoi correspondre à une personne de votre mérite & de votre rang. Mais, Madame si un zele ardent & fidele, si une soûmission sans réserve vous peut satisfaire, vous pouvez conter là-dessus, & en tirer telles preuves qu'il vous plaira. Comte, repondit-elle, j'y aurai recours quand il faudra ; soyez persuadé que

ſi je puis quelque choſe pour votre fortune, je n'épargnerai ni mes ſoins ni mon credit. Ah, Madame! lui dis-je, jamais penſée ambitieuſe ne ſe mettra avec ma paſſion. Hé bien repartit-elle, ſi pour vous ſatisfaire, il faut faire quelque choſe pour vous, on vous permet de croire qu'on vous aime. Et alors voyant que Montalet n'étoit plus dans la chambre, je me laiſſai aller à ma joie, & à genoux comme j'étois, je pris une des mains de Madame, ſur laquelle j'attachai ma bouche avec un ſi grand tranſport, que j'en demeurai tout éperdu. Je fus une demi heure en cet état, ſans pouvoir proferer une parole, & ſans avoir ſeulement la force de me lever. Je commençois un peu à revenir, lorſque Montalet vint avertir Madame qu'il étoit temps qu'elle retournât à la chambre, où Monſieur alloit venir. Je ne fus pas fâché de cet avis; car je me ſentois en un abattement ſi grand, que je ſerois mal

ſorti d'une converſation plus longue. Elle ne me donna pas le temps de dire un mot ; & s'étant levée de ſa place : Venez Montalet, dit-elle, je vous le remets entre vos mains, ayez en ſoin, je crois qu'il eſt malade. A ces mots elle ſortit de la chambre, & je n'oſai la ſuivre : mais ayant prié Montalet de me donner de l'encre & du papier, j'écrivis ce billet.

J'avois aſſez de reſolution pour ſouffrir ma diſgrace, & je n'ai pas eu aſſez de force pour ſoûtenir ma bonne fortune ; ma foibleſſe étant un effet du reſpect & de l'étonnement, pardonnez-moi, belle Princeſſe, les joies immoderées agitent trop violemment d'abord, & c'en étoit trop à la fois pour un homme. Si vous voulez bien que je croye ce que vous m'avez dit, vous me donnerez bien-tôt un quart d'heure pour ma reconnoiſſance.

Je donnai ce billet à Montalet,

qui me promit de le rendre sûrement. Après cela elle me fit sortir par le même lieu où j'étois venu. Je vous avoue que la joie de mon aventure étoit troublée par le chagrin de cette émotion, qui m'avoit tout-à-fait interdit, & que j'eus toûjours mille inquiétudes jusqu'à trois jours de-là qu'on me donna rendez-vous au même endroit & à la même heure; je m'y rendis avec plus de joie, parce que Monsieur soupoit au Louvre, & que je crus que j'y serois moins interrompu. La nuit étoit claire & séraine, elle me parut sans doute mille fois plus belle que le jour, & sitôt que Montalet m'eut introduit, je n'eus pas beaucoup de temps à rêver: car Madame entra peu après dans cette même chambre. Hé bien, Comte, me dit-elle, êtes-vous guéri? Madame, lui repartis-je, les maux que cause la joie, ne sont pas des maux de durée. Si Votre Altesse m'eût donné un peu plus de temps,

J'en ferois revenu bien plus vîte. Il eft vrai, reprit elle, que je croyois vous voir mourir à mes piés, tant vous me parûtes languiffant. Je ne fuis pas, lui dis-je, deftiné à une fin fi glorieufe : mais je fai bien que les plus grands Princes envieroient ma condition préfente, & que je l'aime mieux que la leur. Ce que vous me dites, reprit-elle, eft affez comme je le fouhaite qu'il foit : mais pourfuivit-elle en riant, que ces penfées-là ne vous rejettent pas en l'état de l'autre jour; car enfin vous me mîtes dans une peine extrême. Vous ne m'avez, lui dis-je, donné que trop de temps pour me préparer à mon bonheur ; & je croyois avoir celui de vous voir plutôt. Cela n'eft pas fi aifé que vous le pourriez croire, dit-elle; fi vous faviez toutes les précautions que je fuis obligée de prendre pour cela, & tous les foins de Montalet; vous nous en fauriez bon gré à toutes deux. Mais dites-

moi tout de bon, avez-vous eu beaucoup d'impatience de me revoir ? Vous y aviez plus d'intérêt que vous ne pensez ; car je suis assûrément de vos meilleures amies. A ces mots elle me tendit sa main en rougissant. Alors je fis tout ce que je pus pour lui bien réprésenter la grandeur de ma passion, & j'eus le plaisir de voir que je la persuadois. Nous eûmes une conversation de quatre heures, la plus tendre & la plus touchante du monde ; & il me semble que j'avois un nouvel esprit auprès d'elle. Ses beaux yeux, sa douceur, & cent choses favorables & spirituelles, m'animerent si puissamment à l'entretenir agréablement, qu'elle me témoigna par mille caresses, & mille paroles obligeantes, qu'elle étoit très-contente de moi. A la fin après nous être dit que deux amans ne pouvoient pas être plus contens l'un de l'autre, que nous l'étions ; nous prîmes des mesures pour ma conduite. Elle me

dit

dit de lier amitié plus étroite avec de Vardes, que je n'avois fait jusqu'alors, & d'aller deux ou trois fois la semaine chez la Comtesse de Soissons; qu'on y feroit des parties entre peu de personnes pour se divertir, & que là nous aurions le temps plus commode qu'au Palais Royal, pour ménager nos entretiens particuliers, & sans le ministere de personne que de Montalet, en qui elle se confioit absolument: & après cela je sortis; & Montalet qui étoit démeurée dans un cabinet, me vint conduire jusqu'au petit escalier, où je la remerciai de tous ses soins.

Depuis ce temps-là j'ai vû de Vardes chez la Comtesse de Soissons, où je trouve infailliblement Madame quand elle n'est pas au Louvre, ou au Palais Royal. Nous avons lié entre nous quatre une société fort agréable, & sur le pié d'une bonne amitié, nous nous sommes promis une union inséparable d'intérêts. Mais

je

je ne feindrai point de dire que nous travaillons de concert à faire enſorte que le Roi quitte la Valiere, & qu'il s'attache à quelque perſonne dont nous puiſſions gouverner l'eſprit; car celle-ci eſt fiere & inacceſſible. Pour cela nous avons trouvé à propos de donner de la jalouſie à la Reine par une lettre que nous fîmes, il y a huit jours, & que j'ai traduite en Eſpagnol. J'ai déguiſé mon caractere; & étant dans la chambre de la Reine, il y a quatre ou cinq jours, je gliſſai cette lettre dans ſon lit. Elle a été trouvée par La Molina, qui au lieu de la donner à ſa Maîtreſſe, la porta au Roi. Elle contenoit ces mots.

A LA REINE.

Lettre Eſpagnole.

LE Roi ſe précipite dans un déreglement qui n'eſt ignoré de perſonne que de Votre Majeſté, Made-

moiselle de la Valiere est l'objet de son amour & de son attachement. C'est un avis que vos serviteurs fideles donnent à Votre Majesté. On y ajoûta: *C'est à vous à savoir, si vous pouvez aimer le Roi entre les bras d'une autre, ou si vous voulez empêcher une chose, dont la durée ne vous peut être glorieuse.*

Ce qu'il y a de rare en cette aventure, c'est que le Roi en a parlé à de Vardes, lui a montré la lettre, & lui a recommandé de tâcher de découvrir sans bruit, qui peut en être l'auteur. Cela ne me fait pas peur, c'est de Vardes lui-même qui en a fait l'original en François. Il nous dit hier qu'il avoit fait ce qu'il avoit pû pour jetter dans l'esprit du Roi des soupçons sur Monsieur le Prince, qu'il ne croit pas capable de cela, & que Roi avoit enfin arrêté ses soupçons sur Mademoiselle, qu'il croyoit malfaisante, & sur Madame de Navail-

vaille, à caufe de leur vertu imprudente. Vardes n'a point tâché de le détourner, & fait femblant d'en chercher l'auteur adroitement. Nos Dames de leur part font voir au Roi une des plus belles perfonnes de France, qui eft tantôt chez Madame, tantôt chez la Comteffe de Soiffons. Mais la lettre a tout gâté, & n'a fait que l'attacher plus fortement à la Valiere. Nous nous voyons tous les jours; car Vardes de fon côté eft amoureux de la Comteffe de Soiffons, & nous ne nous fommes fait aucune confidence là-deffus. Mais à nos façons d'agir nous ne connoiffons que trop nos affaires. Cependant je fais ma cour fort régulierement à Monfieur; j'ai même tâché de me mettre de fes parties, pour avoir plus d'occafion de lui témoigner quelque complaifance. Mais j'ai remarqué qu'il aime à être feul parmi les Dames, & je fuis bien aife qu'il foit de cette humeur. Je lui ai of-

offert de négocier auprès de Madame d'Olonne, & il l'a trouvée belle & aimable deux ou trois fois. Je l'ai vû presque résolu en cette affaire; mais il craint tout, il ne peut se resoudre à rien; il fait difficulté sur tout, & à vous parler franchement, je ne crois pas qu'il aime à conclurre. Je ne me suis point rebuté, je lui en ai parlé dix fois; car j'ai grand intérêt qu'il se donne un amusement. Madame de Montespan me l'a débauché; & comme la moindre chose l'arrête, me voilà délivré de ces soins. Jugez, cher ami, si je ne suis pas heureux, & si quelqu'un en France peut se vanter de me surpasser en bonne fortune.

J'avoue, lui dis-je, que votre bonheur est si grand, que j'en tremble pour vous, je le vois environné de tant d'abîmes; que ce sera un miracle si vous pouvez sortir de cet engagement par une issue favorable. Vous avez à tenir bride en main, & à vous défen-

fendre de deux emportemens, où vous peut porter un état si glorieux; & quelque sage conduite que vous puissiez observer, il faut que la fortune ne vous quitte point, pour sortir des dangers de tant d'embarquemens. Ce n'étoit pas assez de votre amour, sans vous mêler de traverser les plaisirs d'un Prince, de qui vous recevez tous les jours des faveurs. Je vous conseille, comme un homme qui vous aime, de ne prendre point de part à tous les desseins que vos amis voudront faire sur ses prétentions. Si vous étiez amant, reprit le Comte, vous ne seriez pas si scrupuleux; de plus je vous dirai que la jalousie ne sort jamais si bien d'un cœur, tant que les objets sont présens: je ne saurois aimer le Roi après ce qu'il m'a fait souffrir, Madame est de mon sentiment: j'ai intérêt de l'entretenir dans cette pensée. D'ailleurs Vardes & la Comtesse de Soissons nous ont fait

com-

comprendre, que si on peut lui donner une maîtresse qui soit de nos amies, nous disposerons par ce moyen de la plus grande partie des graces que le Roi fera. Noûs nous rendrons si nécessaires à ses affaires de plaisir, qu'il ne pourra se passer de nous, & que ce sera un moyen de nous introduire dans les plus grandes & importantes affaires. Si vous saviez comme moi la charmante diversité de pensées, que l'amour & l'ambition produisent dans une ame, vous ne raisonneriez pas tant. Nous vous y verrons peut-être comme les autres; & quand cela sera, vous ne serez plus si sévere à vos amis: adieu. A ces mots il s'en alla, & me laissa une matiere de rêverie assez grande sur tout ce qu'il venoit de me dire.

Trois mois se passerent sans que le Comte parût avoir la moindre inquiétude. Il est vrai qu'll étoit tellement occupé à son amour & à ses in-

intrigues, que je ne le voyois qu'en passant. Il étoit sans cesse des parties de plaisir; il faisoit une dépense effroyable en habits, il se retiroit insensiblement du commerce de ses amis ordinaires; & il fit enfin tant de choses qu'il n'en fit que trop pour faire soupçonner la cause de ces changemens. Quelqu'un m'ayant averti de ce que l'on disoit, je ne manquai pas de lui en donner avis, & de lui conseiller de prendre garde à lui fort exactement. Mais comme la prospérité endort la vigilance, & obscurcit la raison, il m'assûra qu'il alloit au devant de toutes choses, & qu'il falloit que ces gens se missent de telles visions dans la tête sur des fondemens imaginaires; que jusques à l'heure qu'il me parloit, il n'avoit pas fait un pas sans précaution. Il négligea si bien ce que je lui avois dit, ou bien il fut si malheureux que Monsieur en prit de l'ombrage, & mit des gens aux écoutes pour s'é-

éclaircir. La Cour eſt toute pleine de ces lâches flatteurs, qui pour acquérir la confidence d'un Prince, lui troublent ſon repos par des rapports; & qui, pour lui perſuader leur fidélité, lui diroient les choſes les plus affligeantes. Telle fut la deſtinée de Monſieur, qui trouva des gens qui tournerent ſes ſoupçons en certitude, & qui traverſerent tellement l'eſprit de ce jeune Prince (encore novice en telle matiere) qu'il oublia ſa naiſſance, ſon courage & ſon pouvoir, & toutes voies bienſéantes, pour ſe venger dans les premieres atteintes de ſes douleurs. Il alla tout en larmes ſe plaindre au Roi de l'inſolence du Comte: & après lui avoir exageré tout ce qu'il avoit pû apprendre de ſes démarches, il le pria d'en faire juſtice, & de chaſſer d'auprès de Madame toutes les perſonnes qui pourroient faciliter de tels commerces. Le Roi fut touché de l'air naïf dont ſon frere lui parloit, & lui exprimoit ſa ja-
lou-

lousie. Sur tout le reste, il lui dit que de tels chagrins devoient plutôt s'étouffer, que de paroître ; que néanmoins si la témérité du Comte avoit éclaté, il y avoit des gardes chez lui pour punir sur le champ ceux qui oublieroient le respect qu'ils lui devoient: qu'on n'offensoit pas ceux de son rang impunément ; que sans examiner si le Comte étoit coupable, ou non, il falloit l'envoyer si loin, qu'à peine sauroit-on ce qu'il seroit devenu ; qu'au reste c'étoit à lui d'éloigner doucement de Madame les personnes qui pourroient lui être suspectes ; qu'il ne falloit pas prendre de l'ombrage facilement : que surtout il avoit à ménager délicatement sur ce chapitre l'esprit de Madame qui étoit une jeune personne, & qui, toute éclairée qu'elle étoit, avoit peut-être ignoré que ces petites façons libres, mais innocentes dans le fond, ne l'étoient pas dans l'extérieur ; & qu'en étant avertie à propos, elle n'y tomberoit

plus

plus assûrément. Enfin le Roi n'oublia rien de tout ce qui pût adoucir le ressentiment de son frere, & lui rassûra l'esprit sur un sujet si délicat.

Le jour même que Monsieur étoit en colere, & qu'il avoit oublié ce qu'on venoit de lui dire, il fit sortir Montalet & barbeziere de chez Madame, qui ne souffrit pas sans larmes l'éloignement de deux filles qu'elle aimoit.

Cependant le Roi envoya querir le Maréchal de Grammont; d'abord qu'il le vit, il fit retirer tout le monde, & lui dit: Monsieur le Maréchal, votre fils est un extravagant, il aura bien de la peine à devenir sage. Si je n'avois de la considération pour vous, je l'abandonnerois au ressentiment de mon frere, pour qui il a manqué de respect. Envoyez-le en Pologne faire la guerre jusqu'à nouvel ordre; & afin que la cause de son départ ne soit pas connue, qu'il vienne demain me demander congé de faire ce voyage, pour

pour lui & pour Louvigny ſon frere. Le Maréchal remercia le Roi de ſa bonté, ſans prendre aucun ſoin d'excuſer ſon fils; & l'aſſûra qu'il alloit exécuter ſes ordres. Le Comte étoit encore au lit, parce qu'il étoit revenu fort tard de l'Hôtel de Soiſſons, quand ſon pere entra dans ſa chambre, d'où leurs gens ſe retirerent, ſe doutant bien que le Maréchal ne venoit pas chez ſon fils ſans affaire.

Hé bien, M. le Comte de Guiche, lui dit-il, de ſon ton railleur, vous êtes un homme à bonne fortune, vous en ferez tant, que quelqu'un prendra le même ſoin de votre femme, que vous prenez de celles des autres. Vous avez aſſez bien réuſſi, pourſuivit-il, vous êtes un joli Cavalier, & ſurtout fort prudent, vous avez fait votre cour admirablement, le Roi vient de me dire, qu'il connoît votre mérite, & qu'il veut vous récompenſer; & pour cela, que vous vous prépariez à aller voir ſi le Roi de Polo-

gne

gne voudra bien vous recevoir pour volontaire dans ſon armée. Un homme de cervelle comme vous, n'eſt pas tout-à-fait indigne d'un tel emploi ; vous vous y prenez de bonne maniere, pour établir votre fortune ; vous vous imaginez que ces ſortes de galanteries vous feront grand Seineur. Il lui dit cent autres choſes, ſans que le Comte eût la force de l'interrompre, tant il étoit étourdi d'un voyage qu'il croyoit inévitable; & après que ſon pere d'un air un peu plus ſerieux lui eut fait entendre la volonté du Roi, il le laiſſa en repos, s'il y en avoit pour un homme, qu'on alloit arracher à lui-même, & qui s'imaginoit déja par avance tout ce qu'il alloit ſouffrir.

La premiere choſe que fit le Comte, fut de me venir avertir de ſon malheur, & je n'eus pas grande conſolation à lui donner ſur un mal ſans remede, hors de le flatter de l'eſpérance du retour. Après cela il alla

chez de Vardes, auquel ayant dit la néceſſité où il étoit de partir bientôt, il me dit ce qu'il venoit d'arranger avec de Vardes, n'ayant pas jugé à propos de me charger de cela, par ce que j'étois trop connu pour être ſon ami, & parce que de Vardes avoit plus d'habitude que moi chez Madame. Après cela me voyant tête à tête avec lui: N'avez-vous point examiné, lui dis-je, ce qui peut cauſer votre diſgrace? Depuis hier, répondit-il, j'ai fait vingt fois la revûe de mes actions paſſées, je n'ai trouvé que deux choſes qui puiſſent m'avoir trahi. Vous étiez il y a quinze jours d'un repas, où l'on s'échauffa à boire; il vous peut ſouvenir qu'on y dit que les yeux de Madame étoient beaux, j'en parlai avec un peu trop de chaleur, & même je dis que le Cavalier qui en étoit le maître pouvoit aſſûrément ſe dire heureux, & je proferai ces paroles avec une joie & une fierté qui auroit été fort indiſcrette parmi des gens

gens de ſang-froid : mais peut-être cela paſſa-t-il ſans être remarqué, car nous étions tous aſſez échauffez de vin. Il me ſouvient pourtant, que vous me marchâtes ſur le pié. L'autre choſe dont je me doute fut plus dangereuſe ; nous avions remarqué, Madame & moi, que Monſieur ne manquoit jamais de tremper preſque toute ſa main dans l'eau benite, qui eſt dans la Chapelle du Palais Royal, & de s'eſſuyer à ſon mouchoir aprés s'en être mis au viſage : cela nous ſervit à lui faire une malice pour nous venger de ſa mauvaiſe humeur ; car il nous avoit rompu une partie de promenade le jour d'auparavant. Nous prîmes notre tems un matin qu'il étoit à S. Cloud, pour ne revenir que le ſoir. Ce même matin je me trouvai à la Meſſe de la Chapelle du Palais Royal, & après que tout le monde ſe fut retiré, étant demeuré ſeul avec Madame & Montalet, comme ſi nous euſſions eu quelque choſe à nous dire,

nous exécutâmes ce que nous avions résolu.

FIN.

LETTRE.

APrès avoir vécu dans la contrainte des Cours, je me console d'achever ma vie dans la liberté d'une Republique, où s'il n'y a rien à esperer, il n'y a pour le moins rien à craindre.

Quand on est jeune il seroit honteux de ne pas entrer dans le monde avec le dessein de faire sa fortune. Quand on est sur le retour, la nature nous rappelle à nous, & nous revenons des sentimens de l'ambition, au desir de notre repos.

Il est doux de vivre dans un pays où les loix nous mettent à couvert des volontés des hommes, & où pour être sûr de tout, il n'y ait qu'à être sûr de soi-même. Ajoûtez à cette douceur, que les Magistrats sont autorisés dans leur attachement au bien public, & peu distin-

tingués en leurs perſonnes par des avantages particuliers. On n'y voit point de différence odieuſe, par des priviléges dont l'égalité ſoit bleſſée : on n'y voit point de factieuſes grandeurs, qui gênent notre liberté, ſans faire notre fortune. Ici les ſoins de ceux qui gouvernent nous mettent en repos, ſans qu'ils penſent même à en adoucir le chagrin, par des reſpects, qu'on leur rend très-peu, mais qu'ils méritent beaucoup; moins encore ils ſont ſéveres dans les ordres de l'Etat, plus ils ſont impérieux avec les Nations étrangeres ; parmi les Citoyens, & toute ſorte de particuliers, ils uſent de la facilité qu'apporte une fortune égale. Le crédit n'étant donc point inſolent, la conduite n'eſt jamais dure, ſi les Loix ne ſont rigoureuſes, ou pour mieux dire, que vous ne ſoyez coupable.

Pour les contributions, elles ſont véritablement grandes : mais elles regardent toûjours le bien public, & ſont communes à ceux qui les tirent, comme à ceux ſur qui elles ſont tirées. Elles

laiſſent à chacun la conſolation de ne contribuer que pour ſoi-même : ainſi on ne doit pas s'étonner de l'amour du pays ; puiſque c'eſt à le bien prendre un véritable amour propre. C'eſt trop dire du Gouvernement, ſans rien dire de celui qui paroît y avoir le plus de part & lui faire juſtice : rien n'eſt égal à ſa ſuffiſance, que ſon déſintéreſſement & ſa fermeté. Les choſes ſpirituelles ſont conduites avec une pareille modération : la différence de Religion, qui excite ailleurs tant de troubles, ne cauſe pas la moindre altération dans les eſprits : chacun cherche le Ciel par ſes voies, & ceux qu'on croit égarés plus plaints que haïs, attirent la compaſſion de charité, & jamais la perſécution d'un faux zéle. Mais il n'y a rien dans ce monde, qui ne laiſſe quelque choſe à déſirer : nous voyons moins d'honnêtes gens, que d'habiles : plus de bons ſens pour les affaires, que de delicateſſe dans les converſations. Les Dames y ſont dans les converſations, & les hommes ne trouvent pas mauvais

mauvais qu'on les préfere à eux : leur compagnie peut faire l'amusement d'un honnête homme ; & est trop peu animée pour en troubler le repos. Ce n'est pas qu'il n'y en ait quelques-unes d'assez aimables, j'en connois dont la douceur vous plairoit, où vous trouveriez un air touchant propre à inspirer de secretes langueurs ; j'en connois qui ont de la bonne mine, le procedé raisonnable, & l'esprit bien fait. Le commerce en est satisfaisant : mais il n'y a rien à espérer davantage, ou pour leur sagesse, ou par leur froideur qui leur tient lieu de vertu de quelque façon que ce soit. On voit en Hollande un certain usage de pruderie quasi généralement établi, & je ne sai quelle vieille tradition de continence qui passe de mere en fille, comme une espece de Religion. A la vérité on ne trouve pas à redire à la galanterie des filles, qu'on leur laisse employer bonnement, avec d'autres aides innocentes, à leur procurer des époux. Quelques-unes terminent ce cours de galan-

terie par un mariage heureux : quelques malheureuſes s'entretiennent de la vaine eſperance d'une condition, qui ſe differe toûjours & n'arrive jamais. Les longs amuſemens ne doivent pas s'attribuer, où je me trompe, au deſſein d'une infidélité méditée. On ſe dégoute avec le temps, & un dégoût pour la maîtreſſe prévient la réſolution bien formée d'en faire une femme. Ainſi dans la crainte de paſſer pour trompeur, on n'oſe ſe retirer, quand on ne peut pas conclurre, & moitié par habitude, moitié par un honneur qu'on ſe fait d'être conſtant, on entretient pluſieurs ans le miſérable reſte d'une paſſion uſée. Quelques exemples de cette nature font faire de ſérieuſes réfléxions aux plus jeunes filles, qui regardent le mariage comme une aventure ; leur naturelle condition comme le véritable état où elles doivent demeurer. Pour les femmes, s'étant données une fois, elles croyent avoir perdu toute diſpoſition d'elles-mêmes, & ne connoiſſent plus autre choſe que la ſimplicité

du

du devoir. Elles se feroient conscience de se garder la liberté des affections, que les plus prudes se réservent ailleurs separées de leur engagement, & sans aucun égard à leur dépendance. Ici tout paroît infidélité, & l'infidélité qui fait le mérite galant des Cours agréables, est le plus gros des vices chez cette bonne Nation, fort sage dans la conduite du gouvernement, peu sçavante dans les plaisirs délicats, & les mœurs polies. Les maris payent cette fidélité de leurs femmes d'un grand assujettissement; & si quelqu'un, contre la coûtume, affectoit l'empire dans la maison, la femme seroit plainte de tout le monde comme une malheureuse, & le mari décrié comme un homme de très-méchant naturel.

Une misérable expérience me donne assez de discernement pour bien démêler toutes ces choses, & me fait regretter un temps, où il est bien plus doux de sentir que de connoître. Quelquefois je rappelle ce que j'ai été, pour ramener ce que je suis: du souvenir des vieux

sentimens, il se forme quelque disposition à la tendresse, ou du moins un éloignement de l'indolence. Tyrannie heureuse que celle des passions, qui sont les plaisirs de notre vie! Fâcheux empire que celui de la raison, s'il nous ôte les sentimens agréables, & nous tient en des inutilités ennuyeuses au lieu d'établir un véritable repos! Je ne vous parlerai gueres de la beauté de la Haye. Il suffit que les Voyageurs en sont charmés après avoir vû les magnificences de Paris, & les raretés d'Italie. D'un côté vous allez à la mer par un chemin digne de la grandeur des Romains, de l'autre vous entrez dans un bois le plus agréable que j'aie vû de toute ma vie: dans le même lieu vous voyez assez de maisons pour former une grande & superbe ville, assez de bois & d'allées pour former une solitude délicieuse aux heures particulieres. On y trouve l'innocence des plaisirs des champs; en public, tout ce que la foule des villes les plus peuplées nous sauroient fournir. Les maisons sont plus

li-

libres qu'en France, aux heures destinées à la société ; plus réservées qu'en Italie, lorsqu'une régularité trop exacte fait retirer les étrangers, & remet la famille dans un domestique étroit.

Pour dire tout, on diroit des vérités qu'on ne croiroit point ; & par un mouvement secret d'amour propre, j'aime mieux taire ce que je connois, que manquer à être cru de ce que vous ne connoissez pas.



LE PERROQUET OU LES AMOURS DE MADEMOISELLE.

VOus devez ſans doute, cher Lecteur, avoir oüi dire, qu'il y a quelque tems, qu'on parla de marier Monſieur le Comte de S. Paul à ſon Alteſſe Royale Mademoiſelle; ce qui donna beaucoup d'occaſion à pluſieurs perſonnes de parler, comme vous ſavez que l'on fait en de pareilles rencontres; principalement aux gens de Cour, leſquels, comme plus ſavans en ces ſortes de choſes, en parlent plus pertinemment & plus hardiment.

Il y avoit en ce même tems une fort

ſort célebre Compagnie en un certain lieu de Paris ou ailleurs, je ne ſai pas ſûrement l'endroit, mais je ſai bien que c'étoit des intimes de Monſieur le Comte de Lauzun, comme vous jugerez par leurs diſcours; leſquels, après avoir long-tems converſé enſemble, tomberent enfin ſur le mariage de Mademoiſelle, & après en avoir dit chacun ſon ſentiment, & le peu de cas que ſon Alteſſe Royale en avoit fait, un de la compagnie s'adreſſa à M. de Lauzun, & lui dit: Et vous, Monſieur de Lauzun, à quoi ſongez-vous, & d'où vient qu'un homme d'eſprit comme vous êtes, s'oublie dans une occaſion ſi belle & ſi noble? Quoi, croyez-vous que cette affaire ne mérite pas bien que vous y ſongiez? vous pourriez bien plus mal employer votre tems. Cette harangue ſi peu attendue ſurprit ſi fort Monſieur de Lauzun, qu'un eſprit moindre que le ſien auroit eu aſſez de peine à répondre. En effet, après

après avoir reculé deux ou trois pas; quoi ! Monsieur, répondit-il à celui qui lui avoit parlé, moi, que dites-vous, moi songer à Mademoiselle ! Ha ! Monsieur, je connois trop cette Princesse, & je me connois trop moi-même pour concevoir un dessein dont le bruit m'épouvante, & dont la seule pensée me rendroit criminel. Je n'ai garde d'en oser seulement former le dessein. Pourquoi non, reprit mon ami, vous savez que l'on perd souvent faute de chercher. Quel mal y auroit-il, quand vous tenteriez la fortune ? Cette Princesse n'est pas inaccessible, & à vous sur tout; car nous savons que vous êtes assez bien avec elle, & même qu'elle vous souffre, & qu'elle vous écoute plus volontiers qu'aucun autre. Ainsi quel mal y auroit-il, encore un coup, quand vous la sonderiez un peu ? Ha, répondit Monsieur le Comte de Lauzun, je n'oserois seulement pas y penser : la réponse que je suis obligé de faire à

vos diſcours obligeans, me met à la torture, tant je vois d'impoſſibilité à ce que vous me dites. Vous y ſongerez ſi vous voulez, s'écria alors toute la compagnie, nous ſommes tous de vos amis, & nous vous le conſeillons, parce qu'ayant autant d'eſprit & de conduite que vous en avez, & poſſédant l'oreille avec les bonnes graces de vôtre Roi comme vous faites, rien ne vous eſt impoſſible. Penſez-y ſi vous nous croyez, c'eſt pour vous, & nous aurions tous la derniere joie, ſi vous pouviez réuſſir, & vous n'agirez pas ſagement ſi vous ne nous croyez. Monſieur de Lauzun ayant répondu à tous comme il avoit fait au premier, & s'en étant deffendu par les raiſons les plus fortes & les plus apparentes, cette illuſtre compagnie ſe ſépara. Or comme naturellement nous aimons ce qui nous flatte, quoique la bienſéance ne nous permette pas de le témoigner, nous nous deffendons ſouvent d'u-

d'une chose, & la rejettons avec ardeur, lorsque nous la souhaitons le plus; & plus l'esprit de l'homme est capable de connoître la valeur & le mérite d'une chose qu'on lui propose pour son avancement, plus il sent enflammer son désir à la possession.

Monsieur le Comte de Lauzun s'étoit retiré chez lui après avoir quitté ses amis, où il ne fut pas plutôt arrivé, que tout ce dialogue qu'on lui avoit fait sur Mademoiselle, lui repassa dans l'esprit, & ce qu'il avoit rejetté comme fâcheux par le peu d'apparence qu'il y trouvoit, lui parut un peu moins rude & plus facile. Et comme il a infiniment d'esprit au dessus du commun, il commença à ne désesperer pas entierement. Il y voyoit à la vérité beaucoup de difficulté: mais plus la chose lui paroissoit difficile, plus elle convioit son courage, sachant bien que la plus grande gloire est attachée principalement aux plus grands obstacles. Il voyoit

voyoit d'un côté une des plus grandes Princesses de l'univers, qui avoit méprisé un grand nombre de Rois & de Souverains, comme si la nature n'avoit pas de quoi lui offrir un cœur digne d'elle. Il trouvoit dans cette Princesse l'humeur la plus fiere, & le courage le plus grand & le plus élevé qu'on pût imaginer. N'importe, il passa pardessus toutes ces considérations, après les avoir mûrement pésées pendant un mois; & après avoir très-souvent perdu le repos, pour s'appliquer entierement au grand projet qu'il avoit déja fait, il fit ce que faisoient ces fameux courages de l'antiquité, lesquels n'entreprenoient jamais que ce qui paroissoit presque impossible, ou du moins très-difficile; & c'est par-là que plusieurs se sont immortalisés, & se sont fait eux-mêmes un tombeau de gloire. Enfin après avoir repassé mille fois une infinité de pensées qui lui venoient en foule dans l'esprit; & ayant fait réflexion au

prix inestimable que lui offroient déja ses travaux, s'il étoit assez heureux de pouvoir réussir, son grand cœur fait un puissant effort, & prend dès ce moment une forte résolution d'exécuter ce qu'il avoit projetté, voyant bien que s'il perdoit cette occasion, il ne la recouvreroit de sa vie, & qu'il ne trouveroit jamais de si glorieux moyens pour élever & établir plus heureusement sa fortune. Le voilà donc qui recommence à redoubler ses soins pour rendre ses devoirs à Mademoiselle. Il n'eut pas beaucoup de peine à trouver accès auprès de cette Princesse, son esprit des plus adroits l'avoit depuis long-tems charmée. Il la voyoit tous les jours, & n'en sortoit que le plus tard qu'il lui étoit possible. Il ne lui parloit néanmoins que de respect, de devoirs, de nouvelles, & de mille autres gentillesses d'esprit capables d'attirer l'estime de tout le monde. Et comme un grand esprit goûte les belles choses bien

mieux qu'un moindre, qui à peine les distingue, & ne goûte que celles qui sont médiocres, Mademoiselle prenoit grand plaisir à écouter Monsieur de Lauzun avec une application merveilleuse : de maniere que notre Comte, qui ne joüoit autrement son jeu que couvert & à l'insçû de tout le monde, ne manquoit jamais de nouvelles matieres & de nouveaux entretiens, & son esprit éclairé lui faisoit découvrir la façon obligeante avec laquelle il étoit écouté de la Princesse, lui fournissant toûjours de quoi satisfaire le plaisir qu'elle témoignoit y prendre. Cependant Monsieur de Lauzun commençoit déja à concevoir quelque rayon d'espérance, quoi qu'à la vérité foible. Il est vrai qu'il étoit bien reçû, mais il l'étoit auparavant. Que si la Princesse lui témoignoit quelque bonté, ce n'étoit ou ne pouvoit être qu'un effet de sa générosité. Ainsi il n'avoit pas un grand fondement en ses espérances. D'ailleurs,

leurs, la grande disproportion qu'il y avoit entre cette Princesse & lui, le mettoit au désespoir, aussi c'étoit son plus grand obstacle : il poursuivit toutefois son dessein. Quelque tems s'étoit passé de cette façon, lorsqu'il lui vint dans la pensée de commençer son jeu un peu plus hardiment. Vous allez voir une leçon bien faite à ceux qui veulent se faire souffrir auprès d'une maîtresse, c'est qu'il faut surtout étudier à se faire à son humeur, voilà le seul & véritable chemin par où l'on peut sûrement s'insinuer.

Monsieur le Comte de Lauzun voulut à quelque prix que ce fût, mourir ou s'insinuer dans l'esprit de Mademoiselle ; il avoit besoin de secours pour cela ; il s'étoit fait une regle de rien emprunter que de lui seul ; que fait-il ? son génie s'attache à considérer attentivement cette Princesse, il s'y attache sérieusement pendant quelque tems : & enfin ayant remarqué que cette Princesse aimoit & la Cour

&

& les beaux esprits, & que naturellement (comme cela est ordinaire à son sexe) elle étoit curieuse, il se résolut de prendre cette route, comme la plus aisée pour arriver à sa fin. Il étoit un jour chez la Princesse, où après mille beaux discours, comme à son ordinaire, qui servirent comme de prélude à ce qu'il avoit médité, il tomba merveilleusement bien à propos sur son dessein, & parlant des affaires de la Cour les moins communes : Hé bien, Mademoiselle, lui dit-il, Votre Altesse Royale veut-elle être toûjours particuliere, & ne jamais faire de commerce avec la Cour ? est-il possible que la Cour du monde la plus florissante n'ait rien qui vous puisse plaire ? on y voit des gens qui y viennent incessamment des quatre coins de la terre, pour voir la majesté & la magnificence du Louvre, & pour y admirer notre incomparable Monarque avec toute sa Maison Royale, qui est sans doute la plus

plus belle & la plus charmante qu'il y ait dans l'Univers ? Eſt-il poſſible, encore une fois, Mademoiſelle, que tout cela joint à la délicateſſe des eſprits qui y ſont ſans nombre, n'ait pas de quoi attirer Votre Alteſſe Royale ? Il eſt vrai, Mademoiſelle, que Votre Alteſſe R. a ſeule l'avantage d'être à la Cour ſans ſortir de chez elle ; & vous pouvez, en ôtant le plus bel ornement de la Cour du Louvre, je veux dire, en la privant de la préſence de Votre Royale Perſonne, vous pouvez en compoſer ſeule une toute entiere au Luxembourg ou ailleurs où Votre Alteſſe Royale ſera. Vous voulez donc rire, Monſieur de Lauzun, répondit Mademoiſelle, & votre eſprit toûjours galant veut enfin me faire part de ſes galanteries ? Ah, Mademoiſelle, repartit Monſieur de Lauzun, à Dieu ne plaiſe que je ſorte jamais du reſpect que je dois à Votre Alteſſe Royale. Je ſai trop comme je dois parler à des perſonnes de

votre rang pour manquer jamais à mon devoir ; & ce que je prends la liberté de vous dire, n'est qu'un foible effet du zele que j'ai eu toute ma vie, & que je sens augmenter à tous momens pour le service de Votre Altesse Royale. Oui, Mademoiselle, poursuivit-il, j'ai un desir, mais un desir que je ne puis exprimer, de vous voir Maîtresse de tout l'Univers, & si j'étois assez heureux pour y pouvoir contribuer quelque chose, ma vie seroit le moindre don que je voudrois pouvoir faire pour cela; tant il est vrai, Mademoiselle, que je veux désormais m'attacher aux intérêts de Votre Altesse Royale. Ah, Monsieur de Lauzun, répondit Mademoiselle, vous êtes trop généreux, & vous me comblez de civilités : je souhaiterois être en état de vous témoigner ma reconnoissance ; mais comme mes sentimens sont hors du commun, & très-rares dans le siecle où nous sommes, il faudroit être quelque chose de plus

que je ne ſuis pour pouvoir dignement les reconnoître. Souvenez-vous au moins que je conſerverai toute ma vie le ſouvenir de vos bons & généreux ſouhaits. Ce n'eſt pas, dit Monſieur de Lauzun, une reconnoiſſance intéreſſée du côté des biens de la fortune, qui me fait parler ainſi, Mademoiſelle: Votre Royale Perſonne en eſt le ſeul motif, & la cauſe m'en paroît ſi glorieuſe & ſi juſte, que je ſerai toûjours prêt à toutes ſortes d'évenemens pour tenir ma parole. Mais, Monſieur, de Lauzun, dit Mademoiſelle, que voulez-vous que je faſſe pour vous, après une ſi noble & ſi généreuſe déclaration ? Quoi! ſera-t-il dit qu'un Gentilhomme aura par ſes hauts ſentimens, mis une Princeſſe de ma qualité dans l'impoſſibilté de lui pouvoir répondre ? Ha, de grace, contentez-vous de ce que je vous ai dit ſans me preſſer davantage ; & attendez du tems & de la fortune quelque choſe de mieux, & vous ſouve-

nez

nez fur-tout de votre parole ; & fi vous ne l'oubliez pas, je m'en fouviendrai. Non certainement, Mademoifelle, dit Monfieur le Comte de Lauzun, je ne l'oublierai pas ; & lorfque Votre Alteffe Royale, me fera la grace de m'en demander des preuves, elle verra de quelle maniere je fai exécuter ce que j'ai une fois réfolu. Et pour mieux lui marquer ma fincerité, je vais dès à préfent lui donner le moyen de m'éprouver. Vous favez, Mademoifelle, que je fuis affez heureux pour être bien dans l'efprit de mon Roi, & qu'il fe paffe peu de chofes à la Cour, que je ne fache des premiers : de façon, Mademoifelle, que je prétends, fi vous m'honorez de votre confidence, vous inftruire de tout. Je ne vous parle point de fecret, Votre Alteffe Royale n'a jamais manqué de prudence dans les occafions les plus preffantes, ainfi j'ai lieu de m'affûrer là-deffus. Enfin, Mademoifelle, vous êtes aimée du Roi, &

le ferez encore davantage, si vous voulez témoigner quelque empressement pour lui, vous serez de sa table, & la premiere dans tous ses plaisirs. Le Roi sera ravi de vous posséder, vous êtes une Princesse à marier indubitablement, Sa Majesté ne manquera point à vous pourvoir selon votre rang, s'il ne peut suivant votre mérite. Pour ce qui est de moi, Mademoiselle, Votre Altesse Royale peut compter là-dessus, comme sur une personne qui lui est entierement dévoüée. Et je vous proteste, Mademoiselle, que je ne laisserai jamais passer un moment où il s'agira de votre intérêt, sans faire tout ce qui me sera possible, soit vers le Roi, ou bien ailleurs: & j'espere même que Votre Altesse Royale s'appercevra bien-tôt de mes soins pour elle.

Cet heureux commencement ne peut promettre à Monsieur le Comte de Lauzun qu'une belle & glorieuse fin; il parle à Mademoiselle de savoir

des

des secrets, de confidence, de plaisirs, & enfin il touche en passant la corde du mariage. Ce furent de grandes choses pour cette Princesse, & celui qui les disoit y ajoûta tant d'éloquence & d'agrément, qu'elle ne put résister à tant d'ennemis qui l'attaquoient à la fois, de façon qu'ayant écouté fort attentivement Monsieur de Lauzun, cette Princesse y prit tant de plaisir, qu'enfin elle se rendit à un discours si doux & qui la flattoit si agréablement. Le premier témoignage qu'en reçut Monsieur le Comte de Lauzun, fut par sa parole en cette maniere. Hé bien, Comte de Lauzun, que faut-il donc faire ? Je suis prête à faire ce que vous me dites ; mais le moyen ? C'est, Mademoiselle, répondit-il d'abord, qu'il faut qu'auparavant vous fassiez une confidence particuliere avec quelqu'un, sur qui vous pourrez vous fier. Mais où prendre, répliqua Mademoiselle en soûriant, quelque personne, sur qui l'on se puisse

affûrer ? Mademoifelle, répondit Monfieur de Lauzun, que je ferois heureux fi Votre Alteffe Royale trouvoit en moi fur qui s'affûrer : Ha que je ferois fidele ! Oui, Mademoifelle, fi ce bonheur m'arrivoit, je me facrifierois plûtôt que de manquer de fidelité. Et de plus, après que Votre Alteffe auroit commencé à fe fier à moi, elle feroit affûrée de n'ignorer pas ce qui fe feroit ou diroit jufques dans le Cabinet du Roi, foit qu'elle fût à la Cour ou non. Et bien, Monfieur de Lauzun, dit Mademoifelle, continuant à foûrire, je fuis refolue, puifque vous dites qu'il le faut, pour mieux faire, à me choifir un confident à qui je découvrirai ma penfée fort ingénuement, pour l'obliger à en faire de même. Mais auffi il peut bien s'attendre que fi je viens à découvrir qu'il me fourbe, il en fera tôt ou tard puni ; & au contraire, s'il agit en galant homme, il fera mieux récompenfé qu'il n'ofe peut-être efpérer,

rer. Quoi, Mademoiselle, repartit Monsieur de Lauzun, après la charmante parole que Votre Altesse Royale vient de prononcer, se trouveroit-il bien un courage assez lâche pour manquer à son devoir ? Ha, cela ne se peut, Mademoiselle, & le Ciel est trop juste pour permettre une si noire injustice. Que si par un malheureux hasard cela arrivoit, la grace que je demande dès à présent à Votre Altesse Royale, c'est qu'elle me permette d'espérer de servir d'instrument pour punir un si horrible crime, ou de demeurer dans une si glorieuse entreprise. Et bien vous serez plainement satisfait, Monsieur de Lauzun, dit Mademoiselle, si cela est capable de vous satisfaire, & vous seul punirez ce coupable, du moins s'il le devient. Mais aussi ne prétendez pas avoir lieu de révoquer votre parole; car ce n'est pas à des personnes de mon rang à qui l'on doit promettre plus qu'on n'a dessein de tenir. Oui, Ma-

demoiſelle, je vous la tiendrai cette parole, répondit Monſieur de Lauzun, ou j'y finirai ma vie. Mais ſi dans le choix que je fais pour mon confident, vous y trouviez un véritable ami, ou un parent proche ou allié, enfin quelqu'un que vous aimaſſiez plus que vous même, que feriez vous en cette rencontre, car il eſt bon de vous expliquer ſur toutes choſes, afin que vous ne prétendiez point de ſurpriſe ? Ha, Mademoiſelle, Votre Alteſſe Royale fait tort à mon courage, s'il m'eſt permis de lui parler ainſi avec tout le reſpect que je lui dois, & mon devoir m'eſt plus cher que parens & amis, de même que la vie ne m'eſt rien en comparaiſon de mon honneur. Mais enfin, Mademoiſelle, continua notre incomparable Comte, ne m'eſt-il point permis de demander, quel eſt cet heureux homme, contre lequel Votre Alteſſe Royale ſemble avoir pris plaiſir de m'animer, comme ſi j'avois une armée nom-
breu-

breuse à combattre? Comme l'ennemi, dit Mademoiselle, que vous aurez en tête, si l'on me trahit, est puissant & fort en effet, quoique petit en apparence, j'ai été bien aise de savoir, si vous ne chanceleriez point à m'entendre parler. Moi chanceler! Mademoiselle, reprit Monsieur de Lauzun, vous me verrez toûjours ferme & inébranlable. Je suis pourtant assûrée, dit Mademoiselle, que son seul nom vous y fera songer plus d'une fois, & peut-être sera-t-il assez fort pour vous fairé repentir de tout ce que vous avez avancé sur ce chapitre. Moi repentir! Mademoiselle, répondit Monsieur de Lauzun: toute la terre ni la mort même n'est pas capable de me faire dédire, & quand toutes les Puissances s'armeroient pour ma perte, je les verrai venir avec un courage intrépide, sans rien diminuer de mon généreux dessein. Sur quoi Mademoiselle lui parla en cette façon: Préparez-vous donc

à deux choſes, ou à vous dédire, ou à vous punir vous-même de ce crime ſi noir que vous vouliez punir ſur un autre, ſi vous êtes aſſez malheureux pour en être jamais coupable ; car c'eſt ſur vous ſeul que je veux me confier, je n'en connois point de plus capable, ni qui s'en puiſſe mieux acquitter : conſultez-vous bien avant que de vous engager ; & voyez ſi vous êtes diſpoſé à me ſervir fidelement. Oui, Mademoiſelle, dit Monſieur le Comte de Lauzun, je ſuis diſpoſé à tout ce qu'il faudra faire pour votre ſervice. Et puiſque Votre Alteſſe Royale me fait l'honneur de me préferer à mille autres qui le méritent mieux que moi ; je lui proteſte de ne manquer jamais de parole.

Monſieur le Comte de Lauzun n'eut pas plutôt pris congé de Mademoiſelle, qu'il commença à rêver ſur l'heureux ſuccès de ſon entrepriſe ; enfin il pouvoit ſe vanter d'avoir aſſez bien réuſſi pour une ſimple tentative : auſſi

ne manqua-t-il point à exécuter de point en point, ce qu'il avoit promis à cette Princesse, qui d'ailleurs n'étoit pas moins aise de s'être assûrée d'une personne, qui seule lui pouvoit donner des nouvelles assûrées de tout ce qui se passoit à la Cour. Elle voyoit que cette personne s'étoit entierement attachée à elle, & qu'elle prenoit un soin particulier de l'informer de tout ce qu'il y avoit de plus secret. Enfin, cette Princesse étoit dans une joie qu'elle ne pouvoit presque contenir.

Quelque tems se passa de cette sorte, & Monsieur de Lauzun qui poursuivoit toûjours sa pointe & qui continuoit toûjours à redoubler ses soins auprès d'elle, connut enfin qu'il étoit assez bien dans son esprit, pour espérer d'y pouvoir un jour être mieux, si le sort lui étoit toûjours autant favorable qu'il avoit été, & c'étoit le succès qui l'animoit toûjours.

Un jour qu'il venoit un peu plus

matin qu'à ſon ordinaire, ſoit par haſard ou de deſſein formé, ou bien qu'il eût effectivement quelque nouveauté à apprendre à Mademoiſelle, il n'eut pas plutôt monté l'eſcalier, qu'ayant auſſi-tôt traverſé juſqu'à la chambre de cette Princeſſe, il ſe prépara pour y entrer comme il avoit accoûtumé, & pour cet effet, ayant entr'ouvert la porte, il apperçut cette Princeſſe devant ſon miroir, ayant la gorge découverte. D'abord il ſe retira, il referma la porte, le reſpect ne lui permettant pas d'avancer plus avant. Mademoiſelle qui entrevit quelqu'un, & qui entendit la porte ſe fermer, cria aſſez haut, & demanda avec beaucoup d'empreſſement qui c'étoit; & dans le tems qu'on y alla voir, elle demanda, n'eſt-ce point Monſieur de Lauzun? la perſonne qui y étoit allée voir, lui répondit qu'oui. Qu'il entre, s'écria cette Princeſſe, par pluſieurs fois. Dans ce même tems Monſieur de Lauzun étant entré,

tré, & ayant fait une profonde révérence, Mademoiselle lui dit : Hé pourquoi, Monsieur, n'entrez-vous pas sans faire toutes ces cérémonies? Quoi, poursuivit cette Princesse en soûpirant, est-ce par la fuite que l'on fait sa cour auprès des Dames? Mademoiselle, répondit-il, j'ai su jusques aujourd'hui ce que l'on doit aux Dames du commun : mais je n'ai jamais pû apprendre tout ce que je dois aux personnes Royales, ou si je l'ai su, je l'ai oublié depuis peu. Mais qu'est-ce que vous voulez dire, lui dit Mademoiselle? ce que je veux dire, Mademoiselle, répondit Monsieur de Lauzun? quoi, Votre Altesse Royale, voudroit-elle bien qu'en perdant le respect que je lui dois, je vinsse encore m'exposer à un combat où je prévois ma perte toute entiere? Mais encore une fois, qu'est-ce donc que vous voulez dire, lui dit-elle en soûriant, je ne comprends rien en vos discours, expliquez-vous mieux si vous voulez

que je vous entende ? Ha, Mademoiselle, repartit Monsieur de Lauzun, je crains de ne m'expliquer que trop pour mon malheur. Si toutefois Votre Altesse Royale feint de ne me point entendre, je m'en expliquerai plus ouvertement, quand elle m'en donnera la permission. Je serois fort aise que ce fût présentement, reprit Mademoiselle, continuant son soûris. Puisque Votre Altesse Royale me le commande, dit Monsieur de Lauzun, il faut lui obéir. A l'ouverture de la porte de votre chambre, commença-t-il, je n'ai pas eu si-tôt fait le premier pas, que le premier objet qui s'est présenté à mes yeux, a été Votre Royale Personne, mais dans un état si éclatant, que jamais mes yeux n'ont été si surpris, & cette surprise ou la crainte de manquer de respect, ou de faire naufrage, m'ont fait retirer avec la derniere précipitation. J'aime les belles choses autant que qui que ce soit. Aussi, Mademoi-

selle

ſelle à l'entrée de votre chambre j'ai apperçû, quoique de loin, comme un rayon du brillant éclat de Votre Royale Perſonne : je veux dire, Mademoiſelle, Votre Alteſſe Royale, ſur qui les graces & les beautés enſemble faiſoient un aſſemblage de tout ce qui peut flatter la vûe. Car quoique vous ſoyez toûjours charmante, la blancheur des lis que vous cachez ſous du fil ou de la ſoie, cette gorge admirable, ce ſein de neige, dont vous n'avez pas pû me dérober la vûe, tout cela joint à la majeſté ſans égale de votre taille, auroit produit ſur moi les mêmes effets, que ſur les plus grands Princes du monde. Je n'aurois pû voir tant de merveilles enſemble, ſans les vouloir conſidérer attentivement. Je ſai que la conſidération des belles choſes donne du plaiſir, que le plaiſir allume le déſir, & enfin que le déſir n'aboutit qu'à la joüiſſance. En un mot, je n'aurois jamais pû éviter ce charme, qui par

con-

conféquent auroit fait mon malheur. Hélas ! je reconnois bien aujourd'hui, que c'eft une belle & avantageufe qualité que celle de Roi ou de Souverain, puifqu'il n'appartient qu'à eux feuls d'afpirer fans crime à la poffeffion de ces belles chofes. Oui je foûtiens, Mademoifelle, que celui qui peut légitimement afpirer après ces beautés de Votre Alteffe Royale, celui-là eft fans doute le plus heureux homme du monde. A plus forte raifon le bonheur de celui qui les poffedera, fera encore plus grand. Je n'en attendois pas moins de vous, Monfieur de Lauzun, dit Mademoifelle, & je m'imaginois bien que la feinte que vous avez faite à la porte de ma chambre, fe termineroit enfin par la galanterie du monde la mieux inventée & la mieux conduite. Ha, Mademoifelle, reprit Monfieur de Lauzun, que Votre Alteffe Royale juge mal de moi fi elle a cette penfée ! le refpect que je dois avoir pour elle, & le vœu que j'ai

fait

fait de finir ma vie pour son service, ne me feront jamais déguiser ma pensée : je publierai à toute la terre quand il en sera besoin, ce que je viens d'avancer. Vous croyez donc, Monsieur, répondit Mademoiselle, qu'il n'y a que les Rois & les Souverains qui puissent prétendre légitimement à la possession des belles choses ? Quoi, ne savez-vous pas que c'est le seul mérite qui doit avoir cette prétention, & que le sang ni le rang même n'augmente point le prix d'une personne, si elle n'a que cela pour partage ? Vous savez qu'il y en a une infinité qui sans le secours de la naissance ni du sang, se sont mis en état eux-mêmes de pouvoir aspirer à tout ce qu'il y a de plus grand, & cela par leur propre mérite. Et je puis avancer sans feinte, que Monsieur le Comte de Lauzun, autrement Monsieur de Peguillin, en est un des premiers, & que sa vertu le distinguant du commun des hommes, cette même vertu

le

le peut élever avec justice à quelque chose d'extraordinaire. Je ne veux pas vous en dire davantage : mais je sai bien que si vous saviez de quelle façon vous êtes dans mon esprit, vous n'auriez pas sujet d'envier un autre rang que celui où vous êtes, s'il est vrai que vous comptiez mon estime pour quelque chose pour vous. Ha, Mademoiselle, répondit Monsieur de Lauzun, que je suis heureux d'avoir l'honneur de vous avoir plû ! Mais que je suis doublement heureux d'avoir quelque part dans votre estime. Oui, Mademoiselle, puisque Votre Altesse Royale a eu la bonté de m'annoncer un si grand bonheur, souffrez, de grace, que je me laisse aller aux doux transports que me cause la joie que je ressens, & que mon ame vous fasse connoître par quelque puissant effort, l'extase dans laquelle vos dernieres paroles l'ont mise. Car s'il est vrai, comme il n'en faut point douter, que votre ame soit sincere, n'ai-

je pas raiſon de m'eſtimer le plus fortuné de tous les hommes? Et qu'eſt-ce que je pourrois faire pour reconnoître tant d'obligations que j'ai à Votre Alteſſe Royale, puiſque je ſuis aſſez malheureux pour ne pouvoir donner que des ſouhaits, mais des ſouhaits inutiles, qui ne pourront jamais m'acquitter de la moindre de vos bontés? Je ne vous demande rien, lui dit Mademoiſelle, ſinon la continuation de ces mêmes ſouhaits, & l'exécution ſi l'occaſion s'en préſente. Oui, Mademoiſelle, répondit Monſieur de Lauzun, je ſouhaiterai, j'entreprendrai, & j'exécuterai tout pour le ſervice de Votre Alteſſe Royale juſques au dernier ſoûpir.

Voilà une belle avance pour notre nouvel Amant, & à mon avis, jamais on ne conduiſit une entrepriſe ſi douteuſe & ſi hardie avec tant de ſuccès: auſſi fut-ce une douce amorce pour lui, que cette derniere converſation, où il trouva tout ſujet d'eſpé-

rer.

rer. Et ce fut ce qui l'enhardit de pousser sa fortune à bout.

Il passa quelque tems dans cet état, à toûjours rendre ses soins avec plus d'assiduité qu'à l'ordinaire à Mademoiselle. Et à mesure qu'il remarquoit que cette Princesse prenoit plaisir à le souffrir, il ne manquoit pas aussi de faire tout ce qu'un bel esprit est capable de faire pour se maintenir dans ses bonnes graces. Et il en avoit toûjours l'occasion en main, par cent belles choses que son génie lui fournissoit: & dans tous les entretiens qu'il avoit avec cette Princesse, il faisoit paroître tant de respect en toutes ses actions, & un certain enjoüement dans son humeur, qu'enfin tout cela joint à la vivacité de son esprit & à la force de son raisonnement, tout cela, dis-je, étoit trop puissant pour y résister. Aussi Mademoiselle qui mieux que qui que ce soit, avoit un esprit capable de juger de ces choses, y trouvoit trop de quoi se plaire,

pour

pour n'y pas prendre plaisir, & par conséquent pour se pouvoir défendre. Elle étoit même ravie quand elle le voyoit entrer chez elle, parce qu'elle le regardoit déja comme une conquête assûrée, & elle auroit quitté toutes choses pour avoir sa conversation, ne trouvant rien où elle eût un si agréable divertissement. Ils en étoient là, lorsque Monsieur le Comte de Lauzun devenant de jour en jour plus hardi & plus familier avec Mademoiselle, à mesure qu'il en devenoit amoureux, il s'avise d'une invention pour savoir si son bonheur étoit vrai ou faux, s'il en étoit l'ombre ou le corps. Et c'est un coup assez extraordinaire, comme vous allez voir, mais qui lui réussit merveilleusement bien, puisqu'il s'assûra de son entier bonheur.

Un jour qu'il étoit avec cette Princesse, car il ne la quittoit que le moins qu'il pouvoit, & s'il témoignoit de l'empressement pour y demeurer

meurer, Mademoiselle n'en montroit guere moins pour le retenir. Il étoit donc un jour avec elle, où après un assez long entretien, il témoigna à cette Princesse qu'il avoit quelque chose de particulier à lui dire. Mademoiselle qui n'eut pas de peine à le reconnoître, le tira à part, & lui ayant dit qu'elle étoit prête à l'écouter s'il avoit quelque chose à lui dire. Il est vrai, répondit Monsieur de Lauzun à Mademoiselle, que j'ai une grace à demander à Votre Altesse Royale: mais je n'ose pas le faire sans sa permission. Il y a long-tems que vous l'avez toute entiere, Monsieur, dit Mademoiselle: Vous n'avez qu'à parler & demander hardiment tout ce qui dépend de moi, & vous assûrer en même tems de tout. Quoique Votre Altesse Royale ait assez de bonté pour m'accorder ma demande, poursuivit Monsieur de Lauzun, il n'est pas juste que j'en abuse. Et si tout autre motif que celui de vos intérêts me

fai-

faiſoit agir, je ſerois ſans doute moins hardi & plus circonſpect. Que ce ſoit votre intérêt ou le mien, dit Mademoiſelle, tout m'eſt égal, parlez ſeulement avec aſſûrance d'obtenir tout ce que vous demanderez. Monſieur le Comte de Lauzun répondit à ces diſcours ſi obligeans de Mademoiſelle par une profonde révérence, & pourſuivit après en cette maniere: Il y a déja quelques jours, Mademoiſelle, que je me ſuis mis en tête que Votre Alteſſe Royale doit être bien-tôt mariée; & cette penſée s'eſt ſi fort imprimée dans mon eſprit, que je me la repréſente comme un préſage aſſûré, ou pour mieux m'exprimer, comme une choſe faite, & la créance que j'y donne, & la joie que je m'en promets, m'ont forcé à prendre la liberté de vous faire une très-humble priere: c'eſt, Mademoiſelle, que comme c'eſt une choſe infaillible ſelon toutes les apparences, puiſque les plus grands du monde ont aſpiré à ce haut

haut bonheur; que votre renommée à publié partout le pouvoir de vos charmes, de maniere que parmi tous ceux qui ont appris les merveilles de votre vie, il y en a peu, ou pour mieux dire, il n'y en a point dont l'esprit n'ait été agréablement surpris, & qui ne soûpirent poûr vous; qu'ainsi dans cette foule de soûpirans, il ne se peut, à moins que le Ciel ne voulût se rendre coupable de la derniere injustice, que vous ne soyez un jour à quelqu'un, & je sai que ce sera bientôt: car enfin je ne saurois faire sortir cette pensée de mon esprit, & mon imagination en est tellement préoccupée, qu'à tous momens, & même dans le peu de repos que je prends, je n'en suis pas exempt. Il y a déja long-tems que je ne rêve à autre chose, de façon, Mademoiselle, que la grace que je demande à Votre Altesse Royale, c'est que comme elle m'a si souvent honoré de sa confidence, il me soit permis d'en espérer une seconde.

feconde. Alors Mademoifelle, en le regardant d'un air doux & fincere, répondit en ces paroles : Il eft bien vrai, Monfieur, que depuis qu'on a une fois choifi quelqu'un pour confident en une chofe, ce feroit démentir fon choix, que de ne lui pas confier tout fans réferve. Pour moi, qui ne prétends pas démentir le mien, je veux vous faire l'unique dépofitaire de mes penfées les plus fecretes. Que fi par hafard je manque de prudence en parlant, fouvenez-vous qu'en qualité d'homme d'honneur comme vous êtes, vous êtes obligé par toutes fortes de raifons à en avoir pour garder le fecret, & qu'il n'y a pas moins de fcience à fe favoir taire, qu'il y en a à bien parler. A propos, dites-moi donc ce que vous me demandez, je ne vous parle point de vos galanteries, je fouffre même, pour l'eftime que j'ai pour vous, que vous m'en difiez toûjours quelques-unes en paffant, parce que je fai bien qu'un ef-
prit

prit galant & de Cour comme le vôtre, ne sauroit s'en passer. Il n'y a que vous, Monsieur, qui soit capable de cajoller de si bonne grace, jusques à vouloir faire passer une simple pensée pour une chose inébranlable & assûrée, lors même qu'elle n'est qu'imaginaire. Mais, Mademoiselle, répliqua Monsieur de Lauzun, de grace que dites-vous? Vous croyez donc que je n'ai pas seulement pensé ce que je viens de vous dire? que si V. A. Royale pouvoir lire jusques au fond de mon cœur, elle verroit bien la vérité de la chose, & je m'assûre qu'elle n'auroit pas lieu de douter de moi comme elle fait. Et pour faire voir à Votre Altesse Royale, que je suis persuadé de ce que je viens d'alleguer, c'est qu'assûrément elle en verra bientôt les effets; & si mes vœux sont exaucés, le tems en sera court. Et je demande à Votre Altesse Royale, comme ce sera une chose que tout le monde saura tôt ou tard, que je sois
le

le premier qui ait l'honneur de l'apprendre. Quoi? interrompit la Princesse. Celui, pourſuivit Monſieur de Lauzun, pour qui de tous vos ſoûpirans, Votre Alteſſe Royale aura plus de penchant ſoit de ceux de la Cour, ou bien hors du Royaume, tout le monde le ſaura un jour, & l'apprendra avec un plaiſir extrème. Et comme je ſuis infiniment plus à vous que le reſte des hommes, c'eſt par cette ſeule raiſon que je demande la préférence à Votre Alteſſe Royale, afin que votre belle bouche m'ayant annoncé celui qu'entre les hommes elle veut rendre le plus heureux, je ſois le premier auſſi à vous en féliciter, & à vous en témoigner la joie que j'aurai quand je verrai approcher le moment qui vous doit donner celui que vous aurez honoré de votre choix, & que vous aurez trouvé digne de votre affection. Il finit ces derniers mots par un profond ſoûpir, que Mademoiſelle ne laiſſa pas paſſer

ſans le remarquer ; car elle l'obſervoit de trop près pour perdre la moindre de ſes actions. Mais Monſieur de Lauzun, dit Mademoiſelle, d'où vient que vous ſoûpirez ? Vous me prédites de ſi belles choſes, cependant vous les finiſſez par un grand ſoûpir. Et où eſt donc cette joie que vous vous en promettez ? Il me ſemble que ce n'eſt pas en ſoûpirant que l'on exprime de la joie & du plaiſir. Comment voulez-vous donc, pourſuivit cette Princeſſe en ſoûriant, que j'explique ceci ? Ha, Mademoiſelle, répondit-il, un eſprit auſſi intelligent comme eſt le vôtre n'aura pas bien de la peine à donner une application juſte à cette action, ſur-tout quand elle ſe ſouviendra que c'eſt après les choſes que l'on deſire ardemment, que l'on ſoûpire. Il eſt vrai, répondit Mademoiſelle : mais auſſi vous n'ignorez pas que les ſoûpirs ne ſont pas moins les effets de la crainte, que de la joie & du deſir. Ainſi un cœur qui pouſſe

des

des ſoûpirs, embarraſſe fort un eſprit à faire la différence, pour ſavoir connoître leur véritable cauſe; car je n'en ai jamais oui que d'une même façon, & ſur un même ton. Je vois bien, Mademoiſelle, dit Monſieur de Lauzun, que Votre Alteſſe Royale veut ſe divertir: mais enfin, que répond-t-elle à ma demande? Vous ſeriez bien trompé dans votre attente, interrompit la Princeſſe, ſi c'étoit le refus. Mais puiſque je me ſuis engagée, je veux vous tenir ma parole. Je vous aſſûre que je vous la tiendrai ponctuellement, & je vous dirai au vrai celui que j'aimerois le plus de tous ceux que je croirai pouvoir aſpirer à moi. Mais quand ſera-ce, Mademoiſelle, répondit Monſieur de Lauzun avec un tranſport & un empreſſement inconcevable? La Princeſſe qui en devinoit ſans doute la cauſe, quoiqu'elle ne le témoignât pas ouvertement, & qui même faiſoit paroître au dehors une partie de

la joie qu'elle en avoit au fond du cœur, lui dit toûjours en soûriant, que ce seroit dans trois mois. Ha, Mademoiselle, que ce tems va être long pour moi, repartit notre Amant, & qu'il va mettre ma patience à une rude épreuve? Mais n'importe, continua-t-il, il faut attendre, puisque Votre Altesse Royale le veut.

Voilà le premier progrès de ce moyen qu'il a inventé, pour savoir si c'étoit tout de bon qu'il devoit espérer ou non. Vous en verrez la fin par la suite & par l'effet qui succéda.

Peu de tems après l'on parla du voyage de Flandres, & Monsieur le Comte de Lauzun qui ne songeoit qu'à plaire à Mademoiselle, & qui ne s'appliquoit qu'à en chercher les moyens, mais tout cela avec honneur, & sans perdre un moment de vûe ce qu'il devoit au Roi son Maître; étoit presque toûjours chez cette Princesse, ou avec elle, quand elle étoit au Louvre. Et sur-tout il ne man-

manquoit jamais de nouvelles, & il les débitoit avec tant de grace, que quoiqu'il les dit le dernier, & qu'il y mêlât des choses sérieuses, là où il falloit une grande présence d'esprit, une solidité de jugement toute particuliere : néantmoins la maniere aisée avec laquelle il racontoit ces nouvelles, & mille choses agréables qu'il y ajoûtoit, leur donnoit un nouveau lustre, & faisoit connoître à cette Princesse, qu'il n'étoit pas tout-à-fait indigne de son attention. Aussi peut-on dire qu'il est seul capable d'entretenir agréablement quelque belle compagnie que ce soit. Enfin, on peut tirer une conséquence infaillible de ce que j'ai dit, puisqu'il rendit captif l'esprit du monde le plus fin que l'on voye dans tout son sexe. Comme il n'est point de plus fâcheux obstacle à un Amant qui veut s'établir dans l'esprit de l'objet qu'il aime que l'éloignement & la privation de la vûe : cette absence & cet

éloignement ſont beaucoup plus à craindre l'orſqu'on a quelque heureux commencement, parce qu'il n'eſt pas ſeulement beſoin de s'inſinuer dans un cœur que l'on veut réduire entierement, mais encore il eſt néceſſaire de ne point lâcher priſe, que l'on ne s'en voye abſolument le maître. Nous en avons même vû qui avoient tous les avantages, & qui ſe les conſervoient par leur patience, à qui il eſt arrivé, que de paiſibles poſſeſſeurs qu'ils étoient, ils ont à la fin perdu & l'objet & les eſpérances, & ſouvent même le ſouvenir pour s'être abſentés. Monſieur le Comte de Lauzun avoit tròp de prévoyance pour ignorer toutes ces choſes, & il avoit témoigné trop de conduite juſques à ce moment, pour en manquer à l'avenir: auſſi trouva-t-il le ſecret d'éviter un ſi funeſte & dangereux accident.

Notre incomparable Amant voyant donc qu'il étoit obligé de ſuivre le

Roi par tout où il iroit, & par conséquent contraint de quitter son entreprise qu'il voyoit déja si avancée, il s'avisa de faire en sorte que Mademoiselle fît le voyage avec la Cour. Je parle du voyage de Flandre que le Roi fit en 1671. & pour cet effet il se servit de deux moyens qu'il tenoit pour assûrés, comme il arriva. Le premier moyen dont il se servit fut vers Mademoiselle, qu'il alla voir un jour. Il ne manqua pas d'abord de dire tout ce qui le pouvoit faire tomber sur ce discours. Ayant enfin trouvé lieu de le faire, il dit à cette Princesse : Il ne faut pas demander, Mademoiselle, si Vôtre Altesse Royale sera du voyage de Flandre, la chose est trop juste & raisonnable pour en douter. Moi, dit Mademoiselle, j'en serai si le Roi le veut, autrement je ne m'en soucie pas beaucoup. Que dites-vous, Mademoiselle, répondit-il? vraiment le Roi ne le désire que de reste, & je suis assûré qu'il

s'y attend. Je n'irai pourtant point sans qu'il me le dise, repartit la Princesse. Je sai bien, poursuivit notre Comte, que la Cour est par-tout où vous êtes, & que toute autre vous peut sans injustice paroître indifférente. Mais, s'il m'est permis de dire ma pensée avec tout le respect que je dois à Votre Alresse Royale, vous ne pouvez pas vous dispenser de ce voyage, sans vous opposer en quelque maniere au dessein que le Roi a de paroître en ce Pays-là avec le plus d'éclat qu'il lui sera possible: parce que Votre Altesse Royale faisant un des plus beaux & des plus glorieux ornemens de la Cour, vous ne pouvez vous en séparer sans la priver de la plus belle partie de son éclat. D'ailleurs, je sai que Votre Altesse Royale est trop considérée du Roi, pour permettre, à moins que vous ne le vouliez absolument, que vous restiez; & je suis persuadé que vous aimez trop le Roi pour tromper ses espé-
ran-

rances, car assûrément il s'y attend. Vous direz & croirez tout ce qu'il vous plaira, Monsieur de Lauzun, dit Mademoiselle : mais je puis vous assûrer que je n'irai point sans ordre. Et bien, Mademoiselle, répondit Monsieur de Lauzun, s'il ne faut que cela, je suis assûré que mes souhaits seront accomplis, & que Votre Altesse Royale verra la Flandre. Il prit congé là-dessus de Mademoisellle, & dit en soûriant au sortir de la chambre de cette Princesse : Je m'en vais demander un ordre au Roi, ce n'est pourtant pas celui de Saint Michel, ni celui du Saint Esprit. Quel peut-il donc être, dit Mademoiselle, avec un soûris ? nous n'en avons point d'autre en France, hors celui de Malte : mais je ne crois pas que vous songiez à celui-là. Votre Altesse Royale a raison, dit Monsieur de Lauzun, qui s'étoit arrêté à la porte de la chambre de cette Princesse pour lui répondre. L'ordre, poursuivit-il, que je vais

demander au Roi m'eſt infiniment plus cher & plus agréable que tous ceux que Votre Alteſſe Royale vient de nommer. Mais quel eſt-il donc, continua Mademoiſelle, en s'approchant de lui, & continuant ſon ſoûris, ne peut-on point le ſavoir? Et comme je me promets de l'obtenir, dit notre Comte, Votre Alteſſe ſera la premiere à qui je le dirai. Mais vous reverra-t-on bien-tôt Monſieur, dit Mademoiſelle? Oui, Mademoiſelle, & plutôt que vous ne penſez, & avec de bonnes nouvelles. Et ayant fait une profonde révérence, il s'en alla tout droit vers le Roi, à qui il demanda après pluſieurs diſcours, ſi Mademoiſelle ne ſeroit point du voyage. Le Roi lui répondit qu'elle en ſeroit ſi elle vouloit. Ha, Sire, pourſuivit notre amoureux Comte, vous ſavez que les Princes, & ſur-tout les Princeſſes du Sang, ne marchent pas ſans ordre; ainſi Mademoiſelle n'y ſongera pas aſſûrément d'elle-même, &

puis

puis il eſt important qu'elle en ſoit, afin de tenir compagnie à la Reine. Il n'y a perſonne à la Cour, qui faſſe tant d'honneur à Sa Majeſté, comme étant la premiere Princeſſe du Sang, & celle qui eſt en état & par ſes biens, & par toutes ſortes de raiſons de paroître avec plus d'éclat & de pompe. Ainſi Votre Majeſté aura égard, s'il lui plaît, qu'il eſt de conſéquence que Mademoiſelle ne quitte point la Reine, qui ſans doute ne ſeroit pas bien-aiſe de faire ce voyage, ſans avoir avec elle cette Princeſſe. Je ſai, Sire, que Mademoiſelle ne peut rien réſoudre d'elle même, par le profond reſpect qu'elle a pour Votre Majeſté. Il ſeroit fâcheux que cette Princeſſe fût obligée de partir, ſans avoir eu le tems qu'il faut aux perſonnes de ſon rang pour ſe préparer, parce qu'il faudra ſans doute faire les choſes d'un air proportionné à la qualité & au déſir qu'elle a de ſatisfaire pleinement au deſſein de Votre Majeſté.

Vous n'avez donc, Sire, qu'à lui faire ſavoir vos ordres par quelqu'un, & je ſuis aſſûré que la ſoûmiſſion qu'elle m'a toûjours témoignée pour vos volontés, les lui fera recevoir avec joie, Et j'oſe avancer même que ſi Votre Majeſté paroît ſans cette Princeſſe, elle en ſeroit inconſolable, tant elle eſt attachée à ſes intérêts. Allez-vous-en donc lui dire, dit le Roi, que je la prie de ſe tenir prête pour accompagner la Reine à ſon voyage, & que je lui en témoignerai ma gratitude. Il ne fallut pas dire deux fois pour faire partir Monſieur de Lauzun, qui voyant tous ſes deſſeins ſi heureuſement réuſſir, ſi heureuſement, dis-je, pour ne pas s'éloigner de Mademoiſelle, partit ſur l'heure ſans s'arrêter un moment. Il s'en alla chez cette Princeſſe, qui le voyant entrer en ſa chambre avec un viſage gai, & qui marquoit un eſprir content, lui dit : Vous voilà donc, Monſieur, apparemment vous avez reçû du Roi

ce que vous lui avez demandé. Il est vrai, Mademoiselle répondit Monsieur de Lauzun, après avoir fait une grande révérence, & s'être approché un peu plus près, je viens d'être créé Chevalier tout présentement, & je viens exécuter ma promesse dès ce matin, & mon premier ordre. Nous l'aurons donc, dit Mademoiselle en riant, qui sans doute s'imaginoit bien la vérité de la chose? Oui, Mademoiselle, répondit-il, & je vais vous l'apprendre en peu de mots. Votre Altesse Royale, continua-t-il, peut, s'il lui plaît, se préparer à prendre les armes. Le Roi ayant dessein de vaincre tous les Flamans, s'est avisé de les attaquer avec des armes auxquelles ils ne puissent pas résister, & c'est pour cela que Sa Majesté veut faire ce voyage, dont j'ai eu l'honneur de vous parler ce matin. Et comme dans la derniere campagne qu'il fit dans le pays de ses ennemis, il ne put étendre ses conquêtes

que ſur quelques Provinces, il a réſolu de ne les point quitter qu'il n'en ſoit le Maître abſolu, & l'ordre que j'ai reçû de Sa Majeſté eſt, qu'elle vous prie de vous diſpoſer à l'accompagner. C'eſt de Votre Alteſſe Royale qu'il eſpere ſes principales forces. Il m'a commandé de vous exhorter de ſa part à ne le pas abandonner dans un deſſein ſi grand & ſi important. Notre amoureux Comte diſoit ſi agréablement toutes choſes, qu'il n'y avoit rien de plus charmant que de les lui entendre prononcer; & Mademoiſelle qui y prenoit un indicible plaiſir, l'écoutoit avec une merveilleuſe attention. Mais voulant ſavoir la fin de cette galanterie: car elle prévoyoit bien que c'en étoit une de l'invention de Monſieur de Lauzun, cette Princeſſe impatiente lui demanda: Que voulez-vous donc dire, Monſieur, quand vous me parlez de guerre, & le Roi auroit-il beſoin de moi, s'il en avoit le deſſein? Vous ſeriez

ſiez bien plus propre à lui rendre ſervice que moi, puiſque c'eſt votre métier. Il s'en faut bien, Mademoiſelle, répondit Monſieur de Lauzun, ce n'eſt pas avec des épées & des mouſquets que le Roi veut attaquer ce Peuple, il ſe veut ſervir de plus douces, mais de plus dangereuſes armes, c'eſt par le grand éclat & la majeſté de ſa Cour, que le Roi veut éblouïr leurs eſprits naturellement curieux de choſes extraordinaires. Et comme Votre Alteſſe Royale a plus de charmes que tout le reſte enſemble, c'eſt d'elle auſſi qu'elle attend le plus grand ſecours. Oui, Mademoiſelle, je puis l'avancer avec juſtice, que vous ſeule avez de quoi vaincre agréablement, non ſeulement les eſprits les plus groſſiers, mais tout le monde enſemble. Enfin c'eſt aſſez dire quand le plus grand Roi du monde vous choiſit pour être comme le plus beau & le principal inſtrument qui lui doit aſſûrer ſes conquêtes, & lui faciliter le moyen pour

en

en faire d'autres plus grandes. Et si Votre Altesse Royale pouvoit espérer quelque secours étranger & hors d'elle-même pour la faire estimer, cette haute estime que notre glorieux & invincible Monarque fait éclater tous les jours pour votre rare mérite, lui donneroit un prix au-dessus de ce qu'on se peut figurer de grand & d'aimable. C'est-à-dire, dit Mademoiselle, que Monsieur de Lauzun est toûjours l'homme du monde qui a le don d'inventer à tous momens les plus agréables galanteries, & quelques prieres que je lui aye faites pour m'en exempter, son bel esprit ne peut se faire cette violence. Est-il possible qu'il n'y ait qu'un Lauzun dans le monde, qui soit capable de si rares inventions, & que lui seul se puisse vanter de débiter tout ce qu'il y a de beau & de recherché, pour former un entretien digne des plus beaux esprits du siecle? Pour moi, je ne comprends pas, continua-t-elle, où vous

prenez

prenez tout ce que vous dites, & je ne puis m'empêcher d'être surprise par la nouveauté des choses que vous faites paroître. Ha, qu'il est aisé de parler & de dire de belles choses, Mademoisellle, reprit Monsieur de Lauzun, quand on a l'avantage de les voir éclater sur Votre Altesse Royale, avec le brillant avec lequel elles y paroissent! & qu'il est aisé & glorieux de devenir Docteur, lorsqu'on a l'honneur de converser avec vous? Taisons-nous là-dessus; car je sai bien que je ne gagnerai rien contre vous, dit Mademoiselle, & sachons ce que vous a dit le Roi. Le Roi vous a priée, Mademoiselle, continua Monsieur de Lauzun, de vous disposer à faire le voyage avec la Reine: mais il vous en prie très-instamment. Je savois, que s'il ne falloit qu'un ordre pour cela, vous ne resteriez pas ici, poursuivit-il en soûriant, & d'une façon fort enjoüée; car il m'auroit été trop rude, & sans doute impossi-

ble

ble de pouvoir trouver du repos, sans être toûjours auprès de vous, pour vous rendre mes très-humbles respects. Et je bénirai toute ma vie ce premier moment, où j'ai été assez heureux pour contribuer quelque chose à ce que la Cour n'allât pas sans vous. Oui, Mademoiselle, & j'ai travaillé avec chaleur & avec empressement, parce que ma charge & les étroites obligations que j'ai à mon Roi m'obligent de le suivre par tout; & Votre Altesse Royale demeurant ici, c'étoit m'arracher à moi-même que de m'éloigner d'où elle auroit demeuré. Je vous demande mille pardons, Mademoiselle, si je vous parle si librement, & si j'en ai agi ainsi sans votre permission : mais j'ai crû qu'en me servant, je ne vous désobligerois pas, & que vous ne seriez pas fâchée d'aller avec un Roi qui vous aime tendrement, qui me l'a fait connoître par les discours les plus passionnés, & les plus sinceres du monde. Non, je n'en

n'en ſuis pas fâchée, reprit cette Belle, & bien loin de cela, je veux vous remercier, comme d'une choſe qui m'eſt fort agréable. Et pour vous parler franchement, cette indifférence que je vous ai témoignée ce matin pour ce voyage, a été en partie pour voir ſi vous étiez auſſi fort dans mes intérêts, que vous le dites, & ſi vous pouviez me quitter ſans peine. Car je ſavois bien, qu'ayant autant d'attache que vous témoignez en avoir pour moi depuis ſi long-tems, & ayant l'eſprit que vous avez, vous ne manqueriez pas de tenter quelque choſe pour cela, & je me promettois même que vous y travailleriez ſérieuſement, & que l'accès libre que vous avez par deſſus tous les autres auprès du Roi, vous feroit agir avec honneur; & je ne ſai pas même ſi vous en aviez agi autrement, ſi j'aurois pû vous le pardonner de ma vie. Enfin je vous remercie, & ſouvenez-vous que je n'oublierai jamais ce ſervice; vous

en verrez des preuves peut-être plutôt que vous ne l'eſpérez, & qui vous ſurprendront aſſez, pour vous faire connoître que vous ne vous êtes pas attaché à une ingrate, mais à une perſonne qui mérite peut-être les ſoins que vous lui donnez. Voyez, de grace, ce que c'eſt quand une fois le bonheur nous en veut : tout ce que nous faiſons & entreprenons, réuſſit à notre avantage.

Monſieur le Comte de Lauzun avoit tellement le vent en poupe, comme l'on dit, que non ſeulement tout lui réuſſiſſoit à merveille : mais encore ce qu'il faiſoit pour lui ſeul lui attiroit des ſentimens de reconnoiſſance tout extraordinaires ; & vous euſſiez dit à entendre parler Mademoiſelle, qu'elle lui étoit obligée de tout ce qu'il entreprenoit pour ſon intérêt propre, comme ſi c'eût été pour elle-même. Le voilà donc content autant qu'un homme qui a un grand deſſein, & qui ſe voit en état de tout eſpérer;

pérer, le puisse être. Il tente tous les moyens que son génie lui suggére, tout lui est favorable. Enfin, il n'a plus qu'une démarche à faire, encore est-il en trop beau chemin pour s'arrêter. Il semble même, que n'osant pas se découvrir comme il le souhaitoit, cette Princesse pour partager, pour ainsi dire, les peines de cette dure violence, qu'elle est obligée de lui faire souffrir, cette Princesse, dis-je, qui voit dans ses yeux, & dans toutes ses actions, & qui croit découvrir & pénétrer le favorable motif qui le fait agir, le met souvent en train pour l'obliger à parler plus hardiment. Mais comme Monsieur de Lauzun ne se croit pas encore assez avancé pour cela, il veut ménager toutes choses, afin de ne point bâtir, comme l'on fait souvent, sur du sable mouvant. Il continue cependant ses soins avec plus d'assiduité que jamais. Et cela est assez rare, qu'ayant à faire à une Princesse du rang de Mademoiselle, dont l'hu-

l'humeur fiere étoit tout-à-fait à craindre, il n'a jamais rien perdu du libre accès qu'il trouva d'abord auprès de cette Princesse; au contraire, il s'y est insinué peu à peu, mais toûjours de mieux en mieux: de sorte qu'elle le souffre, l'estime, & le traite plus obligeamment qu'elle n'a jamais fait homme, non pas même les plus grands Princes qui ont soûpiré pour elle. Elle fait plus; car il ne se met pas si-tôt en devoir de prendre congé d'elle, quand il y est; qu'elle lui demande avec empressement, quand elle le reverra. Il n'est point d'heure indûe pour lui, & il lui est permis d'entrer chez elle à toute heure, & à tous momens. Et je crois même, que si elle eût eu envie de lui faire quelque défense, ç'auroit été de ne point sortir d'avec elle, que le moins qu'il lui seroit possible.

C'est de cette façon que Monsieur le Comte de Lauzun passoit agréablement mille doux momens tous les

jours, à donner & à recevoir d'innocens témoignages d'un amour caché, & qu'il n'étoit pas encore tems de découvrir. Cependant le tems que Mademoiselle lui avoit dit, qu'elle lui découvriroit sincerement celui des hommes qu'elle aimeroit le plus, étoit fort avancé, & Monsieur de Lauzun comptoit les jours comme autant d'années. Enfin, le jour étant venu auquel le terme expiroit, notre Comte ne manqua pas d'aller chez Mademoiselle, & son impatience l'y fit même aller beaucoup plus matin qu'à son ordinaire, chose qu'il dit à cette Princesse après l'avoir saluée. Enfin, Mademoiselle, voici ce jour tant désiré arrivé, auquel je dois recevoir tant de joie. Je ne pense pas, Mademoiselle, que Votre Altesse Royale se dédise de sa parole, elle me l'a promis trop solennellement pour y manquer. Il prononça ces paroles avec cet agrément ordinaire dans tous ses discours. Et Mademoiselle, qui n'étoit

n'étoit pas fâchée du ſoin qu'il avoit à lui faire tenir ſa promeſſe, fut bien aiſe de voir l'empreſſement avec lequel Monſieur de Lauzun le faiſoit. Et cette Princeſſe lui ayant demandé, quoiqu'elle le ſût auſſi bien que lui, s'il y avoit déja trois mois, notre Amant lui répondit en ces paroles: Il eſt vrai, Mademoiſelle, que j'ai tâché à bien compter: mais quelque exactitude que j'y aye pû apporter, je ſuis aſſûré que je me ſuis trompé moi-même, & qu'au lieu de trois mois que Votre Alteſſe Royale avoit pris, j'ai laiſſé paſſer trois années. Et ſi je voulois compter ſelon l'ardeur de mon attente, je ſuis aſſûré que j'irois juſques à l'infini ſans en trouver le compte. Mais, lui dit Mademoiſelle, qu'eſt-ce que vous en ferez de cette confidence, quand je vous l'aurai faite? Ce que j'en ferai? répliqua Monſieur de Lauzun, je m'en réjoüirai, & la joie que j'en attends, me rendra un des plus contens hommes

mes du monde ; & d'autant plus que je ſerai le premier à qui ce glorieux avantage ſera permis. Et bien, dit Mademoiſelle, je vous le dirai ce ſoir. Mais de quelle façon, répondit-il ? Je vous l'écrirai ſur une vitre de mes fenêtres, dit la Princeſſe. Sur une vitre ? Mademoiſelle, repliqua notre Comte, & le premier de votre maiſon qui s'en approchera, le ſaura même plutôt que moi, & ce n'eſt que l'honneur de la préférence que j'ai tant demandé à Votre Alteſſe Royale. Comment voulez-vous donc que je vous le diſe, dit Mademoiſelle ? Comme il plaira à Votre Alteſſe, répondit-il, pourvû que je ſois le premier qui le ſache.

Enfin Mademoiſelle fut bien aiſe de ne pouvoir pas en quelque façon ſe dédire ; & cette violence que Monſieur de Lauzun lui faiſoit pour apprendre ce ſecret, diminua beaucoup la peine qu'elle avoit à le lui dire : de façon que ce que notre amant

demandoit à ſavoir, Mademoiſelle ſouhaitoit de le lui dire; quoiqu'elle n'en fît pas le ſemblant: & je trouve qu'elle ne pouvoit ſe conſiderer telle qu'elle étoit, ſans conſulter ce qu'elle alloit faire. Mais n'importe, elle a quelque choſe de plus puiſſant que le ſang qui la fait agir, & elle veut achever ce qu'elle a commencé. Auſſi cette Princeſſe prend tout à coup ſes réſolutions ſur la réponſe qu'elle avoit à faire à Monſieur de Lauzun; & voyant qu'il la preſſoit, mais agréablement, & dans un profond reſpect, de lui tenir ſa parole, puiſque le tems étoit écoulé: Oui, dit-elle je vous la tiendrai; mais ſur-tout ne penſez pas que je vous le diſe, je vous l'écrirai ſur du papier, & vous le donnerai ce ſoir, je vous le promets. Il fallut encore attendre ce moment, malgré l'impatience de Monſieur de Lauzun. Enfin le ſoir étant arrivé, Mademoiſelle s'en alla au Louvre, Monſieur de Lauzun qui avoit pour

lors la puce à l'oreille, ne manqua pas aussi-tôt qu'il vit arriver cette Princesse, de se rendre auprès d'elle, & de débuter par demander d'abord le billet après lequel il soûpiroit. Enfin, Mademoiselle, lui dit-il, voici le soir arrivé, Votre Altesse Royale me remettra-t-elle encore? non, dit Mademoiselle, je ne vous remettrai plus; & en même tems ayant tiré un billet ployé & cacheté de son cachet, elle le donna à Monsieur de Lauzun, & lui dit en le lui donnant avec des termes & une action tout-à-fait touchante, voilà, Monsieur, le billet dans lequel est ce que vous souhaitez si ardemment de savoir; mais ne l'ouvrez pas qu'il ne soit minuit passé, parce que j'ai remarqué souvent que les jours du vendredi, comme il est aujourd'hui, me sont tout-à-fait malheureux; ainsi ne me desobligez pas jusques là, & je verrai si vous avez de la considération pour moi, si vous m'obligez en cette ren-

contre. O, Mademoiselle, répondit notre Comte, que ce tems me va être long! & le moyen d'avoir son bonheur entre les mains, sans l'oser goûter? Je verrai par-là, dit Mademoiselle, si vous m'êtes fidele: & si vous me le refusez, je mettrai sur vous tous les évenemens qui s'en ensuivront s'ils me sont funestes. Oui, Mademoiselle, je vous obéirai jusques à la fin, répondit Monsieur de Lauzun, & je ne manquerai jamais à donner des preuves de ma fidélité & de mon devoir à Votre Altesse Royale. Peu de tems après onze heures fraperent: notre Comte qui tenoit sa montre dans sa main, ne manqua pas de la montrer à Mademoiselle; & pendant tout ce tems-là jamais homme ne témoigna plus d'empressement que fit Monsieur de Lauzun; & tous ces petits emportemens qu'il faisoit remarquer à cette Princesse, pour le tems qu'elle lui avoit fixé, étoient autant de puissans aiguillons

qui la perçoient jusques au fond du cœur. Elle étoit ravie de le voir, aussi ce fut ce qui l'acheva d'enflammer, & qui fit déclarer toutes ses affections en faveur de cet heureux soupirant. Enfin, le voici encore qui vient avec la montre à la main, dire à Mademoiselle que minuit étoit passé. Vous voyez, dit-il, Mademoiselle comme je suis fidele à vos ordres, minuit vient de sonner; & cependant voilà encore ce billet avec votre cachet dessus tout entier, sans que j'y aie touché. Mais enfin, continua-t-il, plus transporté que jamais, n'est-il pas encore tems que je me rejoüisse de mon bonheur. Attendez encore un quart d'heure, dit Mademoiselle; après je vous permets de l'ouvrir. Ce quart d'heure étant passé, il est donc tems, Mademoiselle, dit-il, que je me serve du privilége que Votre Altesse Royale m'a donné, puisqu'il est presque minuit & demi? Oui, répondit Mademoiselle, allez,

ouvrez-le & m'en dites demain des nouvelles ; adieu, jusques à ce tems-là où nous verrons ce qu'a produit ce billet tant désiré. Monsieur de Lauzun ayant pris congé de Mademoiselle se retira chez lui avec une promptitude inconcevable.

La curiosité est comme une chose naturellement attachée à l'esprit de l'homme : cela est si vrai, qu'il n'y a chose au monde que l'homme ne mette en usage pour apprendre ce qu'il s'est mis une fois en tête de savoir. Et cette curiosité produit des effets différens, suivant les différens sujets qui la causent. Celle de Monsieur de Lauzun étoit très-loüable & très-bonne en sa nature. Le moyen dont il se pouvoit servir pour en voir la fin, étoit fort incertain, & la fin très-douteuse, & même dangereuse. Sa curiosité étoit loüable & bonne ; car il vouloit savoir s'il se pouvoit faire aimer de Mademoiselle : les moyens dont il se servit pour cela,

sont

font honnêtes, même fort nobles : & quoique jusques ici il n'ait eu que de grandes espérances de leurs bons effets, néantmoins il n'en a point encore de véritable certitude. Il n'y a donc que ce billet qu'il tient entre ses mains, qui le puisse instruire de tout ; & ce sera par la fin qu'il nous sera permis aussi bien qu'à lui, de juger certainement de toutes choses.

Il ne fut pas plutôt arrivé chez lui, où il s'étoit rendu avec la derniere promptitude, que la premiere chose qu'il fit, fut d'ouvrir ce billet : mais il ne fut pas peu surpris de voir son propre nom écrit de la main de Mademoiselle. Je vous laisse à juger de son étonnement, & si cette vûe ne lui donna pas bien à penser ; car enfin il est certain qu'il avoit de quoi craindre, aussi bien que de quoi espérer. Il est vrai que jusques-là toutes choses lui avoient selon toutes les apparences fort bien réussi : mais comme le sexe est d'ordinaire fort dissimulé, Mademoiselle pouvoit

n'avoir fait tout cela que pour son plaisir, peut-être pour se moquer de lui ; & la grande disproportion qu'il y a entre cette Princesse & Monsieur de Lauzun, lui donnoit une furieuse crainte. Il eut pendant toute cette nuit l'esprit agité de mille pensées différentes : tantôt il repassoit dans son souvenir le procédé de Mademoiselle, & il y trouvoit mille bontés, & un traitement si favorable & si extraordinaire pour une personne de sa qualité, qu'il se figuroit que toutes ces choses ne pouvoient partir que de la sincérité de cette Princesse ; & la maniere obligeante avec laquelle elle avoit agi avec lui, lui disoit à tout moment qu'il avoit quelque motif secret qui l'avoit poussée à toutes ces choses ; mais qu'il étoit aisé de voir qu'assûrement elle y alloit de bonne foi, & qu'il devoit espérer une glorieuse fin après un si heureux commencement, & des progrès si avantageux. Il n'y avoit donc que l'inéga-

galité des conditions qui lui étoit un grand obſtacle, & qui le faiſoit toûjours douter. Il étoit tellement embarraſſé ſur ce qu'il devoit faire, s'il lâcheroit le pié, ou s'il pourſuivroit juſques au bout, qu'il paſſa, comme j'ai déja dit, la nuit entiere dans des inquiétudes horribles; & ſon cœur qui avoit combattu longtemps entre l'eſpoir & la crainte, étoit encore dans l'irréſolution ſur ce qu'il devoit faire, lorſque le jour parût. Enfin l'un l'emporta ſur l'autre: de tous les divers mouvemens, entre leſquels ce pauvre cœur flottoit, un ſeul l'emporta ſur tous, je veux dire l'eſpérance; auſſi elle eſt comme le lait & la nourriture, qui fait ſubſiſter l'amour.

Monſieur le Comte de Lauzun, dont l'ame étoit à la gêne, animé d'un doux & agréable eſpoir, prend une forte réſolution de voir la fin de ſon entrepriſe à quelque prix que ce

ſoit. Pour cet effet, après s'être préparé à toutes ſortes d'évenemens, il veut, comme un autre Ceſar, forcer le deſtin; faiſant même voir par-là, comme fit ce grand Empereur, que ſon grand cœur n'eſt pas moins diſpoſé à réſiſter hardiment à toutes les attaques de la mauvaiſe fortune, qu'à recevoir agréablement le fruit d'un heureux ſuccès. Il veut que ce cœur qui ſe promet un ſiecle de délices, s'il eſt victorieux, attende de pié ferme toutes les rigueurs de ſon infortune: s'il eſt vaincu, il ſait que c'eſt dans les grands combats & dans les entrepriſes les plus hardies & douteuſes, que l'on trouve une véritable gloire; & qu'il n'eſt pas même beſoin de toûjours vaincre pour emporter la victoire; mais qu'il ſuffit de faire une glorieuſe & victorieuſe reſiſtance, & de ne ſouffrir jamais que noſtre ennemi ait la moindre priſe ſur notre courage, s'il a l'avantage ſur notre ſort.

Ce tant désiré matin étant enfin arrivé, il s'en va, sans tarder, chez Mademoiselle. Cette Princesse ne le vit pas plutôt dans sa chambre avec un visage pâle, & où l'image de la mort étoit entierement dépeinte; qu'elle s'approcha de lui, & lui dit: D'où vient ce changement si prompt? hier vous étiez le plus gai & le plus joyeux homme du monde, & aujourd'hui vous paroissez tout à fait triste & mélancolique. Quoi, est-ce-là cette joie que vous vous promettiez de cette confidence pour laquelle vous avez témoigné tant d'empressement? Vous me disiez que vous seriez le plus heureux de tous les hommes, si je vous découvrois ce secret: & cependant vous paroissez tout au contraire depuis que vous le savez. Voilà justement ce qui arrive à ceux qui font tant les zélés. O! Mademoiselle, répondit alors notre Comte, qui jusques là avoit écouté fort attentivement Mademoiselle, je ne l'aurois

jamais cru que Votre Altesse Royale se fût moquée de moi si ouvertement. Quoi, Mademoiselle, pour m'être entierement voüé à Votre Altesse Royale, la fidélité avec laquelle j'en ai agi, méritoit, ce me semble, quelque chose de moins qu'une moquerie si claire, & qui me va rendre le joüet & la risée de toute la Cour: & vous me demandez encore d'où vient le sujet de ma tristesse? Vous me mettez, si je l'ose dire, le poignard dans le sein: & vous vous informez de la cause de ma mort: enfin vous me traitez comme le dernier de tous les hommes. Et pour me rendre l'affront que vous me faites plus sensible, vous me voulez encore forcer à la cruelle confusion de vous le dire moi-même. Ha Mademoiselle, que ce traitement est rude pour une personne qui en a agi si sincerement avec vous! Je n'ai jamais agi vers Votre Altesse Royale, que de la maniere que je le dois. Je vous connois comme une

des plus grandes Princeſſes de toute ſa terre, & je me connois moi-même comme un ſimple cadet, qui vous doit tout par toutes ſortes de raiſons. Mais quoique cadet & ſimple Gentilhomme, la nature m'a donné un cœur haut & aſſez bien placé, pour ne me ſouffrir rien faire d'indigne. Mais que voulez-vous dire, reprit Mademoiſelle? Il ſemble à vous entendre parler que je vous ai fait quelque grand tort en vous accordant une choſe qui m'eſt de la derniere importance, & dont j'ai fait un ſecret à toute la terre. Juſques ici vous m'avez paru fort galant : mais à cette fois je vous avoue que je ne vous reconnois plus. Quoi ! je vous accorde ce que vous me demandez, préférablement à tout autre : cependant ce qui peut être un ſujet de joie à beaucoup d'autres, n'en eſt un pour vous que de plaintes. En vérité je ne ſai pas ce qu'il faut faire pour vous ſatisfaire. De grace, Mademoiſelle, répondit

Monſieur de Lauzun, n'inſultez pas davantage un miſérable ; que Votre Alteſſe Royale ſe divertiſſe tant qu'il lui plaira à mes dépens, j'y conſens de tout mon cœur: mais je lui demande ſeulement qu'elle ait la bonté de révoquer une raillerie qui donneroit lieu à tout le monde après vous, de me traiter de fou & de ridicule. Et encore un coup, Mademoiſelle, je n'ai reçû toutes ces marques de votre bienveillance, dont Votre Alteſſe Royale m'a honoré, que comme des effets de votre générosité, & d'une bonté toute particuliere, & dont je n'ai jamais mérité la moindre partie ; & tous les bons acueils, ni l'eſtime que Votre Alteſſe Royale a témoigné avoir pour moi, ne m'ont jamais fait oublier qui vous êtes, ni qui je ſuis. Que ſi j'en ai uſé ſi librement, ç'a été ſans deſſein, & je vous demande, Mademoiſelle, de m'en punir de toute autre maniere qu'il plaira à Votre Alteſſe Royale ; je ſubi-

fubirai son jugement jusques à m'éloigner de sa vûe pour jamais ; je mourrai même pour expier les fautes que je puis avoir commises, quoiqu'involontairement envers Votre personne Royale. Je ne demande seulement à Votre Altesse Royale, que l'honneur de son souvenir, & qu'elle soit persuadée, que jamais elle ne trouvera personne qui soit plus soûmis à ses volontés, ni si inséparable de ses interêts que moi.

Mademoiselle, qui jusques-là avoit feint de ne point entendre ce que vouloit dire Monsieur de Lauzun, & qui même en avoit ri au commencement, voyant qu'il parloit tout de bon, & que la maniere dont il avoit exprimé sa douleur, étoit effectivement sincere & sans feinte, en fut effectivement touchée, & cette humeur riante faisant place à la compassion, se changea en un moment en un véritable serieux. Et comme ce qu'elle avoit fait d'abord

bord n'étoit que pour l'éprouver, & que d'ailleurs elle ne souhaitoit rien que de s'assûrer du cœur de Monsieur le Comte de Lauzun, elle ne s'en crut pas plutôt assûrée, que cette tendresse qu'elle avoit pris soin de cacher au fond de son cœur, se découvrit enfin en sa faveur. Et cette langueur que Lauzun avoit sur tout son visage, l'ayant touchée jusques au vif, Mademoiselle le regardant d'un œil plus favorable qu'elle n'avoit encore fait, après avoir long-tems gardé le silence, lui dit : Ha, Monsieur, que vous faites un grand tort à la sincérité de mon procedé envers vous, & que vous connoissez mal les sentimens que mon cœur a conçûs pour vous ! Si vous saviez l'injure que vous me faites de me traiter ainsi, vous vous puniriez vous-même de l'affront que vous me faites. Quoi ! vous tournez en raillerie la plus grande affection du monde, où j'ai apporté toute la sincérité qui m'étoit possi-

possible? Je me suis fait violence, avant que de faire ce que j'ai fait pour vous. Mais enfin la tendresse l'a emporté sur ma fierté : je m'oublie, s'il faut le dire, pour vous donner la plus forte preuve de mes affections que j'aie jamais donnée à personne. J'en ai vû, & vous le savez, d'un rang qui n'étoit pas inférieur au mien, qui ont fait tout ce qu'ils ont pû pour mériter mon estime ; cependant ils ont travaillé en vain. Et non seulement je vous donne cette estime, mais je me donne moi-même. Après cela vous dites que je me moque de vous, & que je hasarde votre réputation ; je me hasarde bien plutôt moi-même. Néantmoins je passe par dessus toutes ces considérations qui s'y opposent, & pourquoi cela ? sinon pour vous élever à un rang, où selon toutes les apparences vous ne deviez pas prétendre, quoique vous méritiez davantage. Monsieur de Lauzun, qui n'osoit pas croire encore
ce

ce qu'il venoit d'entendre, au moins en faisoit-il semblant, après avoir vû que Mademoiselle ne parloit plus, répondit en ces termes : O Mademoiselle, que vous êtes ingénieuse à tourmenter un malheureux ! & qu'il faut bien avoüer que les personnes de votre condition ont bien de l'avantage de pouvoir se divertir si agréablement, mais si cruellement pour ceux qui en sont le sujet ! Votre Altesse Royale me veut rendre heureux en idée & en imagination pour un moment, pour me rendre malheureux ensuite le reste de mes jours. Et de grace encore une fois, Mademoiselle, faites-moi plutôt mourir tout d'un coup, il me sera bien plus doux que de me voir languir, & être la risée de tout le monde. J'ai toûjours eu le desir de me sacrifier pour Votre Altesse Royale : mais puisqu'elle m'en croit indigne, que dumoins elle ait égard à ma bonne volonté. Je le dis encore, Mademoiselle, que je n'ai ja-

jamais perdu le souvenir de ce que vous êtes, & de ce que je suis; & ainsi je n'ai jamais été assez audacieux pour aspirer à ce bonheur, dont vous prenez plaisir de me flater, seulement pour vous divertir. Il prononça ces paroles avec une action qui marquoit effectivement que son ame étoit dans un grand trouble, & que la douleur qu'il souffroit étoit des plus aiguës; & Mademoiselle qui l'observoit de près, le reconnut aisément, de façon qu'elle souffroit de le voir souffrir. Elle le témoigna assez par ses paroles. Quoi! dit cette Princesse avec une action toute passionnée, que faut-il donc faire, Monsieur, pour vous persuader? Vous prenez autant de soin pour vous tourmenter, que j'en prens pour vous procurer du repos. Je vous le dis encore, que je suis une Princesse sincere, & ce que je vous ai déja dit, n'est que conformément à mes intentions; & je vous en donnerai

nerai telle preuve que vous n'aurez pas lieu d'en douter. Pensez-vous que je voulusse vous traiter aussi favorablement comme j'ai fait, si je n'eusse pas eu pour vous les sentimens d'une véritable tendresse ? Non, poursuivit cette Princesse, versant quelques larmes qu'elle ne put retenir, parce qu'elle voyoit Monsieur de Lauzun dans la derniere affliction, & toûjours obstiné dans l'erreur, qu'elle se moquoit de lui : non je ne déguise point ma pensée ; & puisque mes paroles n'ont pas pû vous persuader des véritables sentimens de mon cœur, il faut que j'emprunte le secours de mes yeux, & que les larmes que vous me forcez de verser, vous en soient des témoins, auxquels vous ne puissiez rien objecter. Me croyez-vous, Monsieur, après vous avoir donné des preuves si fortes de mon amour ? Douterez-vous encore de la sincérité de mon procédé, après l'avoir oüi de ma bouche, & que

mes

mes yeux même n'ont pas épargné leurs ſoins & leur pouvoir pour ne vous laiſſer aucun doute? Repondez-moi donc, s'il vous plaît : cette déclaration ſi ingénue, & ce me ſemble aſſez extraordinaire, merite-t-elle que vous y ajoûtiez foi? m'acquitai-je bien de ma promeſſe? Il vous peut ſouvenir ſans doute que lorſque vous me diſiez qu'il n'y avoit que les Rois & les Souverains qui puſſent juſtement prétendre à la poſſeſſion des grandes Princeſſes, je vous repondis que vous vous trompiez; qu'ils n'étoient pas les ſeuls, & qu'il y en avoit d'autres, qui par leur propre mérite & ſans le ſecours du ſang y pouvoient prétendre, & que parmi un grand nombre qu'on trouvoit, je n'en voyois point qui le pût mieux prétendre que vous. Je vous parlois alors pour vous animer, & aujourd'hui je vous parle pour vous faire heureux, ſi la poſſéſſion d'une perſonne de mon rang peut

vous le rendre. Je veux partager la peine avec vous, travaillez de concert à cela. Agiſſez hardiment & ſans crainte ; faites tout ce que vous pouvez de votre côté, & aſſûrez-vous à ma foi de Princeſſe, que je n'oublierai rien du mien. Etes-vous content, Monſieur ? Et après ce que je viens de vous dire, douterez-vous encore de ma franchiſe ? Ha, Mademoiſelle, s'écria Monſieur de Lauzun, ſe jettant à ſes piés, ravi d'un diſcours ſi tendre & ſi obligeant, que Mademoiſelle venoit de prononcer en ſa faveur, qu'eſt-ce que je pourrois faire pour reconnoître l'excès de vos bontés ? Quoi, Mademoiſelle, ſera-t-il dit, que celui des hommes que Votre Alteſſe Royale rend le plus heureux, ſoit le plus ingrat, par l'impoſſibilité de ne pouvoir rien faire qui puiſſe marquer ſa reconnoiſſance ? La plus grande Princeſſe du monde élévera un miſerable juſqu'au plus haut dégré de bonheur, & il n'aura

rien

rien que des souhaits pour reconnoissance d'un bienfait si extraordinaire? Que vous me rendez heureux, Mademoiselle, par l'excès d'une générosité sans exemple! Mais que ce haut point de gloire me sera rude, tandis que je ne pourrai rien faire pour reconnoître la déclaration que Votre Altesse Royale vient de faire en ma faveur! Elle m'est trop avantageuse, & a trop de charmes pour moi, pour demeurer sans réponse; & la gratitude me doit obliger de dire aujourd'hui ce qu'un profond respect & le devoir même m'ont fait taire si long-tems. Et puisque je ne puis rien faire pour Votre Altesse Royale pour lui marquer ma gratitude, je dois lui dire dumoins, & lui découvrir les sentimens de mon cœur. Il est vrai, Mademoiselle, que depuis que j'ai eu l'honneur d'entrer chez Votre Altesse Royale, j'ai remarqué tant de charmes, que ce que je ne faisois autrefois que par de-

devoir ; je l'ai fait depuis par un motif plus doux & plus agréable. Oui, Mademoiselle, pardonnez, s'il vous plaît, à mes transports, si je vous parle si librement. Je vous vis, je vous considerai, je vous admirai pendant long-tems. Votre Altesse Royale a trop de charmes pour s'en pouvoir défendre; les beautés de votre ame qui sont jointes à celles de votre corps, font un admirable composé de toutes les beautés ensemble. Et ainsi, Mademoiselle, j'ai eu des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, un esprit pour admirer, & un cœur pour aimer. J'ai fait tous mes efforts pour me défendre de cette passion, lorsqu'elle ne faisoit encore que naître, non pas par quelque sorte de répugnance; car je sai trop, qu'outre que vous méritez les adorations de toute la terre, je ne pouvois jamais être embrasé d'une si digne & glorieuse flamme. Je pourrois ajoûter à cela, quoique Votre Altesse Royale me

me taxe de présomption, que si la nature a mis tant d'inégalité entre votre condition & la mienne; elle m'a donné un cœur assez noble & élevé pour n'aspirer qu'à de grandes choses, & qui jusqu'ici n'a pû se résoudre à s'attacher à autre qu'à Votre Altesse Royale. Oui, Mademoiselle, je l'avoue à vos piés, après l'aveu sinçere que vous venez de faire sur le sujet de vos inclinations: je n'en aurois jamais osé parler, si votre procedé ne m'en avoit donné la licence. Quoique je ne visse point d'autre remede à mon mal, que la langueur pendant le reste de mes jours, j'aimois mieux traîner une vie mourante dans un mortel silence, que de risquer à vous déplaire, & à m'attirer pour un seul moment votre disgrace, par la moindre parole qui vous pût faire connoître mon amour. Et comme j'ai fait par le passé, je tâcherai avec soin à composer & mes yeux & toutes mes actions, de peur qu'à l'insû

de mon cœur, ils ne vous disent quelque chose de ce qu'il ressent pour vous. Car qu'elle apparence, Mademoiselle, qu'un simple cadet qui n'a que son épée pour partage, osât aspirer à la possession d'une Princesse qui n'a jamais sû regarder les Têtes couronnées qu'avec indifférence, & qui a refusé les premiers partis de l'Europe? Quelle apparence, dis-je, après le refus envers tant de Souverains, parmi lesquels il y en a qui par le rang qu'ils tiennent, pouvoient sans doute prétendre avec quelque justice à la possession de Votre Altesse Royale? Néantmoins toute la terre sait qu'elle a eu toûjours un cœur ferme à toutes ces poursuites, comme si la terre ne portoit pas un homme digne d'elle. Ainsi, Mademoiselle, après une connoissance si parfaite de toutes ces choses, tout le monde ne m'auroit-il pas blâmé, si on avoit sû quelque chose des sentimens de mon ame envers Votre Al-

Altesse Royale ? Et n'aurois-je pas eu lieu de craindre toutes choses de votre ressentiment, si j'eusse été assez téméraire pour vous le découvrir ? Oui, Mademoiselle, je vous le dis encore, que de quelque suite affreuse de tourmens, dont je prévoyois que mon cruel silence alloit être indubitablement suivi ; je préparois mon ame à une forte & respectueuse résistance. Il m'étoit bien plus avantageux de vous aimer d'un amour caché, & à votre insû, que de hasarder une déclaration capable de vous déplaire, & de m'interdire l'accès entierement libre que j'avois auprès de Votre Altesse Royale. Il est vrai, Mademoiselle que dans cet embarras je souffrois véritablement des peines inconcevables ; & à parler à cœur ouvert, je ne sai pas si j'aurois pû y resister long-tems sans mourir : mais la crainte d'un plus grand mal moderoit en quelque façon celui que je sentois. Mademoiselle, qui jusques-

là l'avoit écouté fort attentivement sans l'interrompre, prit la parole en cet endroit. Le choix que j'ai fait, dit cette Princesse, n'est pas un choix fait à la hâte; il y a long-tems que j'y travaille, & j'y ai fait reflexion plus que vous n'avez pensé d'abord. Je vous ai observé de près auparavant, & je ne me suis déclarée enfin qu'après avoir bien songé à ce que j'allois faire. Je n'ai pas choisi seule, afin que vous ajoûtassiez plus de foi sur l'avis de plusieurs, que si ce n'étoit que le mien seul. Et ceux que j'ai consultés là-dessus, m'ont entierement confirmée dans mon dessein. C'est votre esprit, vos actions, votre vertu; c'est de vous-même que j'ai voulu me conseiller, & je vous ai trouvé si raisonnable en tout depuis que je vous observe, que loin de me repentir de ce que je viens de dire, au contraire je crains de ne pas faire assez, pour vous marquer sensiblement mes affections. Quant à cette iné-

inégalité de conditions qui vous fait tant de peine, n'y ſongez point, je vous prie, & ſoyez aſſûré que je ne laiſſerai pas imparfaite une choſe à laquelle j'ai travaillé avec tant de plaiſir, & j'y travaillerai juſques à la fin avec ſoin, & comme à une affaire dont je prétens faire votre fortune & le ſujet de mon repos; comptez ſeulement là-deſſus. Ce que l'éclat des Couronnes dont vous venez de parler, n'a pu faire ſur mon eſprit, votre mérite le fait excellemment; & mon cœur, qui juſques à ce jour s'eſt conſervé dans ſon entiere liberté, malgré toutes les recherches des Rois & des Souverains, n'a ſû cependant éviter de devenir captif d'un ſimple cadet comme vous dites. Si tous les cadets vous reſſembloient, Monſieur, il ſe trouveroit peu d'hommes qui vouluſſent être les Aînés. Je ne prétens pas faire votre panégyrique: mais je ſuis obligée de donner cela premierement à la vérité,

fecondement à vous même; afin que vous n'ignoriez pas que je vous connois assez pour en juger; troisiemement au choix que j'ai fait, pour faire voir à toute la terre que je ne l'ai fait qu'après un long examen, & après l'avoir trouvé digne de moi & à ma propre satisfaction; car il est bien juste ce me semble, & je vous crois trop raisonnable pour ne me pas permettre la même chose sur vous, que vous vous êtes permise sur moi. Vous avez dit tout ce que votre bel esprit s'est imaginé de moi, de mes prétentions & de ma qualité, & de cent autres choses les plus belles & les plus obligeantes du monde, sans qu'il ait été en mon pouvoir de vous en empêcher, souffrez que j'aie ma revanche. Ha, dit Monsieur de Lauzun, que Votre Altesse Royale est ingénieuse à se donner du plaisir, & que le prétexte de revanche est agréablement exécuté. Il est vrai, si je l'ose dire, que puisque vous avez

par un effet de votre bonté, & d'une générosité sans exemple, voulu faire un choix si peu digne de vous, il semble qu'il est de votre intérêt de l'élever par des loüanges excessives, aussi haut que votre belle bouche le pourra; afin que l'approbation particuliere que votre esprit éclairé en fera, fasse naître celle de tout l'Univers. Et puisque votre Royale main me destine à une place, dont le seul souvenir me fait trembler de crainte & de respect; il faut que cette belle main qui me prépare à un si haut bonheur, ne soit pas la seule à agir dans une action si peu commune: c'est-à-dire, Mademoiselle, qu'étant assez malheureux pour ne mériter pas seulement que Votre Altesse Royale daignât penser à moi, & qu'ayant malgré toutes ces raisons, la bonté de me destiner au plus suprême dégré de bonheur, vous devez, Mademoiselle, pour l'amour de vous-même m'estimer; car c'est

de votre eſtime ſeule, que le choix que vous avez fait de moi recevra tout ſon prix : & c'eſt par-là que toute la Terre me verra avec moins de peine & de tourment, monté en peu de tems à un ſi haut faſte de grandeur. Et cette élevation ſi prompte, & cette haute eſtime me feront trouver l'accès libre chez les eſprits des perſonnes mêmes qui en ſeront d'abord ſurpriſes. C'eſt le ſeul moyen, Mademoiſelle, de trouver dequoi vous ſatisfaire, & dequoi n'avoir pas lieu de vous repentir.

S'il ne faut que vous eſtimer, Monſieur, dit Mademoiſelle, pour ne me point repentir, je me vante de ne me repentir jamais ; & pour vous tout dire, il ſuffit de vous aimer tendrement, pour être auſſi content de mon choix que je me le promets. Et pour vous obliger à en faire autant, je ſuis aſſûrée de vivre le reſte de mes jours la plus heureuſe Princeſſe du monde. Juſques ici,

vous n'avez eu que des paroles qui vous ayent flatté ; mais vous verrez bien-tôt les effets : & je m'en vais vous faire voir la sincérité de mon cœur, d'une maniere qui vous ôtera tout scrupule, & je ne veux plus que vous me croyiez qu'aux effets. Songez seulement à cela, si vous voulez seconder votre fortune, & ne perdez point le tems si vous m'aimez. Le Roi vous aime, faites ensorte d'avoir son consentement, & soyez assûré du mien; & que je m'en vais y faire tout ce que je pourrai. O, Mademoiselle, s'écria alors le Comte de Lauzun, se jettant pour une seconde fois à ses piés ; qu'est-ce que je pourrai faire pour reconnoître toutes les étroites obligations que j'ai à Votre Altesse Royale, après en avoir reçû des preuves si sensibles ? Quoi, la plus grande Princesse de la Terre en qualité, en biens & en mérite, s'abbaissera jusques à venir chercher un homme privé pour l'honnorer de ses

bonnes graces, ha c'eſt trop! Mais elle lui offre non-ſeulement ſes bonnes graces, ſon amitié, mais auſſi ſon cœur privativement à tout autre, & ſes affections. Et pour dernier témoignage d'une générofité ineſtimable, cette même Princeſſe lui veut donner ſa Royale main, & généralement ce qui eſt en ſon pouvoir. Ha! fortune que tu m'es aujourd'hui prodigue, & que tu m'es auſſi cruelle; puiſque me donnant tout, tu me laiſſes dans l'impoſſibilité de pouvoir témoigner ma juſte reconnoiſſance que par de ſeuls deſirs! Le preſent que tu me fais eſt d'une valeur infinie; mais il ſeroit plus conforme & à mes forces & à mon peu de mérite, s'il étoit moindre; parce que je pourrois concevoir quelque ſorte d'eſpérance de m'acquiter. Il eſt vrai, Mademoiſelle, que Votre Alteſſe Royale me met aujourd'hui au deſſus du bonheur même: mais de grace ſouffrez, Mademoiſelle, que je me plai-

plaigne de l'excès de votre bonté, & que je lui dise que je serois beaucoup plus heureux, si je l'étois moins, parce que je goûterois ma fortune avec toute sa douceur, si elle étoit médiocre; au lieu que je me vois accablé sous le poids de celle que Votre Altesse Royale m'offre, tant elle est au dessus de moi & de mes espérances. Et comme je n'ai rien que de vous, agréez, s'il vous plaît, le vœu solemnel que je fais à Votre Altesse Royale de tous les momens de ma vie. Le don que je vous fais est peu de chose en comparaison de ce que j'en ai reçû, mais il est sincere. Et l'exactitude avec laquelle j'exécuterai ma promesse, persuadera Votre Altesse Royale, & ne lui laissera jamais le moindre doute sur ce sujet.

Vous voyez quel admirable progrès en peu de tems Monsieur de Lauzun avoit fait sur l'esprit de Mademoiselle; non-seulement il avoit lieu d'espérer, mais encore il n'avoit

rien à craindre; puisqu'il avoit obligé cette Princesse à se déclarer d'une maniere qui surpassoit de beaucoup toutes ses espérances. De façon que se voyant entierement assûré de ce côté, & ne pouvant plus douter qu'il ne fût véritablement aimé de Mademoisolle, après la déclaration tendre & sincere qu'il en avoit oüi de la propre bouche de cette Princesse, il ne songea plus qu'à avoir l'agrément du Roi, sans quoi il lui étoit impossible de pouvoir rien conclurre. L'occasion s'en présenta peu de tems après, ou pour mieux dire, il la fit naître lui-même, voyant qu'il ne manquoit plus que cela à son entier bonheur.

Il étoit un jour auprès du Roi, où après avoir dit beaucoup de choses sur le sujet de Mademoiselle, qui faisoient assez connoître qu'il falloit qu'il y eût quelque chose de plus qu'à l'ordinaire entre cette Princesse & lui; ce Monarque qui a un jugement

ment & un eſprit des plus éclairés, ſe douta de quelque choſe; & comme il a toûjours fait l'honneur à Monſieur de Lauzun de l'aimer, Sa Majeſté lui dit en riant : Mais, Lauzun, il ſemble que tu n'es pas trop mal dans l'eſprit de ma couſine; car à t'entendre parler d'elle, il faut néceſſairement que tu ayes plus d'accès auprès d'elle que beaucoup d'autres. Sire, répondit Monſieur de Lauzun, je ſuis aſſez heureux pour n'y être pas mal; & cette Princeſſe me fait l'honneur de me traiter d'une maniere à me faire croire que ſi Votre Majeſté m'eſt favorable, je puis prétendre à un bonheur qui n'a point de ſemblable. Comment reprit le Roi, continuant davantage ſon ris, tu pourrois bien aſpirer à devenir mon couſin? Ha, Sire, répondit Monſieur de Lauzun, à Dieu ne plaiſe que j'euſſe une penſée au deſſus de ma condition, & qui me rendroit criminel, ſi j'oſois la mettre au jour de

moi-même, s'il étoit vrai que je l'eusse conçûe, je sai trop mon devoir envers mon Roi & toute la Maison Royale. Et outre ce devoir & ce respect, je sai encore que je ne suis qu'un gueux de cadet, qui n'a rien qu'il ne tienne des libéralités toutes Royales de Votre Majesté; je sai que sans elle je ne serois rien. Je n'avois rien quand je me suis voüé à son service; & aujourd'hui je puis me vanter d'avoir quelque chose: ou pour parler plus juste, je puis avancer que je suis trop riche, puisque j'ai l'honneur de ne vous pas être indifférent. Tous les bienfaits que je reçois tous les jours de Votre Majesté, me font croire que j'ai le bonheur d'avoir quelque part dans vos bonnes graces. Aussi, Sire, & mon devoir & ma juste reconnoissance jointes avec toutes sortes de raisons, ne veulent pas que je prétende jamais rien sans l'aveu de Votre Majesté. Mais, Sire, s'il m'est permis de le

re-

redire encore avec tout le respect que je vous dois, si Votre Majesté ne m'est point contraire, je me puis dire le plus heureux de tous les hommes. Madame de Montespan qui étoit là, & qui avoit écouté, sans parler, tout ce dialogue, & qui étoit aussi bien que le Roi ravie d'étonnement de voir la façon passionnée & soumise, avec laquelle Monsieur de Lauzun venoit de parler, fut sensiblement touchée, & ce fut ce qui lui fit dire au Roi : Et pourquoi, Sire, vous opposeriez-vous à sa fortune, laissez-le faire, il n'y a point de personne qui ait plus de mérite que lui, que cela vous fait-il? Bien, dit le Roi, va Lauzun, je t'assûre qu'au lieu de t'être contraire, je te ferai autant favorable que je le pourrai. Ha, Sire, répondit Monsieur de Lauzun, les Rois & les Souverains peuvent promettre tout, sans qu'ils soient obligés à tenir s'ils ne veulent, puisqu'ils sont au dessus des Loix. Allez,

Mon-

Monsieur de Lauzun, dit Madame de Montespan, le Roi le veut bien, poussez votre fortune. Mais, Madame, reprit Lauzun, je ne puis rien que je n'aye la permission du Roi mon Maître. Le Roi le voyant dans une si loüable & si soûmise ambition, lui qu'il a toûjours honoré d'une cordiale amitié, lui dit : Hé bien, Lauzun, pousse ta fortune, je t'assûre ma foi que je t'aiderai de tout ce que je pourrai, & tu en verras les effets.

A votre avis, y eut-il jamais homme plus heureux que notre Lauzun, ni qui eût de si heureux progrès dans une entreprise où toutes les apparences étoient directement opposées ? Et ne pouvoit-il pas se promettre un entier bonheur, où tout autre auroit trouvé sa perte ! Le voilà donc qui s'en va porter l'heureuse nouvelle de la parole qu'il avoit du Roi. Jamais cette Princesse ne témoigna plus de joie que dans cette rencontre. Ils demeu-

demeurerent quelques jours dans cet état à se donner mutuellement tous les témoignages innocens d'un véritable amour, menageant toutes choses de maniere qu'ils pussent achever & finir leurs desseins par un heureux mariage.

Or ce fut dans ce tems-là que la mort de Madame étant survenue, Monsieur de Lauzun s'en alla d'abord chez Mademoiselle, & lui parla ainsi : Enfin, je vois bien, Mademoiselle, que le destin jaloux de mon bonheur, s'est aujourd'hui déclaré contre moi ; la mort de Madame va entierement faire avorter tous les glorieux desseins que Votre Altesse Royale avoit conçûs pour moi. La mort de cette Princesse vous a laissé une place plus digne de vous, & plus sortable à votre condition que celle que vous vous destiniez. Vous vouliez un Cadet : mais il falloit que dans ce Cadet vous trouvassiez un grand Prince, & votre attente ne pouvoit jamais

mieux être remplie que par la Royale personne de Monsieur Frere unique du Roi. C'est avec ce grand Prince que vous joüirez d'un véritable repos & d'un bonheur solide, & plus proportionné à votre qualité, s'il n'y en a point qui le soit à votre mérite. Ma chûte m'est d'autant plus sensible, que je tombe du plus haut degré de gloire, où Votre Altesse Royale m'avoit élevé, dans la plus grande confusion de me voir si malheureusement frustré du fruit de mes espérances. Mais dans cet étrange revers de fortune j'y trouve encore une espece de consolation, c'est, Mademoiselle, qu'ayant tout reçû de Votre Altesse Royale par le don qu'elle m'avoit déja fait de sa Royale personne, je lui étois infiniment obligé & redevable, quoique je me fusse donné à elle longtems auparavant pour le prix du présent qu'elle m'avoit fait, en comparaison de celui qu'elle avoit reçû. Mais aujourd'hui je prétends m'acquiter de tout envers elle.

Vous

Vous avez fait paroître une générosité sans exemple, quand vous vous êtes donnée à un simple Cadet : ce misérable Gentilhomme n'ayant rien à vous offrir pour s'acquitter envers vous de vos libéralités, a enfin résolu de vous rendre vous-même à vous-même afin de contribuer par cette généreuse restitution au repos de Votre Altesse Royale. Je ne veux pas vous donner la peine de vous dégager vous-même de votre promesse, je vous crois l'ame trop belle pour en avoir la pensée : mais je veux faire mon devoir en me dégageant moi-même. Ne pensez pas, Mademoiselle, qu'il y ait d'autre motif, que celui de votre intérêt, qui me fasse agir ainsi. J'ai un cœur tendre & sensible, plus que Votre Altesse Royale ne se peut l'imaginer; quoique dans la perte que je vais faire aujourd'hui, je prévois ma ruine. Oui, Mademoiselle, la langueur va succéder à toutes les joies que Votre Altesse Royale m'avoit causées par ses bontés,

tés, & ce cœur que vous aviez animé par de si hautes & si glorieuses espérances, se va plonger dans la douleur & se va dessécher, & consumer à petit feu. Allez donc, grande Princesse, allez occuper cette place que Madame vient de vous céder. Après cette grande & vertueuse Princesse, il n'y en a point qui la puisse remplir si dignement que vous; elle vous est dûe par toutes sortes de raisons. Et après la perte que Monsieur vient de faire, il ne peut être consolé que par la joüissance de Votre Altesse Royale. Il mérite seul vos affections, & vous seule êtes digne des siennes. Allez, Mademoiselle, encore un coup, vivre heureuse le reste de vos jours. Que votre mariage avec ce grand Prince, vous rende tous les deux aussi contens que vous le méritez, & que je l'ai souhaité.

Monsieur de Lauzun pendant tout ce discours fit paroître tant d'amour, & un si véritable regret de la perte,

qu'il difoit & croyoit fans doute aller faire, que dans le même inftant Mademoifelle lui répondit : Je n'attendois pas un pareil bon jour de vous, Lauzun, je croyois que mon repos vous devoit être plus cher, pour ne venir pas me l'interrompre. Il me femble que vous ne cherchez qu'à m'inquiéter de plus en plus par des alarmes qui par leur peu de fondement m'incitent à la peine. Je ne fonge ni ne vis que pour vous, & pour vous mettre en état de n'envier le fort de perfonne. Ce n'eft pas l'éclat ni la qualité que je cherche. Vous favez que j'en ai refufé fouvent, pour n'en pas chercher aujourd'hui. Etes-vous content, Monfieur ? & cette déclaration eft-elle affez ample pour vous ôter tout foupçon ? Je veux encore faire davantage, & vous le verrez bien-tôt. A ces mots Monfieur de Lauzun fe jetta aux piés de Mademoifelle. Je vous demande pardon, lui dit-il, de ma légere conduite ;

ne

ne l'imputez, de grace, qu'à l'amour excessif que j'ai pour Votre Altesse Royale. Si j'aimois moins, je craindrois moins, & je vivrois plus en repos & sans inquiétude : mais la force de mon amour ne me permettra en nulle sorte de n'être pas allarmé, que je ne sois parvenu à cet heureux moment, qui me doit assûrer paisiblement toutes les promesses de Votre Altesse Royale. J'y vais travailler avec ardeur, afin que je vous laisse joüir paisiblement de ce repos, que je vous ai souvent interrompu.

Peu de jours après, comme Mademoiselle vouloit ôter toute apparence de crainte à Monsieur de Lauzun, elle pria le Roi de vouloir prier Monsieur, de se désister, de sa recherche, & de ne point songer à elle autrement, que comme ayant l'honneur d'être sa parente, ce que le Roi fit, dont Monsieur parut un peu fâché, sans savoir d'où cela provenoit. Cependant Mademoiselle ne manqua pas

de dire à Monsieur de Lauzun, la priere qu'elle avoit faite au Roi: ce qui acheva de le mettre en repos, dont elle eut bien de la joie.

Or voulant enfin mettre fin à leurs désirs, ils demanderent au Roi l'effet de sa parole. Sa Majesté voyant que Mademoiselle le désiroit ardemment, y acquiesça volontiers, de façon qu'il n'y restoit qu'à épouser; & Monsieur de Lauzun qui avoit la dispense de Monsieur l'Archevêque en sa poche, & la parole du Roi, se croyant assez assûré, ne differe qu'afin de faire cette cérémonie avec plus de magnificence & de pompe: de maniere que cela ayant éclaté ouvertement, les Princes & les Princesses du Sang firent tant auprès du Roi, qu'ils le firent changer, en sorte que Sa Majesté ayant mandé un soir Mademoiselle au Louvre, il lui en fit ses excuses. La premiere parole que cette Princesse proféra après avoir oüi ce rude arrêt: Et que deviendra Monsieur de Lauzun,

matin qu'à son or
ſard ou de deſſ
qu'il eût effectiv
veauté à apprenc
il n'eut pas plutô
qu'ayant auſſi-tôt
chambre de cette
para pour y entrer
coûtumé, & pou
entr'ouvert la porte
Princeſſe devant ſo
gorge découverte.
ra, il referma la po
lui permettant pa
avant. Mademoiſelle
qu'un, & qui enten
mer, cria aſſez haut
beaucoup d'empreſſ
& dans le tems qu
elle demanda, n'ei
ſieur de Lauzun?
étoit allée voir, lui
Qu'il entre, s'écria
par pluſieurs fois.
tems Monſieur de

demanda, quel ſeroit le ſort de ſon
ant? & après, que deviendrai-je
même? comme ſi l'union de leurs
s enſémble devoit faire leur mu-
bonheur. Voilà, ce me ſemble,
e l'on doit appeller amour ſince-
& véritable, & l'on en voit peu
cette trempe, principalement dans
xe. Je ſouhaiterois qu'elles priſ-
cette leçon pour elles, à l'imita-
d'une ſi grande Princeſſe.

N'avouerez-vous pas que voilà tous
ſoins & les peines de Mademoiſel-
& de Monſieur de Lauzun bien
récompenſés, & qu'ils ne pou-
nt déſirer qu'un entier applau-
ment, de tout ce qu'ils avoient
té? mais lorſqu'ils étoient ſur
oint d'arriver au port, ils ont
naufrage.

Peu de jours après, quoique ce
ge fût rompu, le bruit ne laiſ-
pas de coûrir parmi le peuple,
ſe renouoit : il eſt vrai que les
n parloient d'une façon, & les

autres d'une autre. L'on se fondoit sur la bonté que le Roi avoit pour Monsieur de Lauzun, & que tout ce qui paroissoit au-dehors n'étoit qu'une feinte, que l'on croyoit que Sa Majesté faisoit pour ôter les discours que l'on auroit fait sur l'inégalité de Mademoiselle avec Monsieur de Lauzun. Cependant pour faire voir que le procédé du Roi n'étoit par une feinte, mais un pur effet, il en voulut donner des preuves écrites de sa propre main, non-seulement aux personnes de la Cour, mais à tout le public, par la Lettre que je rapporte ici, où il s'explique assez ouvertement.

LETTRE

DU ROI.

Comme ce qui s'est passé depuis cinq ou six jours par un dessein que ma Cousine de Monpensier avoit formé d'épouser le Comte de Lauzun, l'un des Capi-

Capitaines des Gardes de mon Corps, sera sans doute grand éclat par-tout, & que la conduite que j'y ai tenue pourroit être malignement interprétée, & blâmée par ceux qui n'en seroient pas bien informés, j'ai crû en devoir instruire tous mes Ministres qui me servent au dehors. Il y a environ dix ou douze jours que ma Cousine n'ayant pas encore la hardiesse de me parler elle-même d'une chose qu'elle connoissoit bien me devoir infiniment surprendre, m'écrivit une longue Lettre, pour me déclarer la résolution qu'elle disoit avoir prise de ce mariage, me suppliant par toutes les raisons dont elle put s'aviser, d'y vouloir donner mon consentement, me conjurant cependant jusqu'à ce qu'il m'eût plût de l'agréer, d'avoir la bonté de ne lui en point parler, quand je la rencontrerois chez la Reine. Ma réponse par un billet que je lui écrivis, fut, que je lui mandois d'y mieux penser, sur tout de prendre garde de ne rien précipiter dans une affaire de cette nature;

qui irrémédiablement pourroit être suivie de longs repentirs. Je me contentois de ne lui en point dire davantage, espérant de pouvoir mieux de vive voix, & avec tant de considérations que j'avois à lui representer, la ramener par douceur à changer de sentimens. Elle continua néantmoins par de nouveaux billets, & par toutes les autres voies qui lui pouvoient tomber en l'esprit à me presser extrèmement de donner le consentement qu'elle me demandoit comme la seule chose qui pouvoit, disoit-elle, faire tout le bonheur & le repos de sa vie, m'assûrant que mon refus la rendroit la plus malheureuse qui fût sur la terre. Enfin, voyant qu'elle avançoit trop peu à son gré dans sa poursuite, après avoir trouvé moyen d'interesser dans sa pensée la principale Noblesse de mon Royaume, elle & le Comte de Lauzun me détacherent quatre personnes de cette premiere Noblesse, qui furent les Ducs de Crequi & de Montauzier, le Marechal d'Albret, & le Mar-

quis

quis de Guitry, Grand-Maître de ma Gardei obe, pour me venir representer, qu'après avoir consenti au mariage de ma Cousine de Gui, non-seulement sans y faire aucune difficulté, mais avec plaisir, si je résistois à celui-ci, que sa Sœur souhaitoit si ardemment, je ferois connoître évidemment au monde, que je mettois une très-grande différence entre les Cadets de Maison Souveraine, & les Officiers de ma Couronne, ce que l'Espagne ne faisoit point, préferant au contraire les Grands à tous Princes étrangers: & qu'il étoit impossible que cette différence ne mortifiât extrèmement toute la Noblesse de mon Royaume. Ils m'alléguerent ensuite, qu'ils avoient en leur faveur plusieurs exemples, non-seulement de Princesses du Sang Royal, qui ont fait l'honneur à des Gentilshommes de les épouser, mais même des Reines Doüairieres de France. Pour conclusion, les instances de ces quatre personnes furent si pressantes en leurs raisons, & si persuasives sur le

principe de ne pas désobliger toute la Noblesse Françoise, que je me rendis à la fin, & donnai un consentement, au moins tacite à ce mariage, haussant les épaules d'étonnement sur l'emportement de ma cousine, & disant seulement qu'elle avoit quarante-cinq ans, qu'elle pouvoit faire ce qui lui plairoit. Dès ce moment l'affaire fut tenue pour conclue; on commença à en faire tous les préparatifs; toute la Cour fut rendre ses respects à ma cousine, & fit des complimens au Comte de Lauzun. Le jour suivant il me fut rapporté que ma cousine avoit dit à plusieurs personnes, qu'elle faisoit ce mariage parce que je l'avois voulu. Je la fis appeller, & ne lui ayant point voulu parler qu'en présence de témoins, qui furent le Duc de Montausier, les sieurs le Tellier, de Lionne, de Louvois, n'en ayant pû trouver d'autre sous ma main, elle desavoüa fortement d'avoir jamais tenu un pareil discours, & m'assûra au contraire qu'elle avoit témoigné & té-

moigneroit toûjours à tout le monde, qu'il n'y avoit rien de possible que je n'eusse fait pour lui ôter son dessein de l'esprit, & pour l'obliger à changer de résolution. Mais hier m'étant revenu de divers endroits, que la plûpart des gens se mettoient en tête une opinion qui m'étoit fort injurieuse, que toutes les résistances que j'avois faites en cette affaire, n'étoient qu'une feinte & une comédie, & qu'en effet j'avois été bien aise de procurer un si grand bien au Comte de Lauzun, que chacun croit que j'aime & que j'estime beaucoup, comme il est vrai, je me resolus d'abord y voyant ma gloire si intéressée, de rompre ce mariage, & de n'avoir plus de considération ni pour la satisfaction de la Princesse, ni pour la satisfaction du Comte, à qui je puis & veux faire d'autre bien. J'envoyai appeller ma Cousine, je lui déclarai que je ne souffrirois pas qu'elle passât outre à faire ce mariage; que je ne consentirois point non plus qu'elle épousât

aucun Prince de mes sujets; mais qu'elle pouvoit choisir dans toute la Noblesse qualifiée de France, qui elle voudroit, hors du seul Comte de Lauzun, & que je la menerois moi-même à l'Eglise. Il est superflu de vous dire avec quelle douleur elle reçut la chose, combien elle répandit de larmes & de sanglots. Et se jetta à genoux, comme si je lui avois donné cent coups de poignards dans le cœur; elle vouloit m'émouvoir, je résistai à tout, & après qu'elle fut sortie, je fis entrer le Duc de Crequi, le Marquis de Guitry, le Duc de Montauzier, & le Maréchal d'Albret ne s'étant pas trouvé, je leur déclarai mon intention, pour la dire au Comte de Lauzun, auquel ensuite je la fis entendre; & je puis dire qu'il la reçut avec toute la constance & la soûmission que je pouvois desirer.

Cette Lettre ôta tout le soupçon au public, & comme l'on vit qu'effectivement il n'y avoit plus rien à pré-

prétendre, il y en eut qui firent des vers burlesques sur ce mariage, qu'ils firent couler de main en main, en sorte qu'ils sont venus aux miennes. Le Roi est représenté en Aigle, comme le Roi des Oiseaux, Mademoiselle en Aiglonne; & Monsieur de Lauzun en Moineau comme le plus petit de tous. C'est un Perroquet qui parle, & qui représente Monsieur de Guise.



FABLE.

FABLE.

L'Aigle, le Moineau, & le Perroquet.

TOUT est perdu, disoit un Perroquet,
Mordant les bâtons de sa cage,
Tout est perdu, disoit-il plein de rage.
Moi surpris d'oüir tel caquet,
Qu'il n'avoit point appris dedans son esclavage,
Je lui dis, parle, que veux-tu
Avecque ton *Tout est perdu?*
Ah! je ne veux, dit il, pas autre chose;
Et après ce qu'hier certain Oiseau m'apprit,
J'étoufferai si je ne cause.
Voici donc ce que l'on m'a dit:
Comme vous le savez, l'espece volatille
Reconnoît de tout tems les Aigles pour ses Rois:
Hé bien, vous savez donc que dans cette Famille,
De qui nous recevons les loix,
Est une Aiglonne généreuse,
Grande, fiere, majestueuse,
Et qui porte si haut la grandeur de son Sang;
Que parmi toute notre espece,
Elle ne connoît point d'assez haute Noblesse

Qui

Qui puiſſe lui donner un mari de ſon rang.
Mille Oiſeaux pour elle brûlerent :
Mais parmi tous ceux qui l'aimerent,
Aucun n'oſa ſe déclarer,
Aucun n'oſa même eſpérer ;
Mais ce que mille Oiſeaux n'oſerent,
Qui ſembloient mieux le mériter,
Un Oiſeau de moindre puiſſance,
Un Moineau (tant par tout regne la chance)
A même penſé l'emporter :
Ce Moineau donc, ſuivant la regle,
Qui commande aux Oiſeaux d'accompagner le Roi,
Etoit à la ſuite de l'Aigle ;
Et même avoit près de lui quelque emploi.
Ce fut là que ſuivant la pente naturelle
Qui le portoit aux plaiſirs de l'amour,
Il s'occupoit moins à faire ſa cour,
Qu'à voltiger de Belle en Belle,
Et s'y prenoit ſi bien, qu'il trouvoit chaque jour,
Sujet de flamme, & Maîtreſſe nouvelle :
Mais le petit ambitieux,
Voulut porter trop haut ſon vol audacieux ;
Voyant ſouvent l'Aiglonne incomparable,
Il la trouvoit infiniment aimable.
Enfin il l'aima tout de bon,
Et ſans conſulter la raiſon,
Le drôle ſe mit dans la tête
De lui faire agréer ſes feux ;

Et

Et d'entreprendre ſa conquête.
Voyez comme l'amour nous fait fermer les yeux;
Et voyez cependant combien il fut heureux.
D'une ſi charmante maniere,
Et d'un air ſi reſpectueux,
Il ſût faire offre de ſes vœux,
Que notre Aiglonne noble & fiere,
Pour lui mettant bas la fierté,
Ne ſe reſſouvint pas de l'inégalité.
Et, d'autant plus qu'il lui paroiſſoit brave;
Vigoureux, plein d'amour, galant au dernier point;
La Belle ne dédaigna point
L'impérieux effort de cet indigne eſclave;
Bien plus, elle approuva ſon déſir indiſcret,
Lui ſût bon gré de ſa tendreſſe
Rendit careſſe pour careſſe,
Et même n'en fit point ſécret.
Encore pour un de nous la faute étoit paſſable;
Notre plumage verd la rendoit excuſable,
Et d'ailleurs notre qualité
Rendoit le parti plus ſortable.
Mais pour un ſi petit Oiſeau,
C'eſt un aveuglement qui n'eſt pas pardonnable.
Il eſt vrai que c'étoit un aimable Moineau,
Quoiqu'à ce qu'on m'a dit, il n'étoit pas fort beau;
Et l'on tient que parmi les ſimples Tourterelles,
Il a fait de terribles coups;
Et que ſon ramage eſt ſi doux,

Qu'il

Qu'il a bien fait des infideles,
Et plus encore de jaloux.
Mais qu'eſt-ce que cela ſinon des bagatelles
Au prix du deſſein ſurprenant
Que ſe propoſoit ce Galant ?
Auſſi quand l'Aigle, Chef de toute la famille,
Fut averti de cette indigne ardeur,
Il prévit bien le deshonneur
Qui reſultoit d'alliance ſi vile.
Ayant donc fait venir nos Amans étonnés;
Il les reprend de s'être abandonnés
Aux mutuels transports d'une égale folie;
A l'Aiglonne dit que ſortie
Du plus illuſtre Oiſeau qui vole ſous les Cieux,
Elle s'abaiſſe & ſe ravale
Par un choix ſi peu glorieux :
Il remontre au Moineau ſa faute ſans égale,
De ce qu'oubliant le reſpect,
Il oſe bien lever le bec
Juſqu'à l'alliance Royale.
Pour concluſion, il leur défend
De faire jamais nid enſemble,
Malgré l'amour qui les aſſemble.
Notre Couple accablé ſous un revers ſi grand,
A ſes commandemens ſe rend,
Quoique ce ne fût pas ſans traiter de barbare,
D'injurieux & de cruel,
L'ordre foudroyant qui ſépare
Ce qu'uniſſoit un amour mutuel.

L'Ai-

L'Aiglonne fiére & glorieuse
S'éleve dans les airs affligée & honteuse,
De voir ouvertement son dessein condamné ;
Et le Moineau passionné
De désespoir de voir son espérance en poudre,
Se retira de son côté,
Et fut contraint de se résoudre
A rabaisser sa vanité
Sur des objets de plus d'égalité.
Voilà donc le récit fidele
De ce qui me tient en cervelle.
Est-ce que je n'ai pas sujet
De dire que l'amour ne fait plus ce qu'il fait ?
Que la nature se déregle,
Puisque l'on voit par un dessein nouveau,
L'aigle s'abbaisser au Moineau,
Et le Moineau s'élever jusqu'à l'Aigle ?
Et n'ai-je pas raison de dire à haute voix,
Tout est perdu pour la troisieme fois ?
Ici le jaseur hors d'haleine,
Et quoiqu'avec bien de la peine ;
Mit fin à sa narration.
J'en trouvai l'Histoire plaisante :
Mais y faisant réflexion,
Je la trouvai trop longue & trop piquante ;
Mais quoi, c'étoit un Perroquet,
Il faut excuser son caquet.

Réponse du Moineau au Perroquet.

HA, ha, vous parlez donc, Monsieur le Perroquet,
Et jasez dedans votre cage,
A ce qu'on dit; parbleu, vous faites rage,
D'où vous vient un si grand caquet?
Vous qui depuis longtems souffrez un esclavage,
Qui doit vous avoir abbatu.
Dès que je vous ai entendu
A tort ou à travers parler d'une autre chose
Que de celle qu'on vous apprit,
J'ai bien vû qu'un Perroquet cause,
Sans savoir souvent ce qu'il dit.
Sachez donc, Perroquet, qu'entre la Volatille,
Qui reconnoît toûjours les Aigles pour ses Rois,
Et qui a du respect pour toute leur Famille,
Dont elle exécute les lois,
Un jeune Oiseau dont l'ame est généreuse,
Grande, belle, & majestueuse,
Qui joint à la vertu la noblesse du sang,
Peut bien souvent changer d'espece;
Son mérite suffit avecque la noblesse,
Pour pouvoir aspirer au plus illustre rang.
Cent Oiseaux autrefois brûlerent
Pour des Aigles, & les aimerent
Sans l'oser jamais déclarer;
Ceux-ci ne l'osant espérer,
Mille Oiseaux plus petits l'oserent;

Qui pouvoient moins le mériter:
Mais ayant le cœur de tenter,
Firent si bien tourner la chance,
Qu'ils eurent lieu de l'emporter.
Ce n'est pas toûjours une regle,
Que l'on puisse manquer de respect à son Roi,
Pour aimer quelquefois un Aigle,
Sans s'écarter de son emploi.
C'est entre les Oiseaux chose fort naturelle,
De s'adonner aux plaisirs de l'amour,
Chacun d'eux veut faire sa cour,
Chacun cherche à charmer sa Belle;
Et si dans peu de tems il n'y voit pas de jour,
Il tâche d'allumer une flamme nouvelle.
Ce n'est pas être ambitieux.
Et un jeune Moineau n'est pas audacieux,
Quand il aime une Aiglonne encor qu'incomparable;
Il faut aimer ce que l'on trouve aimable,
Et il faut aimer tout de bon.
C'est être privé de raison,
Et c'est se rompre en vain la tête,
D'improuver de si juste feux.
Chacun cherche à faire conquête,
Et sans se mettre en peine où l'on porte ses yeux;
On cherche seulement à devenir heureux,
Sans s'arrêter à la maniere.
D'ailleurs, quand on dit je le veux,
On peut faire offre de ses vœux,
A la plus belle Aiglonne, & même à la plus fiere,

Quand

Quand elle met bas la fierté ;
Qu'elle veut suppléer à l'inégalité.
Pouvû qu'un jeune Oiseau soit brave,
Vigoureux, plein d'amour, galant au dernier point,
L'Aiglonne ne dédaigne point,
De recevoir les feux d'un si charmant esclave.
Un si parfait Oiseau ne peut être indiscret,
Il peut témoigner sa tendresse,
Et recevoir quelque caresse,
Sans faire le moindre secret.
Quoi? un Moineau bien fait, dont la taille est passable,
Pour aimer une Aiglonne est-il inexcusable ?
Ne peut-il pas tenter une jeune beauté ?
D'ailleurs, s'il est de qualité,
Le parti n'est-il pas sortable ?
Mais en un mot, il est Oiseau,
Et entre les Oiseaux il est bien pardonnable,
Qu'une Aiglonne orgueilleuse aime un jeune Moineau,
Sage, discret, civil, adroit, vaillant, & beau.
L'Aiglonne n'aime pas comme les Tourterelles,
Elle est sensible aux moindres coups ;
Les feux des Moineaux lui sont doux,
Quand elle les connoît fideles :
Et s'il se trouve des jaloux,
Elle entend leurs discours comme des bagatelles.
Qu'y a-t-il donc de surprenant ?
Un jeune Oiseau qui est galant,

Qu'on connoît généreux, & de noble famille;
Qui sert son Prince avec ardeur,
Qui ne fait rien qu'avec honneur,
Son alliance est-elle vile?
S'il y a des Oiseaux qui s'en sont étonnés,
Ce sont des envieux qui sont abandonnés
Aux cruels mouvemens d'une étrange folie.
Quoiqu'une Aiglonne soit sortie
D'un des plus grands Oiseaux qui volent dans les
Cieux,
Croyez-vous qu'elle se ravale,
Et qu'il lui soit peu glorieux
De choisir un Moineau dont l'ame est sans égale;
Qui a pour elle du respect,
Qui n'a point d'aile ni de bec,
Que pour cette Aiglonne Royale?
Où est cette Loi qui défend,
Que l'on ne puisse mettre ensemble,
Deux Oiseaux que l'amour assemble,
Et qui n'ont rien en eux que d'illustre & de grand?
C'est une injustice qu'on rend;
Et c'est un sentiment sans doute trop barbare;
Et qu'on peut appeller cruel,
De quelque raison qu'il se pare,
Que de blâmer un amour mutuel.
L'Aiglonne quoique glorieuse,
Pour aimer le Moineau doit-elle être honteuse?
Un feu si naturel sera-t-il condamné?

Mais

Mais un Moineau paſſionné ,
Qui peut mettre en un jour cinquante Oiſeaux en poudre ,
Qui a le Dieu Mars à côté ,
Dont le cœur fier s'eſt pû réſoudre
A moderer ſa vanité ,
Et le traiter avec égalité :
Si ce Moineau eſt ſi fidele ,
Qu'eſt-ce qui vous donne ſujet
De déclamer ſi fort contre tout ce qu'il fait ?
Si votre cerveau ſe déregle ,
Pour avoir bû par trop de vin nouveau ,
Faut-il en faire ſouffrir l'Aigle ?
Apprenez , Perroquet , qu'il faut changer de voix ;
Et parlez mieux une autre fois.
Lorſque j'aurai repris haleine ,
Vous pourrez vous donner la peine
De pourſuivre pourtant votre narration.
L'hiſtoire en eſt aſſez plaiſante ,
Et ſans faire réflexion ,
Si elle peut être piquante ,
Puiſque ce n'eſt qu'un Perroquet ,
On ſe moque de ſon caquet.

Fin du Tome ſecond.